This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

JEAN ARMAND
TRONCHIN
Chiffard fecit 1779.

571

h.c. double E 2.3. Lon. 1e

LOCKED

Pol. F. 1 2000 / 1500

by Boulanger (Nicolas-Antoine)
ed. by d'Holbach

Vet. Fr. II A. 2203

RECHERCHES
SUR
L'ORIGINE
DU
DESPOTISME
ORIENTAL.

Ouvrage posthume de Mr. B.I.D.P.E.C.

Monstrum horrendum, informe, ingens.....
Virgil.

M. DCCLXI.

LETTRE
DE
L'AUTEUR
A M. *****

PUis-je vous demander, Monſieur, ſi les vains trophées que la ſuperſtition s'eſt dreſſés à l'occaſion de vôtre ouvrage ont pu alterer la ſérénité de votre grande ame? Je ne le trouverois pas étonnant. Comme homme vous pouvez être ſenſible à la perſécution, & comme Philoſo-

phe vous pouvez plaindre la Philoſophie outragée & perſécutée.

Quoi qu'il en ſoit, je veux aujourd'hui vous diſtraire d'un objet que la grande proximité peut vous rendre trop touchant & trop vif. C'eſt dans ce deſſein que je vous invite à vous tranſporter avec moi dans l'avenir, pour conſidérer de loin ce tems préſent, & pour le voir de ce même œil juſte & tranquille que vous ſçavez ſi bien porter ſur le paſſé. Voyons enſemble la ſuperſtition lutter dans toute

la ſucceſſion des tems contre le génie & les connoiſſances, ſans qu'elle ait cependant pû jamais en arrêter totalement la marche & les progrès. Voyons les Apôtres de l'erreur & de la fable, toûjours honteuſement lâches, & ridiculement fiers & impudens, perſécuter les grands hommes, ſans pouvoir empêcher qu'une vénération conſtante nous en tranſmette les noms & les éloges. Voyons le Livre de l'*Eſprit* paroitre au mois d'Août 1758. proſcrit par des Arrêts, des Mandemens

& des critiques, tandis que plus de vingt éditions faites avant la fin de la même année, dans toutes les grandes villes de l'Europe, publient la réclamation & le ſuffrage de tout ce qu'il y a d'êtres penſans dans le Monde Philoſophique.

Voila de ces ſpectacles, Monſieur, que je vous invite à conſidérer. Vûs de ce point reculé, ils ſont conſolans, parce qu'ils ſont vûs tout entiers, & qu'on en ſaiſit mieux alors le dénouëment, qui eſt toûjours le triomphe de la Philoſophie & la récompen-

penſe du mérite perſécuté. Voyez donc, s'il le faut, votre tems comme une antiquité.

Pour moi, en conſidérant de ce lointain les brigues, les cabales de l'erreur, & tous les différens rolles que font la méchanceté & la haine en ſa faveur, je remarque que ſous vôtre époque, vous y faites le rolle de grand homme; que tous ces cris, qui de près paroitroient ſans doute des rugiſſemens, ne ſont que des cris de grenouilles qui ſe perdent dans la ſphère d'un étroit hori-

ſon ; que les traces de ces reptiles s'effacent dans leur limon ; je vois que votre nom ſeul & votre ouvrage s'élévent & ſubſiſtent pour faire la méditation de tous ceux qui ſçavent lire & penſer, & qu'enfin les critiques tombent oubliées, parce qu'on n'a pû vous rien reprocher perſonnellement, & parce que dans votre vie vous n'avez fait que des actions grandes, nobles & généreuſes ; préſomption forte pour vôtre façon de penſer, ſi on ne la connoiſſoit pas.

Comment, hélas, toute cette

cette fourmilliére incapable de lire & de juger de votre ouvrage, & qui n'en parle que d'après la voix des Arrêts & des Mandemens, pourroit-elle en impoſer à la poſtérité? Quant à ceux qu'on auroit lieu de croire plus éclairés, & qui néantmoins crient avec les autres; ce ſont des ames foibles que le torrent entraine; ce ſont des eſprits politiques que l'intérêt d'un nom, d'un titre, ou d'un caractère ſouléve contre leurs propres lumiéres. Ils veulent conſerver ſur le reſte des hommes une puiſ-

ſance que différens hazards ont établie ſur l'imbécillité & ſur l'ignorance. Ce ſont, à la vérité, ces gens là, ces apoſtats volontaires de la vérité & de la raiſon, qui ſeuls peuvent être à craindre, ſi ce n'eſt pour l'avenir, au moins pour le préſent : eux par qui ſe ſont toujours laiſſés inſpirer & conduire les Gouvernemens foibles. Si vous êtes perſécuté, peut-être payez-vous comme dernier pour vos prédéceſſeurs : en ce cas il n'y auroit rien de flateur à annoncer à ceux qui oſeront encore continuer

nuer cette chaine d'Ecrivains nobles & hardis.

Si vous aviez donc à vous affliger, Monſieur, ce ſeroit ſur vos ſucceſſeurs; ceux-là en effet pourront être bien plus maltraités que vous, à moins que le chapitre des accidens ne change le train des choſes. J'ai cependant une grande confiance dans ce chapitre; le même hazard, par exemple, qui nous donne & nous ôte ſi fréquemment tant de Miniſtres mauvais ou médiocres, ne peut-il pas nous en donner un bon? Mais j'ai bien plus

de confiance dans l'eſprit général qui ſe monte de plus en plus ſur le ton de la raiſon & de l'humanité, j'ai bien plus de confiance ſur le progrès des connoiſſances, ce fleuve immenſe qui groſſit tous les jours & qu'aucune puiſſance (ſi ce n'eſt un déluge) ne peut plus aujourd'hui ſe flatter d'arrêter; quelle ſoif pour l'inſtruction n'indique pas le prodigieux & rapide débit de vôtre ouvrage! Enfin j'ai encore une grande confiance dans les ſottiſes mêmes de nos Hiérophantes, dans les querelles inteſti-

teſtines de nos Galles & de nos Archigalles, dans l'ambition indiſcrette du phantôme hiérarchique, & dans le mépris univerſel où il eſt tombé malgré tout l'appareil de ſon crédit. Voici comme je me repréſente ſa ſituation actuelle; je veux vous la peindre pour vous diſtraire de la vôtre.

Imaginez une de ces figures antiques autrefois élevées par l'idolatrie & enclavées par le mauvais gout dans la façade de quelqu'édifice, que ſa conſole & ſa baſe ſont détruites par le tems, & que la ſtatue

ſtatue n'eſt plus retenue dans ſa place que par une adhérence cachée, qui fait paroitre ſa poſition merveilleuſe, mais qui ne la rend pas plus ſolide. Tel eſt, Monſieur, l'état préſent de l'idole hiérarchique; tous les fondemens antiques ſur leſquels elle étoit dreſſée ſont déja tombés par le vice de leur conſtruction primitive; le coloſſe comme ſuſpendu, eſt encore retenu par une adhérence latérale avec un édifice politique plus ſolide & plus entier; mais enfin il n'a plus rien ſous ſes pieds; & ce qu'il

y a encore de plus fâcheux pour lui, c'eſt qu'une multitude de gens s'en ſont apperçus : déja il commence à ne plus paroitre qu'un hors-d'œuvre, & le ridicule de cette ſituation ne peut continuer d'être remarqué, ſans qu'à la fin on ne ſente l'inutilité de cet ornement Gothique, qui défigure & qui altère depuis ſi longtems l'accord & l'harmonie de tout l'édifice.

Il eſt bien inutile, en effet, je ne ceſſerai jamais de continuer à le démontrer après vous, par un grand

grand nombre de faits, & ſurtout par l'eſprit d'une multitude de coutumes & d'uſages: je montrerai qu'il y a eu un tems, très ancien à la vérité, où la Police avoit enfin reconnu qu'il eſt ſuperflu, & même contraire au bonheur & à la ſtabilité des Sociétés, de la gouverner par ces reſſorts ſurnaturels qu'on appelle Religion & Révélation; que c'eſt à cette fin que cette Police avoit jettê un voile impénétrable ſur tous les dogmes religieux, pour ne plus laiſſer d'action qu'à la Morale & aux Loix.

Loix. Elle avoit ſenti que toute Loi ſurnaturelle énerve & affoiblit les Loix naturelles, ſociales & civiles, & que celles-ci n'ont jamais tant de force & tant de vigueur que lorſqu'elles régiſſent ſeules le Genre humain.

Ce tableau ſera intéreſſant par lui-même, & encore plus par ſes ſuites, qui toutes n'ont pas été auſſi heureuſes qu'elles auroient dû l'être, faute de certaines précautions qu'on n'étoit pas encore tout-à-fait en état de prendre dans cet ancien âge. C'eſt, par exem-

exemple, par une ſuite de de ce grand projet que le culte extérieur, qui ne fut plus dès-lors interprété, eſt devenu dans tout le Monde Payen, bizarre, énigmatique, & la ſource de la Mythologie. L'hiſtoire de la Religion eſt devenue un cahos, parce qu'il fut bien plus aiſé à la Police de ſuprimer les inſtructions, que les Fêtes & que les Spectacles Religieux qui en étoient auparavant la matiére & l'occaſion; & ce cahos à la fin eſt devenu tel, que les Gouvernemens eux-mêmes

ſe

ſe perdirent dans leurs myſtères, qu'ils ne purent remédier aux abus, parce qu'ils en méconnurent les cauſes; & qu'ils oubliérent tout-à-fait les principes & l'eſprit de l'ancienne Police. Eſclaves des uſages les plus ridicules, les Gouvernemens furent entraînés avec le peuple aveugle; & lorſque les abus & le tems ont fait naitre les ſyſtémes religieux qui couvrent aujourd'hui la Terre, ils furent forcés de s'y ſoumettre, ce qui a preſque annihilé toute légiſlation ſociale.

Il n'y a que la Philoſophie & la Raiſon qui puiſſent aujourd'hui ramener la Police à ſes anciens principes, & la tirer de l'eſclavage où elle eſt. Qu'il eſt étrange de voir la Police perſécuter ce qui la ſauvera un jour, au lieu d'y chercher un conſtant abri, & de lui en offrir un réciproquement! N'apercevra-t-elle point que la Raiſon, & la Loi fondée ſur la Raiſon, doivent être les uniques Reines des mortels, & que lors qu'une Religion établie commence à pâlir & à s'éteindre devant les lu-

lumieres d'un ſiécle éclairé, ce n'eſt plus qu'à cette Raiſon qu'il faut immédiatement recourir, pour maintenir la Société, & pour la ſauver des malheurs de l'Anarchie? C'eſt cette Raiſon qu'il faut alors preſque diviniſer, au lieu de l'affoiblir & de l'humilier.

Il y a un peuple innombrable de jeuneſſe à demi inſtruite, qui parce qu'elle ne croit plus comme ſes péres que les Loix ayent été dictées ou écrites par les Dieux dans les ténébreuſes cavernes d'un mont Ida, s'imagine qu'il n'y

n'y a point de Loix; voila le monſtre qui effraye avec quelque ſujet nôtre Police; mais elle accuſe la Raiſon de l'avoir fait naitre, lorſqu'elle n'en doit accuſer qu'une Religion inſuffiſante & fauſſe, qui a fondé l'exiſtence des devoirs naturels ſur un menſonge, afin d'avoir par là le droit de gouverner les hommes par l'autorité, & non par la nature, qu'elle dit criminelle pour qu'on la méconnoiſſe, ainſi que la raiſon qu'elle a dégradée pour n'en avoir rien à craindre.

Ce ſyſtême eſt affreux ſans

ſans doute, mais il ſera doreſnavant rejetté par cette jeuneſſe. Si elle n'a pas encore trouvé la bonne route, c'eſt beaucoup d'en avoir quitté une mauvaiſe & d'en être dégoutée; il faut lui aider à trouver le chemin qui lui convient, & elle eſt bien plus diſpoſée à la prendre, que ſi elle ſuivoit encore ſtupidement ſa premiére voie.

A qui donner une telle commiſſion, ſi ce n'eſt à la Philoſophie? Elle ne doit pas même attendre qu'on la lui donne; elle a fait du paſſé l'objet de ſes études,

elle

elle doit faire du futur l'objet de ſes prévoyances, porter ſes vûës au plus loin, & former un plan de Philoſophie politique, pour régler les progrès de la Philoſophie même. Pourquoi les Philoſophes ne la cultiveroient-ils point dès à préſent, comme une ſcience d'Etat, puiſquelle le ſera tôt ou tard? Les éleves de la Philoſophie ſont déja nombreux; un bien plus grand nombre eſt tout prêt de ſuivre ſes étendarts; & l'anarchie religieuſe, qui augmente tous les jours, lui montre un peuple de

ſujets

ſujets qu'il lui ſera facile de conquérir. Elle doit ſans doute ſe hâter de le faire. Si cette Anarchie étoit de longue durée, elle pourroit précipiter le Genre-humain dans un plus mauvais état que le premier. On a dit, l'*Europe Sauvage*, l'*Europe Payenne*; on a dit, l'*Europe Chrétienne*, peut-être diroit-on encore pis; mais il faut qu'on diſe enfin, l'*Europe raiſonnable*.

Ce plan de Philoſophie politique demanderoit, Monſieur, un Philoſophe comme vous pour Directeur. Que je travail-

 lerois

lerois avec plaiſir ſous vôtre puiſſant génie ! Vous marchez à grands pas par la force de vos raiſonnemens ; je tâcherois de vous ſuivre de loin en montrant aux mortels étonnés des faits & en dévelopant leur hiſtoire ignorée. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que les Philoſophes concertaſſent ainſi leurs démarches ! Il y a un certain ordre à mettre dans les pas que fait la Philoſophie, pour qu'elle les faſſe avec utilité, & que toutes ſes inſtructions ſe ſecondent les unes les autres. Nous avons quelques excellens Livres qui n'ont d'autres dé-

défauts que d'avoir appris au monde des vérités anticipées ſur le progrès naturel du commun des eſprits, & ſur l'ordre des choſes : peut-être eſt-ce le défaut de vôtre ouvrage, s'il en a ; je le ſoupçonnerois, ſur ce que vous préſentez le tableau des erreurs de la Métaphyſique & de la Morale, à des yeux qui en général ne ſont point encore habitués à enviſager le tableau des erreurs de l'Hiſtoire.

L'Hiſtoire eſt encore en enfance ; elle eſt reſtée dans le cahos d'où on a eu le courage & l'adreſſe de re-

tirer tous les Arts & toutes les autres Sciences ; & c'eſt cependant dans l'Hiſtoire que ſont dépoſés tous les titres de la Société, & tous les monumens de ſes égaremens.

Si vous remarquez, Monſieur, que le mépris & le ridicule où le progrès des études a fait tomber depuis un ſiécle toutes les Légendes de nos Egliſes & de nos Saints, a été le premier coup qu'ait reçu la Religion, ou la ſuperſtition Chrétienne, vous jugerez aiſément par-là de quelle importance il eſt de débrouiller de plus en plus les faits généraux de l'hiſ-

l'hiſtoire du Genre-humain, & de conduire les hommes à reconnoitre d'eux-mêmes, par le ſimple dévelopement des événemens, tout ce qui leur a été juſqu'ici donné, par une ſucceſſion continuë & non interrompue d'erreurs humaines, d'impoſtures Sacerdotales, & de ſottiſes populaires.

L'eſprit réſiſte peu à la lumiére des faits. Lorſqu'on a reconnu la fauſſeté de la plupart de nos Légendes, on les a abandonnées ſans bruit : l'illuſion tombe néceſſairement, lorſqu'elle n'a plus l'incertitude & l'ignorance pour point d'appui,

ni la nuit du myſtère pour lui ſervir de relief. La ſeule vue de la ſuite de tous les faits ſera, je crois, de toutes les inſtructions la plus puiſſante, & c'eſt enſuite qu'il ſera convenable & à propos de donner à l'homme étonné de nouveaux principes de conduite, qu'on pourra parler de Morale & de raiſon avec lui, & qu'il écoutera enfin avec profit pour lui-même, & avec autant de reconnoiſſance pour ſes Maîtres, qu'il leur témoigne aujourd'hui d'indocilité & d'ingratitude.

Je vous invite, Monſieur, à enviſager cet avenir avec com-

complaiſance, & à ne pas douter du futur bonheur des Sociétés; c'eſt une conſolation digne du ſage perſécuté; il ſéme un grain très lent à produire, il n'en a que la peine, les races futures en ont le fruit; mais puiſqu'il eſt capable de lire dans l'avenir, il en peut jouïr en quelque ſorte, & oublier ce préſent qu'on ne peut le plus ſouvent enviſager ſans chagrin.

Voila bien des paroles, & une bien longue Lettre, pour conſoler une ame forte qui ſe ſuffit à elle-même: mais je vous prie de me le pardonner; on ne quitte pas aiſé-

aiſément la plume quand on écrit à un Philoſophe tel que vous ; la bienſéance ſuffit à peine pour m'arrêter ; je m'imagine être & cauſer avec vous, & tenter de vous ſuivre dans vos méditations profondes. Arrêtons cependant ces ſaillies de l'eſprit, pour faire place aux mouvemens du cœur ; il doit vous exprimer combien je m'eſtime heureux d'avoir le bonheur de vous connoître, & de vous témoigner les ſentimens d'eſtime & de vénération avec leſquels j'ai l'honneur d'être, & je ſerai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéiſſant ſerviteur.

RECHERCHES SUR L'ORIGINE DU DESPOTISME.

SECTION I.

Différens ſentimens ſur l'Origine du Deſpotiſme.

LES Monarques de l'Orient nous ſont repréſentés comme les arbitres ſouverains du ſort des peuples qu'ils gouvernent, & leurs ſujets, comme des eſcla-

ves deſtinés dès leur naiſſance à porter le joug d'une humiliante & déplorable ſervitude. Si nous faiſons paſſer devant nos yeux les hiſtoires & les rélations d'Aſie, nous verrons avec étonnement que depuis une très longue ſuite de ſiécles il n'y a point eu d'autres Loix en ces climats que la volonté des Princes, & qu'ils ont toûjours été regardés comme des Dieux viſibles, devant qui le reſte de la terre anéantie devoit ſe proſterner en ſilence. De nos jours encore les voyageurs y ſont ſouvent témoins des ſcénes tragiques & barbares que produit ſans ceſſe cette conſtitution révoltante, qui fait qu'un ſeul eſt tout, & que le tout n'eſt rien.

C'eſt dans ces triſtes régions que l'on voit l'homme ſans volonté, baiſer ſes chaînes; ſans fortune aſſu-

assurée & sans proprieté, adorer son Tyran; sans aucune connoissance de l'homme & de la raison, n'avoir d'autre vertu que la crainte; &, ce qui est bien digne de notre surprise & de nos réflexions, c'est là que les hommes portant la servitude jusqu'à l'héroïsme, sont insensibles sur leur propre existence, & béniſſent avec une religieuse imbécillité le caprice féroce qui souvent les prive de la vie; seul bien qu'ils devroient posséder, sans doute, mais qui selon la Loi du Prince, ne doit appartenir qu'à lui seul, pour en disposer comme il lui plait.

Plus on a réfléchi sur les traits qui caractérisent les Souverains & les Peuples Asiatiques, plus on a désiré de connoître comment le genre-humain, né libre, amou-

reux & jaloux à l'excès de ſa liberté naturelle, ſur-tout dans les ſiécles primitifs, a pû totalement oublier ſes droits, ſes priviléges, & perdre ce bien précieux, qui fait tout le prix de ſon exiſtence. Quels événemens ou quels motifs, en effet, ont pû contraindre ou engager des êtres doüés de raiſon, à ſe rendre les inſtrumens muets & les objets inſenſibles des caprices d'un ſeul de leurs ſemblables? Pourquoi dans un climat tel que l'Aſie, où la Religion a toûjours eu tant de pouvoir ſur les eſprits, pourquoi, dis-je, le genre-humain y a-t-il, par un concert unanime & continu, rejetté le don le plus beau, le plus grand & le plus cher qu'il ait reçû de la nature, & a-t-il renoncé à la dignité qu'il tient de ſon Créateur?

Cette

Cette étrange diſpoſition des eſprits Aſiatiques, & cette malheureuſe ſituation de la plus belle partie du Monde, ont extrêmement touché dans tous les tems les Philoſophes, les Hiſtoriens & les Voyageurs; il en eſt peu qui n'ayent eſſayé d'en donner quelques raiſons, & d'en chercher les ſources, ſoit dans le moral, ſoit dans le phyſique de ces climats, mais plus encore dans leur ſeule imagination, dépourvuë des connoiſſances néceſſaires pour la ſolution & le développement d'un problême auſſi difficile qu'intéreſſant.

Quelques-uns ont penſé que pour parvenir aux cauſes primitives de cette dégradation du genre-humain, il falloit remonter à des ſiécles ſauvages, où les hommes errans & timides ſe ſeroient

ſoumis au plus fort, les uns de gré, les autres enſuite par la force. Ceux qui ont adopté ce ſentiment, paroiſſent n'avoir point fait attention que c'eſt dans cet état de vie ſauvage qu'une pareille révolution a dû le moins arriver, puiſque c'eſt dans cet âge que le prix de la liberté a dû être le plus connu & le mieux ſenti; elle étoit alors le ſeul bien du genre-humain: comment auroit-il pû s'en dépouiller? Elle eſt encore l'unique tréſor de l'Amérique; & pourroit-on nier que l'amour que les Américains lui portent ne ſoit la raiſon pour laquelle les Tonnerres Européens qui les ont effrayés, ne les ont néantmoins jamais pû ſubjuguer? L'on n'a fait d'eſclaves dans cette vaſte contrée que des Mexicains & des Péruviens, qui n'étoient deja

deja plus des hommes libres au tems de l'arrivée des Cortez & des Pizzaro. Il eſt donc auſſi contraire à la raiſon qu'à l'expérience, de préſumer, que des Nations ſauvages ayent pû, dans telle occaſion & pour tel ſujet que ce puiſſe être, ſe ſoumettre de plein gré à un ſeul. Il eſt encore bien moins vraiſemblable que ce genre de Gouvernement ait pû s'établir chez de tels Peuples par la force. Quelles ſont les voyes & les armes capables d'aſſujettir un homme qui eſt libre de fuir, qui eſt dans l'uſage d'errer d'un lieu dans un autre, & qui n'ayant que ſa liberté à conſerver, a tant de facilité pour le faire? *En vain tu pourſuis les Scythes*, diſoit leur Ambaſſadeur au plus grand Conquérant du Monde, *je te défie de les atteindre; nôtre pauvreté*

ſera toûjours plus agile que tes armées.

D'autres ont été chercher l'origine du Deſpotiſme & ſon établiſſement chez des Peuples raiſonnables & civiliſés, que quelques ambitieux trop heureux auront ſoumis par des moyens violens, mais continus & toûjours ſoutenus par la terreur; ce qui aura fait naître l'eſclavage, ou au moins en aura préparé le joug & l'habitude. L'Hiſtoire ſembleroit juſtifier ce ſiſtême; mais ſi l'on retrouve quelques raports entre les événemens arrivés depuis que ce cruel gouvernement eſt né & a étendu ſes limites, on ne peut néanmoins y voir qu'une fauſſe conjecture, ſi l'on eſſaye de l'appliquer au Deſpotiſme primitif. Le premier homme qui a tenté de ſoumettre ſes ſemblables,

bles, a dû, chez des peuples civiliſés, comme chez des peuples ſauvages, ſoulever les autres contre lui. Avant la conquête, il auroit fallu lever une armée, qui n'eſt qu'une ſuite de la conquête.

Le Gouvernement domeſtique des premiers hommes a encore été regardé par pluſieurs politiques, comme le principe originel du Deſpotiſme. Un Pére, chef de ſa famille, en eſt, diſent-ils, devenu le Roi & le Deſpote, à meſure que cette famille s'eſt étendue, & que ſes branches multipliées autour du Trône, ont commencé à former un grand peuple; mais quand il ſeroit auſſi certain qu'il l'eſt peu, que le pouvoir des péres dans les premiers âges ait été un pouvoir abſolu ſur leurs enfans, les enfans devenus à leur tour des

chefs de familles particuliéres, euſſent eu, ſans doute, le même droit qu'avoit eu leur Pére commun, de préſider chacun dans leurs habitations. En admettant ainſi le pouvoir paternel comme la ſource des authorités primitives, loin d'en voir ſortir ces grandes Monarchies & ces grandes Sociétés régies par une même volonté, on n'a dû voir qu'une multitude de petit centres & de cercles iſolés les uns des autres, gouvernés ſéparément ſur le modèle, mais non ſur la loi du cercle originel. Il eſt vrai que leur ſource commune a dû produire entre eux quelques liaiſons & quelques rapports. Je ſoupçonnerois volontiers que c'eſt à cette liaiſon que quelques Ariſtocraties, par la ſuite des tems, auront dû leur origine. Le pouvoir

voir paternel, devenu composé & comme dépendant de la Société par le progrès des familles, a dû nécessairement y donner lieu : mais je ne vois point la source du pouvoir arbitraire & sans bornes. Comment d'ailleurs l'autorité paternelle, qui reconnoit les loix de la nature, auroit-elle pû produire le Despotisme qui n'en reconnoit point ?

Plusieurs ont encore été chercher les causes secrettes de ce Gouvernement dans les dispositions naturelles que les peuples semblent avoir reçu de leurs climats, qui les rendent plus ou moins propres à connoître le prix de leur existence, & plus ou moins vifs sur leurs intérêts. L'Histoire nous montre l'Europe toujours brave, toujours jalouse de sa liberté ; elle nous fait voir

au contraire l'Afie plongée en tout temps dans l'indolence & la ſervitude. Il a paru naturel d'attribuer aux climats des rapports auſſi conſtans & auſſi ſuivis; l'uniformité du caractère des diverſes nations qui ſe ſont ſuccédées de ſiécle en ſiécle dans ces deux parties du Monde, paroiſſant confirmer cette idée, a fait auſſi penſer que le climat de l'une produiſoit des hommes libres, & que le climat de l'autre ne pouvoit produire que des eſclaves.

Quoique l'expérience & une multitude de faits ſemblent de plus en plus autoriſer & juſtifier ce ſentiment, il ſeroit peu raiſonnable de regarder la nature du ſol ou de la température de l'Afie comme l'unique cauſe de la ſervitude qui y régne & qui y a toujours régné: ce ſeroit tout accorder au phyſique,

ſique, aux dépens d'une infinité de cauſes morales & politiques, qui ont pu y concourir ; ce ſeroit attribuer à un ſeul reſſort, que l'on prétend connoître, tous les effets d'une machine qui peut & doit avoir pluſieurs autres mobiles qu'on a peut-être négligé d'examiner. Tel que ſoit le pouvoir des climats ſur les divers habitans de la terre, nous pouvons être certains, par exemple, qu'il n'y a aucune action phyſique qui puiſſe éteindre dans l'homme le ſentiment naturel de ſes plus chers intérêts, à moins que l'éducation & les préjugés n'y coopèrent, en ne lui préſentant dès l'enfance que de faux principes ſur ſon bonheur réel & ſur ſes vrais devoirs. Tout fait ſentir au jeune Aſiatique qu'il eſt eſclave, & qu'il doit l'être ; tout ap-

apprend à l'Européen qu'il eſt raiſonnable, & l'Américain voit qu'il eſt libre.

Voilà, ſans doute, quel eſt le grand reſſort qui ſeconde l'action des climats & la véritable cauſe des diverſités que nous voyons dans le genre de vie, dans la façon de penſer & dans le gouvernement de toutes les Nations. Echangeons leurs principes, & nous pouvons être sûrs qu'indépendamment de toute la vertu & de toute l'influence de leur climat, nous verrons la liberté dans l'Aſie, la raiſon dans l'Amérique, & l'eſclavage dans l'Europe. Les difficultés qu'on rencontreroit en faiſant cet échange, ſeroient vraiſemblablement en raiſon de la force du phyſique de chaque lieu; il faudroit, ſuivant les climats, plus ou moins de

de temps, ou plus ou moins de peine; mais à la fin l'éducation ſeroit certainement victorieuſe.

L'Aſie peut nous fournir la preuve de ce que je viens d'avancer ſur l'inſuffiſance de l'action des climats, lorſque cette action n'eſt point combinée avec les préjugés des hommes. Cette partie du Monde eſt trop vaſte & trop étendue pour avoir partout le même Ciel, la même Zône & la même température; on ne voit néanmoins aucune modification dans les préjugés qui y régnent, & malgré toutes les variétés du ſol, une cauſe ſecrette lui fait ſubir par-tout une même loi; le Nord comme le Midi, l'Orient comme l'Occident de cette immenſe Région, n'obéiſſent qu'à des Deſpotes, & ne reconnoiſſent d'autre loi

que

que la volonté de leurs Souverains. Il doit donc néceſſairement y avoir dans l'Aſie des contrées où le Deſpotiſme ne doit rien au climat où il régne; il y doit tout à l'habitude & aux préjugés de ſes eſclaves. L'Amérique produiroit auſſi de ſemblables objections aux Phyſiciens politiques : elle contenoit deux grands Etats deſpotiques, environnés de Nations libres & vagabondes. Il en eſt de même de l'Afrique, où l'on voit un mêlange bizarre de peuples ſoumis à de grands & de petits Deſpotes, & de Barbares errans dans ſes déſerts.

Je n'accumulerai point ici, contre ces prétendues influences du ciel & de la terre, une multitude d'autres réflexions, qu'une ſaine Philoſophie & le ſentiment

timent naturel ſont capables de préſenter à tous les hommes ; il en réſulteroit toujours que l'état des Nations & leurs divers gouvernemens dépendent eſſentiellement de leurs préjugés. Ceſſons donc de nous arrêter ſur des ſyſtêmes faux en eux-mêmes, ou du moins incomplets ; abandonnons des recherches peu heureuſes juſqu'ici, & n'ayons plus recours à des chimères phyſiques & politiques pour expliquer les erreurs humaines, car le Deſpotiſme en eſt une.

SEC-

SECTION II.

Route qu'il faut ſuivre pour parvenir aux véritables ſources du Deſpotiſme.

LE Deſpotiſme eſt une erreur, & une ſuite des erreurs du Genre humain; ainſi ce n'eſt point dans le phyſique de chaque lieu, ni par le ſecours d'aucun ſyſtême philoſophique, qu'il en faut chercher la ſource pour la montrer aux hommes, & pour les inſtruire. C'eſt à des faits qu'il faut recourir; c'eſt ſur eux qu'il faut appuyer des preuves qui ſoient elles-mêmes des faits: ce ſont les détails & les uſages, ce ſont toutes les coutumes de ce gouvernement qu'il faut étudier, rappro-

rapprocher & concilier les unes avec les autres & avec la grande chaîne des erreurs humaines, pour en connoître l'eſprit, & pour parvenir enſuite aux véritables points de vue qu'ont eu primitivement ces uſages & ces coutumes. C'eſt en ſuivant cette route, à l'aide de toutes les connoiſſances que j'ai tâché d'acquérir ſur l'hiſtoire de la nature, que je crois être enfin parvenu à découvrir quelle eſt la véritable origine du Deſpotiſme : il m'a ſemblé qu'il ne s'étoit point établi ſur la terre, ni de gré, ni de force ; mais qu'il n'avoit été dans ſon origine qu'une triſte ſuite & une conſéquence preſque naturelle du genre de gouvernement que les hommes s'étoient donné dans des ſiécles extrêmement reculés, lorſqu'ils prirent pour modèle le

le gouvernement de l'Univers, régi par l'Etre ſuprême ; projet magnifique, mais fatal, qui a précipité toutes les Nations dans l'idolâtrie & dans l'eſclavage, parce qu'une multitude de ſuppoſitions qu'il a fallu faire, ont enſuite été regardées comme des principes certains ; & qu'alors les hommes perdant de vue ce qui devoit être le vrai mobile de leur conduite ici-bas, ont été chercher des mobiles ſurnaturels, qui, n'étant point faits pour la terre, les ont trompés & les ont rendu malheureux.

Avant de nous engager dans la carrière qui m'a conduit à cette découverte, il ſera néceſſaire de faire connoître quelles ont été les circonſtances qui ont porté les ſociétés à concevoir une idée ſi haute & ſi ſublime. Nous examinerons

nerons enſuite quel a été ce genre de gouvernement qu'elles avoient choiſi & établi; nous le chercherons dans l'hiſtoire; nous étudierons ſes coutumes & ſes uſages, & nous verrons découler de cet examen une multitude de connoiſſances inattendues, qui nous apprendront comment ce point de vue primitif ſi beau, & qui paroît ſi digne de créatures penſantes, s'eſt changé en un deſert rempli d'horreurs & de misères; nous découvrirons quels ſont les maux qui ſont ſortis d'un plan qui n'avoit eu pour objet que le bonheur du genre-humain, & nous appercevrons enfin comment les hommes ont été avilis & dégradés par les conſéquences d'un principe qui les couvre de gloire.

L'alliance étroite & funeſte, que j'ai trouvée entre l'idolatrie

&

& le Deſpotiſme, augmentera l'horreur que doit nous cauſer cet odieux gouvernement; mais elle nous obligera auſſi d'en examiner l'origine, parce qu'elle fait une partie eſſentielle de ſon hiſtoire. Je ne rappellerai point les différens ſyſtèmes qu'ont imaginé les anciens & les modernes ſur les ſources de ce culte inſenſé de nos péres. Je marcherai vers l'idolatrie comme vers le Deſpotiſme, par une route qui n'a pas encore été frayée, & j'arriverai à leurs ſources, ſans m'embarraſſer des hypothèſes, des conjectures & des préventions de ceux qui m'ont précédé.

Je ne pourrai point développer ces importantes anecdotes de l'eſprit humain, ſans lui préſenter le tableau de ſes erreurs; perſpective humiliante en elle-même, & quel-

quelquefois dangereuſe par les ſuites. S'il y a cependant quelque danger à le faire, ce ne peut être que dans la façon de s'y prendre; ce ſeroit en ne lui préſentant ce tableau que pour l'avilir & le dégrader, que pour lui faire des reproches amers & infructueux, & pour achever de lui ôter le peu de confiance qui lui reſte en ſa raiſon, dont une morale myſtique n'a déja que trop affoibli le reſſort. Il y auroit du danger ſans doute à n'inſtruire l'homme de ſes égaremens qu'en Philoſophe auſtère, & en ennemi du Genre humain; ce ſeroit le porter au déſeſpoir, & le réduire à la condition des bêtes. Ce n'eſt point là l'objet de cette Philoſophie bienfaiſante & éclairée qui fait la gloire de nôtre ſiécle, & dont je cherche à ſuivre l'eſprit: auſſi éloignée de

tous

tous ſentimens extrêmes qu'amie du vrai, elle ſait prendre le milieu entre le faux ſublime de la ſuperſtition, lorſqu'elle prétend porter l'homme au-deſſus de ſa ſphére & le Stoïciſme atrabilaire & ſauvage, qui quoiqu'ennemi du fanatiſme en eſt un lui-même: Il eſt auſſi capable que lui d'égarer l'homme, parce qu'il ne lui donne que des leçons propres à méconnoître ſa nature, ſon état & ſes devoirs ici-bas. La ſaine Philoſophie évite ces écueils; elle ſçait ramener l'homme à lui-même & le conſoler de ſes égaremens. Lorſqu'elle aprend aux habitans de nôtre planète qu'ils ſe ſont trompés, ce n'eſt point pour leur perſuader qu'ils n'ont point de raiſon ou qu'ils doivent la craindre, c'eſt pour leur faire remarquer qu'ils

qu'ils n'en ont point toûjours fait un uſage convenable. Cet avertiſſement porte toûjours avec lui ſon inſtruction; car ſur telle partie de leurs uſages ou de leurs opinions qu'il puiſſe tomber, il ſuffit de rapeller avec douceur l'eſprit de l'homme à la raiſon, pour tôt ou tard y ramener ſes pas; il n'eſt point d'erreurs qui ne lui ſoient nuiſibles. Ce même avertiſſement procure enſuite une vraye conſolation; l'inſtruction qu'il renferme en eſt une pour la raiſon, naturellement amie de la vérité, & pour laquelle elle a toûjours un penchant invincible.

Il eſt encore un autre point de vue utile & conſolant, que la vraye Philoſophie ne néglige point de faire appercevoir aux hommes dans le tableau même de leurs erreurs; elle leur montre qu'il

n'y a point de fauſſes opinions, point de préjugés, point de traditions ridicules ou d'uſages corrompus, qui n'ayent eu dans leur origine quelque excellente vérité pour baſe, & ſouvent même quelques principes qui font honneur à l'humanité : d'où il arrive que l'hiſtorique de ces erreurs en devient la meilleure preuve ; alors le courage de l'homme ſe reléve, la confiance qu'il étoit prêt de ne plus avoir en ſa raiſon, ſe ranime ; il apprend que ce n'eſt ni l'abus qu'il en a fait, ni ſon orgueil, qui ont produit ſes chûtes ; qu'elles viennent de ce qu'il a ceſſé de faire uſage de ſa raiſon, & de ce qu'il ne l'a point aſſez eſtimée ; il reconnoit que s'il eſt tombé dans toutes ſortes de déſordres, ce n'a point été parce que ſa nature a dégénéré & s'eſt infectée

ſectée d'une prétendue corruption, mais parce qu'il a trop reſpecté les inſtitutions de ſes péres, ſans ſe défier du tems qui corrompt les meilleures choſes; parce qu'il ne s'eſt point apperçû des altérations qui les ont inſenſiblement changées; parce qu'il a continué de les reſpecter aveuglément, en ceſſant de penſer & de réfléchir par lui-même; enfin parce qu'il s'eſt imaginé toûjours ſuivre les loix & les uſages de ſes ancêtres, lors qu'il n'en ſuivoit plus que le ſpectre & le fantôme.

C'eſt en mettant cet important point de vûe dans tout ſon jour, qu'il ne peut y avoir aucun danger d'offrir aux hommes la peinture & l'hiſtoire de leurs erreurs; en les faiſant reſſouvenir de leur raiſon, on ne peut que les ren-

dre meilleurs & plus heureux. En détruiſant une foule de faux principes & de faux mobiles, qui tantôt les élévent trop, & tantôt les rabaiſſent au-deſſous d'eux-mêmes, on ne peut qu'écarter l'incertitude de leur état, & les ramener aux véritables connoiſſances de leurs intérêts & de leurs devoirs. Puiſſe le genre-humain, que j'aime & que je reſpecte, parce que la nature m'y porte & que la raiſon me l'ordonne, profiter un jour de toutes les inſtructions & des conſolations que mon ouvrage pourra lui fournir! c'eſt à lui que je le conſacre, bien plus qu'à mes concitoyens dont il eſt de mon devoir de ménager la foibleſſe.

SECTION III.

Les anciennes révolutions de la Nature ſont les ſources innocentes de toutes les erreurs humaines.

NOus ſommes tous les jours les témoins de la facilité avec laquelle un homme, rendu à la tranquillité, perd le ſouvenir des maux qu'il a ſoufferts, & de l'ardeur avec laquelle il s'occupe à réparer ſes anciennes miſéres. Nous remarquons même ſouvent qu'un rayon de joye & de contentement ſuffit pour ſuſpendre nos peines, que nous ſommes alors diſpoſés à ne plus regarder que comme de mauvais ſonges. Il en a été de même du genre-humain; après avoir été preſque

entiérement exterminé par les anciennes révolutions de la Nature, il a tout oublié; & lorſque le repos lui fut rendu, il n'a ſongé qu'à réparer ſes pertes.

Les ſiécles ont vû des tems déplorables, où l'ordre de la Nature troublé & renverſé a précipité tous les êtres de nôtre Globe dans des calamités ſans nombre. Le Monde a perdu ſa lumiére; la marche du Soleil & des planètes s'eſt alterée; les continens que nous habitons ont été des ſcénes mouvantes, où les incendies, les inondations, les tremblemens & les ténébres ont régné tour à tour, & ſur leſquels les mers, les fleuves & les riviéres, tantôt débordées, tantôt deſſéchées, ont produit mille fléaux ſucceſſifs, qui ont déſolé le genre-humain.

Il a été des tems où l'homme s'eſt regardé comme l'objet de la haine & de la vengeance de toute la nature irritée; toutes les ſocietés ont été rompues; les hommes ont été obligés d'errer à l'avanture ſur les ruïnes du Monde, au gré de tous les fléaux qui ſembloient les pourſuivre; ils étoient alors ſans ſecours, ſans ſubſiſtance & ſans conſolation; retirés dans les montagnes, elles s'écroûloient ſous leurs piés; fugitifs dans les plaines, les eaux venoient les ſubmerger; cachés dans les antres & les cavernes, ils y étoient enſevelis tous vivans; enfin toûjours errans, toûjours cherchans de nouveaux climats & de nouveaux aziles, partout ils étoient perſécutés.

Les monumens naturels qui reſtent par tout le monde de ces

anciennes & effroyables cataſtrophes, ſont aujourd'hui, & depuis une infinité de ſiécles, méconnus de preſque tous les habitans de la Terre : ce n'eſt qu'un petit nombre de Phyſiciens & de Philoſophes, qui, depuis un ſiécle tout au plus, commençent à y lire l'hiſtoire ancienne de la Nature & du genre-humain. * Mais tout ce qu'ils y voyent n'eſt encore conſidéré de la plupart que comme des objets plus amuſans & plus frivoles qu'inſtructifs & intéreſſans. Les ſublimes anecdotes de la Nature, gravées par toute la Terre en caractères ineffaçables & faits pour toutes les Langues, ne ſont regardées que com-

* Voyez *Telliamed. l'Hiſt. nat.* de Mr. *de Buffon Tom. I.* La préface du Tom. III. des *Oeuvres* de Mr. *Lehmann*, *&c.*

comme des ſonges & des chimères, par le vulgaire prévenu, qui ne veut ni voir ni penſer par lui-même.

Si l'on a méconnu les monumens naturels de ces grands événemens, l'on a encore plus méconnu les monumens hiſtoriques; l'on a négligé de maintenir & de conſerver les uſages, les coutumes & les inſtitutions civiles & religieuſes que les anciens peuples avoient établies, pour perpétuer à jamais le ſouvenir des malheurs du monde, & pour inſtruire les races futures de ſon inconſtance & de ſa fragilité. Il eſt pourtant vrai qu'il y a peu de Nations qui n'ayent conſervé à ce ſujet quelques traditions confuſes; quelques-unes même ont des livres d'une très haute antiquité, qui ſemblent nous ap-

prendre tout ce qu'il eſt poſſible de ſavoir ſur cette partie de l'hiſtoire du Monde, & nous en déſigner préciſément le tems & la durée. Mais tout ce que ces traditions & ces prétendues hiſtoires, que chaque peuple revère comme ſacrées, nous ont tranſmis ſur les révolutions de la Terre, ne nous préſente que des veſtiges foibles, tronqués, mutilés & corrompus; les cauſes, les progrès, les effets & les ſuites de ces événemens n'y ſont que des fables; on n'y remarque aucuns détails qui ſoient conformes aux mouvemens de la Nature, & analogues à la multitude & à la varieté des phénomènes & des accidens, qui ont été ſans nombre dans le Ciel & ſur la Terre. Il n'y a pas un ſeul de ces livres, dans leſquels on prétend faire

faire voir aux hommes l'hiſtoire de leur origine, qui ait inſiſté ſur cette fameuſe époque, comme ſur la cauſe & la ſource des loix, des coutumes, des Gouvernemens & des Religions. Ils gardent tous un profond ſilence ſur les impreſſions que les malheurs du monde ont faites ſur les hommes, auſſi-bien que ſur les ſuites bonnes ou mauvaiſes qu'ont eu ces mêmes impreſſions.

Le Déluge univerſel qui ſubmergea le genre-humain, ſuivant les annales des Hébreux, y paroit avoir moins de ſuites que n'en avoit chez les Romains une inondation du Tibre; c'eſt un fait iſolé, auſſi-tôt oublié que raconté, & qui ne tient plus à aucun des événemens des ſiécles qui ont ſuivi; ce ſont cepen-

dant les révolutions de la Nature, qui, après avoir détruit les Nations, ont enſuite été les vrais légiſlateurs des ſociétés renouvellées; ce ſont elles, qui, après avoir rendu les Nations auſſi religieuſes qu'elles avoient été miſérables, ſont par la ſuite devenües la matiére, l'objet & la cauſe innocente de toutes les fables, de tous les Romans de l'Antiquité, de toutes les erreurs politiques & religieuſes qui ont ſéduit l'eſprit de l'homme, & de toutes les opinions qui ont produit ſes malheurs & ſa honte.

Ce ſera donc l'homme échapé de la ruine du Monde, que nous allons conſidérer & étudier; nous réſoudrons par là une infinité de problêmes qui concernent l'homme actuel & le Genre humain depuis les tems connus. Ce ne

ſera

ſera point un Sauvage, un être métaphyſique, ou cette créature créée parfaite & qui s'eſt corrompue, chimère dont tant de Docteurs & de Savans ſe ſont vainement occupés ; ce ſera un être réel, que nous examinerons dans un état réel : en le ſuivant pas à pas à meſure qu'il s'écartera de cette époque, il ne nous ménera point à des conjectures ſolitaires, & qui ne tiendront à rien, mais à une route immenſe, où toutes les parties de la fable & de l'hiſtoire viendront aboutir, s'éclaireront les unes par les autres, & ſe rangeant d'elles-mêmes dans l'ordre convenable, expoſeront à nos yeux la véritable chaîne des annales du Monde moral & politique.

Je ne parle ici, & je ne parlerai dans cet Ouvrage que des tems

tems qui ont ſuivi ceux qui ont donné à l'Univers la diſpoſition qu'il a préſentement, & que nous lui connoiſſons depuis un grand nombre de ſiécles. A l'égard des tems qui les ont précédés, ils ſont pour moi comme s'ils n'euſſent jamais été; bien qu'ils ayent exiſté, ils ont été ſi obſcurs, même pour l'antiquité la plus reculée, que la plupart des Peuples anciens ſe ſont imaginé voir la création & la naiſſance de toutes choſes dans les anecdotes déja corrompues de ce qui n'étoit que le renouvellement du Monde; erreur groſſiére, qui en a fait naître une infinité d'autres, comme nous le verrons dans le cours de cet Ouvrage.

SEC-

SECTION IV.

Impreſſions que les malheurs du Monde ont dû faire ſur les Hommes.

MAlgré l'obſcurité dans laquelle il paroît que nous devons néceſſairement tomber en franchiſſant les bornes hiſtoriques, nous ne manquerons pourtant point de flambeaux & de guides sûrs en cherchant au delà, c'eſt-à-dire en fouillant dans les eſpaces ténébreux, que le plus grand nombre regarde comme imaginaires, où nous trouverons des faits naturels, & des inſtitutions humaines. Pour éclaircir le vrai tombé dans les ténèbres, & pour y faire rentrer

à

à leur tour toutes les chimères ſacrées auxquelles l'ignorance & l'impoſture ont donné l'exiſtence, il ſuffira de nous tranſporter un inſtant au milieu des anciens témoins des calamités du Monde, d'examiner comment ils en étoient alors affectés, de remarquer les impreſſions naturelles que ces déſaſtres devoient produire en eux, & les ſentimens dont ils devoient être pénétrés ; nous appliquerons enſuite ces mêmes ſentimens & les ſuites naturelles de ces impreſſions à tous les uſages de l'Antiquité, c'eſt-à-dire à la police & aux loix anciennes, à tous les cultes, à tous les Gouvernemens, enfin à toute la conduite & à toutes les opinions du Genre humain, dans tous les ſiécles que nous pouvons connoître. Tel

va être le moyen avec lequel nous réſoudrons facilement une multitude d'énigmes & de problêmes ; leur ſolution offrira de nouvelles ſciences au Monde, & dévoilera à nos yeux ſurpris une antiquité toute nouvelle.

Avant d'entrer dans cet examen, je dois prévenir que l'on doit bien ſe garder d'imaginer que le Genre humain, dans les tems où nous voulons l'étudier, & comme le ſurprendre, ait été différent du Genre humain d'aujourd'hui ; c'eſt une erreur dont il faut ſe défaire. Six ou ſept mille ans d'intervalle, que l'on met communément entre les premiers hommes connus & ceux de notre âge, ont fait ſuppoſer à un grand nombre de Savans qu'il pouvoit & qu'il devoit y avoir entr'eux & nous des différences très marquées.

quées. Il eſt arrivé de là que dans les queſtions philoſophiques qui les ont concernés, nous avons été portés à en augmenter les difficultés en raiſon de l'éloignement des tems, & que nous les avons réellement augmentées, parce que nous nous ſommes écartés de nous-mêmes, qui reſſemblons à nos péres, comme nos péres nous reſſembloient; toute la différence qu'il doit y avoir entr'eux & nous, ne conſiſte que dans quelques inventions & dans quelques connoiſſances que nous avons acquiſes depuis eux; à l'égard de certains ſentimens ou préjugés naturels, & de certaines idées qui ſont preſque identifiées avec l'eſprit & le caractère de l'homme, & qui le ſaiſiſſent malgré lui en de certaines occaſions, nous devons être sûrs que les

les anciens ont été les mêmes que nous ; ils ont penſé, ils ont ſenti comme nous, & comme nos neveux penſeront & ſentiront dans des milliers de ſiécles, s'ils ſe trouvent dans des circonſtances propres à faire naître ou à réveiller ces idées & ces ſentimens.

Actuellement prévenus de cette reſſemblance, pour nous tracer une image des impreſſions qu'ont faites les malheurs du Monde ſur ceux qui en ont été les témoins, il doit nous être égal de nous tranſporter au milieu d'eux, en nous repliant ſur nous-mêmes, ou de ſuppoſer que ces malheurs arrivent de nos jours, & que nous ſommes témoins de toutes les mêmes calamités qui ont autrefois ravagé l'Univers, & preſque anéanti le Genre humain.

Que penſerions-nous donc,

ſi le Soleil éteint ceſſoit de donner ſa lumiére ? ſi les forces exaltées de la Nature changeoient ſon harmonie en un nouveau cahos ? ſi les mers inondoient les terres ? ſi les terres ſe ſoulevoient contr'elles ? Que dirions-nous ſi des milliers de volcans s'embraſoient de toutes parts ? ſi le feu, le ſouphre, le bitume s'élançoient par torrens du ſein des montagnes ? ſi la plupart des Continens briſés s'enfonçoient ſous nos pieds ? Que penſeroit enfin le Genre humain d'aujourd'hui s'il ſe trouvoit au milieu de tant de fléaux & de tant de déſolations ? Il ne faut pas beaucoup de Philoſophie & de Métaphyſique pour le deviner. Il croiroit être à la fin du Monde ; il s'imagineroit être au jour de la juſtice & de la vengeance ; il s'attendroit

droit à chaque inſtant à voir le Juge ſuprême venir demander compte à l'Univers, & prononcer ces redoutables arrêts que les méchans ont toujours craints, & que les juſtes ont toujours attendus. Tels ſont les ſentimens dont on ſeroit alors ſaiſi & occupé. Ces dogmes ſacrés de la fin du Monde, du Jugement dernier, du grand Juge, & de la vie future, ſe retraceroient avec force à notre eſprit, & affecteroient profondément & généralement tous les habitans & toutes les Nations de la Terre. Ces mêmes dogmes affecteront un jour nos neveux, s'ils ſe trouvent dans ces fatales circonſtances: ce ſont eux qui ont affecté pareillement nos péres, quand ils ont vu ceſſer la primitive harmonie de l'Univers.

On

On trouvera peut-être ces idées ou trop ſimples ou trop compoſées pour les tems où je viens de me tranſporter. On voudroit ſans doute que je pénétraſſe dans l'eſprit humain, pour y chercher comment ces idées ont pu y naître une premiére fois: c'eſt un travail que je laiſſe à d'autres; ils peuvent philoſopher tout à leur aiſe ſur les opinions de ces inſtans de terreur, qui ne ſont point ceux de la Philoſophie. Il me ſuffit ici de ſavoir que ce ſont ces dogmes qui ont vivement agi ſur l'eſprit & ſur le cœur des hommes, dans toutes les ſituations extrêmes de la Nature. Paſſons aux ſuites bonnes & mauvaiſes qu'ont eu ces impreſſions.

SECTION V.

Premiers effets des impreſſions des malheurs du Monde ſur la Religion & ſur le Gouvernement des hommes.

IL faudroit peu connoître les hommes, pour douter que dans des tems auſſi malheureux, & dans les premiers âges qui les ont ſuivis, ils n'ayent été très religieux, & que ces calamités ne lui ayent alors tenu lieu de Miſſionnaires ſévères & de puiſſans Légiſlateurs, qui auront tourné toutes ſes vûes du côté du Ciel, du côté de la Religion, & du côté de la Morale. Cette multitude d'inſtitutions auſtères & rigides dont on trouve de ſi beaux

beaux veſtiges dans l'hiſtoire de tous les Peuples fameux par leur antiquité, procède vraiſemblablement de cette ſource; il en doit être de même de leur police. C'eſt ſans doute à la ſuite de ces tems déplorables qui avoient réduit l'eſpèce humaine, renverſé ſon ſéjour, & détruit ſa ſubſiſtance, qu'ont dû être faits ces réglemens admirables, que nous trouvons chez les anciens peuples, ſur l'agriculture, ſur le travail & l'induſtrie, ſur la population, ſur l'éducation, & ſur tout ce qui concerne l'œconomie civile & domeſtique.

Ce fut ſans doute alors que l'unité de principe, d'objet & d'action, s'étant ranimée parmi les mortels réduits à un petit nombre & preſſés des mêmes beſoins, les premiéres loix domeſti-

meſtiques devinrent la baſe, ou pour mieux dire, les ſeules Loix des Sociétés, ainſi que nous le prouvent toutes les anciennes légiſlations. Comme la guerre forme des Généraux & des ſoldats, comme les troubles & les agitations forment de grands Orateurs, de même les maux extrêmes du genre-humain, & la grandeur de ſa misère & de ſes néceſſités, ont donné lieu aux loix les plus ſimples & les plus ſages, & à toutes les légiſlations primitives, qui ont eu principalement pour objet le vrai & le ſeul bien de l'humanité. Dans ces momens critiques, l'homme devenu ſage & raiſonnable par ſes malheurs, ne s'eſt point conduit par la coutume, comme il pouvoit faire auparavant, ou comme nous faiſons aujourd'hui;

il a été forcé de réfléchir & de penſer par lui-même, & de pourvoir à ſon bonheur par les inſtitutions les plus ſolides & les plus utiles.

C'eſt à ces anciennes loix, fruits heureux des malheurs du Monde, que les Chinois & les Egyptiens ont dû le nom de *Sages*, qui leur a été donné par toutes les nations anciennes & modernes. Nous ne devons point croire, cependant, qu'ils ayent été les ſeuls qui ſe ſoient alors preſcrit une police & des loix; c'eſt vraiſemblablement parce qu'ils les ont plus long-tems conſervées que les autres Peuples, & qu'ils ont ſoutenu avec plus de reſpect & de ſoin l'édifice de la légiſlation primitive, ainſi que leur hiſtoire nous le confirme. Peut-être pourroit-on regarder

le rare & ſingulier privilége des Chinois & des Egyptiens comme un indice que l'un ou l'autre de ces deux peuples a été la tige commune des nations, depuis le renouvellement du Monde. Une foule d'anecdotes hiſtoriques, de ſimilitudes & de convenances, y ont déja porté quelques Ecrivains plus hardis que les autres; mais pluſieurs motifs auſſi forts & auſſi ſolides que les leurs m'ont obligé de ſuſpendre mon jugement.

Il eſt difficile, par exemple, de ſe perſuader que, quelle grande qu'ait été autrefois la deſtruction de l'eſpèce humaine, il ne s'en ſoit échapé qu'une ſociété, & en un ſeul lieu de la Terre; ces événemens deſtructeurs, tels que nous devons raiſonnablement les concevoir, ſans avoir égard

aux préjugés reçus, ont dû épargner dans presque tous les climats quelques-uns de leurs anciens habitans, surtout dans les régions élevées, qui ont dû être les refuges & les berceaux des sociétés renouvellées, bien plutôt que les contrées basses de la Chine, de l'Egypte ou de l'Assyrie. Je pourrois réunir diverses preuves que les hommes ont demeuré longtems dans les montagnes après ces événemens, & que plusieurs societés qui se sont rencontrées par la suite ne se devoient rien l'une à l'autre dans leur origine. Mais sans nous écarter de cette recherche, le titre d'*Autochtone* (mére d'elle-même) dont toutes les nations anciennes étoient si jalouses, suffit pour nous donner à penser; & je regarde encore comme une très

très forte preuve de la multiplicité des témoins des révolutions arrivées à la Terre, la diverſité même des traditions ſur le déluge, dans chacune deſquelles j'ai très ſouvent remarqué des détails & des anecdotes qui ont un rapport évident au local & au phyſique des lieux qui les ont conſervées.

D'après cette remarque, l'état de la Chine & de l'Egypte pourroit nous faire ſoupçonner que ces divers débris des Nations primitives diſperſées en différentes régions, n'ont point tous eu la même ſagacité à pourvoir à leurs beſoins; mais c'eſt ce qu'il me paroit encore difficile d'admettre, n'y ayant point de peuple ſur la Terre, qui, dans un degré inférieur à la vérité aux Chinois & aux Egyptiens, ne

puiſſe nous montrer des reſtes de ſes anciennes inſtitutions. Je n'en excepte pas même les Sauvages de l'Amérique, ainſi qu'on le verra dans la ſuite de cet ouvrage. Comme les malheurs du Monde avoient été communs & généraux, tous les peuples de la Terre ont dû être vivement intéreſſés à y remédier; & quoique ſéparés, ils ont dû le faire par des moyens aſſez ſemblables, parce que les ſentimens & les beſoins devroient être auſſi uniformes que les maux qui les avoient fait naître.

Cette conſidération m'a paru très propre à rendre raiſon des ſimilitudes que l'hiſtoire nous fait remarquer entre des peuples très différens & très éloignés, auxquels ſans cela il faudroit néceſſairement accorder une commune

ne origine, en franchiſſant beaucoup d'autres difficultés hiſtoriques & phyſiques. Si cependant les Egyptiens & les Chinois ont eu par la conſervation de leur légiſlation primitive une diſtinction particuliére, cette exception ne doit point nous ſurprendre ici, ſi nous nous rappellons que l'amour qu'ils ont eu pour les loix de leurs ancêtres les avoit portés dès la plus haute antiquité à fermer l'entrée de leurs Etats à tous les étrangers, & que leur ſituation a beaucoup favoriſé la manutention de cette loi conſervatrice de toutes les autres.

Cette même remarque nous découvre en même tems les cauſes de la deſtruction de l'ancienne légiſlation, ou de ſa corruption dans toutes les autres contrées qui n'ont point eu une loi

de barriére ſemblable, ou qui n'ont pû, à cauſe de leur ſituation, la maintenir auſſi longtems, & réſiſter aux Colonies, aux invaſions & aux guerres, qui par la ſuite ont changé la face de la Terre & le ſort des Nations. J'ai tout lieu de croire que cette loi contre le Commerce du dehors a été preſque générale dans ſon origine. Les mots d'Etrangers & d'Ennemis ont été très longtems ſynonimes chez pluſieurs peuples de l'Aſie & de l'Europe. La barbare coûtume de ſacrifier les étrangers n'a guères pû provenir que de cette loi ſévère, qui a dû être univerſelle, puiſque le cruel abus qu'on en a fait ſe trouve chez tous les peuples. Cette loi de barriére n'a point fait partie de la premiére légiſlation, puiſqu'elle étoit

toit contraire à ſon eſprit général ; nous verrons quel en a été l'eſprit & la cauſe.

Quoi qu'il en ſoit, nous trouverons les traces des inſtitutions du monde renouvellé, ſur tel ſiécle & ſur tel climat que nous jettions les yeux. Les Etruſques, les Phrygiens, les Hébreux & les Perſes ſur-tout, en avoient conſervé des reſtes précieux. Il n'eſt point de nation dans l'Aſie moderne qui ne puiſſe encore nous en montrer quelque veſtige. Les Péruviens & les Mexicains, au tems où on les a découverts & détruits, avoient des loix & des uſages qui ne devoient avoir d'autre datte que celle de la légiſlation primitive ; & ce que ces Américains ont eu de particulier, c'eſt qu'ils étoient plus en état alors d'expliquer les

vrais motifs de ces uſages, que les Hébreux, les Grecs & les Romains, qui en avoient de ſemblables, & qui ne les ont interprétés que par des fables & des menſonges; nous en verrons pluſieurs exemples très remarquables.

Pour terminer cette ſection par une obſervation non moins ſinguliére, je préviendrai que dans l'étude qu'on pourra bien recommencer un jour de toute l'hiſtoire ancienne, la véritable meſure de l'antiquité, de tous les Peuples & de leurs loix civiles & religieuſes, ne ſera plus celle de leur chronologie, mais une meſure morale, qui ſera toûjours proportionnée aux reſtes plus ou moins nombreux & plus ou moins purs qu'on y trouvera de la légiſlation du monde

de renouvellé. Plus le tableau des nations s'eſt étendu & détaillé à mes yeux, & plus je me ſuis apperçû, qu'il ne faut plus juger de leur antiquité par leurs hiſtoires, mais par leurs coutumes. J'ai vû que les coutumes appartenoient aux peuples, & que les hiſtoires n'appartenoient qu'aux particuliers ignorans & menteurs qui les avoient faites. Le Gouvernement Chinois, par exemple, en ſe conduiſant encore aujourd'hui avec cet eſprit d'émulation & d'œconomie qui anima les triſtes & malheureuſes familles autrefois échapées du bouleverſement de la Terre, nous préſente par là le véritable ſceau de ſa profonde antiquité. Ce ne ſont point ſes Dynaſties & ſes prodigieuſes annales, par leſquelles il en faudra doreſnavant ju-

ger ; ces prétendus titres ne contiennent que des fables mythologiques. Il en eſt de même de tous les autres Peuples qui ont vanté leurs Archives civiles & ſacrées.

SECTION VI.

Principes des premières inſtitutions religieuſes, & erreurs qui ſont ſorties de l'abus qu'on en a fait.

APrès que la fermentation de la terre fut calmée, & que les débris du genre-humain ſe furent aſſemblés en diverſes contrées pour former de nouvelles ſociétés, & s'aider réciproquement à ſupporter leurs maux & à pourvoir à leurs beſoins, les hom-

hommes ayant devant les yeux le grand ſpectacle de l'Univers détruit & rétabli, & dans le fond de leurs cœurs tous les dogmes ſacrés qui étoient inſéparables de ce ſpectacle, établirent une Religion, dont les principaux motifs furent une reconnoiſſance infinie envers l'Etre Suprême qui les avoit ſauvés, & le déſir d'en inſtruire toutes les races futures.

Pour perpétuer la mémoire des révolutions arrivées, on inſtitua des fêtes commémoratives, capables par les détails qu'elles repréſentoient, d'entretenir ſans ceſſe les Nations de la fragilité de leur ſéjour, & de les avertir, par le tableau des viciſſitudes paſſées, de toutes les viciſſitudes à venir. Les jugemens que Dieu avoit exercés ſur la terre,

terre, y étoient repréſentés en même tems comme des leçons ſur les jugemens qu'il exerceroit un jour, & le ſouvenir des incendies paſſés devint auſſi le preſſentiment des incendies futurs. C'eſt de là que procéde ce dogme univerſel de l'attente de la fin du monde par le feu; dogme connu & reçu de la plus haute antiquité. Les Hébreux & les Docteurs Orientaux en faiſoient remonter l'origine à Adam, à Seth, & aux premiers Patriarches; ce qui prouve que dans les plus anciens tems connus il étoit déja arrivé des embraſemens qui avoient donné lieu à cette crainte.

Ces commémorations ont encore fait naître par la ſuite des tems tous les livres prophétiques & apocalyptiques qui ont ſi ſouvent

vent troublé le repos des humains. Les Payens les connoiſſoient ſous les noms d'*Oracles Sibyllins* ou de *Livres Achérontiques*, & les Hébreux ſous le titre de révélations faites à leurs ancêtres d'avant & d'après le déluge. * Tous ces peuples en ignoroient la véritable origine, parce que ces livres à la fin s'étoient dénaturés & corrompus. Ils les conſultoient néantmoins dans tous les écarts de la nature, c'eſt-à-dire dans toutes les calamités publiques.

Il eſt encore très probable que c'eſt de ce même fonds que les Hébreux ont tiré leurs Prophéties de Jérémie, d'Iſaïe, d'Ezéchiel &

* Les Juifs ont eu pluſieurs revélations ou Apocalypſes, attribuées à leurs premiers Patriarches.

& d'autres ; ils y appliquent ſans ceſſe à leurs idées une foule de détails apocalyptiques, qui n'appartiennent viſiblement qu'aux révolutions générales de l'Univers, dont on entretenoit primitivement les peuples aux jours de fêtes & d'aſſemblées, afin de contenir par la crainte ceux qui n'auroient point été contenus par les loix & par la raiſon.

La deſcente du grand Juge, dont on avoit regardé tous les météores & les phénomènes qui concourent à la ruine du Monde comme les annonces & les ſuites, devint un dogme redoutable qui en impoſe à tous les hommes, & qui les remplit d'une terreur religieuſe ; cette idée fut ſans ceſſe rapellée & entretenüe par les phénomènes accidentels que la Nature la mieux réglée

réglée produiſoit alors & produit encore tous les jours. Cette venue du grand Juge, annoncée par les Météores, eſt le dénoüement de tous les uſages obſcurs & extravagans que toutes les Nations ont pratiqués, ſans ſavoir pourquoi, à la vuë des Eclipſes & des Cométes, & dans toutes les autres circonſtances où l'ordre naturel leur paroiſſoit altéré ou changé; comme elles avoient oublié quels étoient alors les vrais motifs de leurs allarmes, elles imaginoient des fables pour en rendre raiſon, & elles outrèrent & corrompirent des inſtitutions ſenſées & très religieuſes en elles-mêmes. Je ne connois que les Péruviens qui ne ſoient point tombés dans cet oubli; les Eclipſes du Soleil & de la Lune leur rapelloient encore

core le ſouvenir des anciennes ténèbres qui avoient autrefois couvert la Terre après ſon embraſement; ils expliquoient par-là leurs uſages, & ils avoient raiſon. Le même Peuple regardoit cependant les Cométes comme les annonces de la mort ou de la naiſſance des grands perſonnages; & il ſe trompoit en en cela, comme tous les autres Peuples qui ont été longtems dans la même idée. Les Cométes n'avoient été regardées primitivement que comme les annonces de la ruine du Monde & de la venue du grand Juge; elles avoient eu rapport à un fait général, mais chacun par la ſuite n'y a plus été chercher qu'un fait particulier.

A la ſuite de tous ces objets d'une crainte inſtructive dont la Reli-

Religion occupoit les hommes, elle leur offroit l'aſpect conſolant & flatteur de la vie future & du régne des juſtes, dans un état de félicité, d'abondance & de gloire, qui ne devoit plus être expoſé aux révolutions de la Nature. C'étoit ordinairement par là que la Religion terminoit ſes fêtes, ſes inſtructions & ſes ſpectacles; car tous ces dogmes, pour être rendus plus ſenſibles, étoient repréſentés par des ſymboles & par des cérémonies figurées. C'eſt de l'abus de ces repréſentations que ſont ſorties les fables des *Jardins* d'*Adonis* & d'*Eden*, des *Champs Elyſées*, du *Paradis Terreſtre*, &c. Les Poëtes & les Commentateurs ne les ont placées en tant d'endroits divers, que parce que la plûpart

part des anciens Peuples avoient chacun des lieux champêtres & délicieux, où tous les ans ils alloient assister aux représentations figurées & mystiques des délices de cette vie céleste qui doit succéder à celle du monde: c'est de là que provient au Japon le pélerinage de la Province d'Isje, que l'on fait chaque année pour obtenir la rémission de ses péchés, & pour mériter le bonheur à venir; c'étoit l'objet des processions annuelles que faisoient les Athéniens au territoire d'Eleusis; les Champs Elysées n'ont point eu d'autre origine; les noms d'*Isje*, d'*Eleusis* & d'*Elysée* ne sont si visiblement analogues, que parce que la vie future étoit appellée les Champs *El-Isis*, ou *la Terre de*

de la Divine Iſis, nom que l'on donnoit à la principale figure qui en étoit le ſymbole.

L'objet de ces repréſentations parut avec le tems ſi grand & ſi relevé, que les Prêtres abandonnant au Peuple l'extérieur de ces cérémonies, & le laiſſant le maître d'en penſer ce qu'il vouloit, crurent devoir ne le révéler qu'à un petit nombre de gens choiſis; c'eſt là ce qui donna lieu à tous les myſtéres de l'Antiquité, connus ſous les noms d'*Iſis*, de *Cérès*, d'*Oſiris*, d'*Adonis*, &c. où l'on ne pouvoit être admis qu'après de longues & d'auſtéres préparations.

Quoique les détails de ces myſtéres ayent été généralement aſſez peu connus, il nous en eſt cependant parvenu quelques anecdotes, qui peuvent en faci-

faciliter l'intelligence. En voici une des myſtéres d'*Adonis*, qui pour plus d'une raiſon mérite de trouver ici ſa place.

Je ſuppoſerai d'abord que le Lecteur eſt au fait de l'hiſtoire d'*Adonis*. On ſait que ce Dieu Phénicien mouroit & renaiſſoit tous les ans. J'ajouterai, pour plus d'éclairciſſement, qu'il n'avoit été dans ſon origine que le ſymbole commémoratif du Monde anciennement détruit & renouvellé, & qu'il étoit en même tems une image inſtructive de ſa deſtruction & de ſon grand renouvellement futurs. Dans une certaine nuit de la fête, où la repréſentation d'Adonis étoit dans un tombeau, au milieu de l'obſcurité & des lamentations, la lumiére paroiſſoit tout à coup; un Prêtre ſe mon-

montroit avec un air de ſérénité, & après avoir fait une onction ſur la bouche des Initiés, ſans doute à cauſe du ſecret qui leur étoit enjoint, il diſoit à l'oreille de chacun d'eux que le Soleil étoit venu, & que la délivrance étoit arrivée. Cette grande nouvelle ramenoit l'allégreſſe, & l'on célébroit la réſurrection d'*Adonis* par toutes ſortes de réjouiſſances. * L'extérieur de cette Fête étoit connu & répandu, non-ſeulement en Phénicie & en Egypte, mais auſſi chez les Grecs & les Romains; on ne voyoit dans les premiers jours que deuil & qu'affliction; on n'ententen-

* Voyez *Jul. Firmicus*, & le Livre Anglois qui a pour titre *Purchaſſ Pilgrimage*, *lib.* 1. *c.* 17. *p.* 90.

tendoit que les cris funèbres des pleureuſes déſolées, & l'on ne rencontroit de tous côtés que des tombeaux & des cercueils.

On peut juger par ce culte ſingulier, & ſurtout par l'anecdote rapportée ci-deſſus, qu'un Chrétien qui auroit vécu mille ans ou plus avant la venue du Meſſie, & qui ſe ſeroit trouvé à ces fêtes ou myſtéres d'Adonis, eût crû y voir la fin du Carême. Le Chriſtianiſme, comme on voit, date de fort loin.

Mais revenons à nos anciennes inſtitutions, dont toutes les folies anciennes & modernes n'ont été que les ſuites & les abus.

Toute la marche du Ciel, & l'harmonie rendue au Monde, furent pendant longtems des mo-

motifs d'une reconnoiſſance conſtante & ſans bornes envers l'Etre Suprême ; cependant, comme ſi cette Religion eût prévu ce qui devoit arriver un jour, elle cherchoit dans cette harmonie même, le ſujet d'entretenir les hommes de leur inſtabilité, de peur que l'oubli du paſſé, & l'habitude d'une félicité permanente, n'éteigniſſent cette crainte ſalutaire du grand Juge, qu'il étoit important de conſerver. Elle faiſoit donc des leçons de tout ; le déclin du jour & le coucher du Soleil lui rappelloient les anciennes ténèbres, la fin de l'ancien Monde, & la fin future du Monde préſent. Le lever de l'Aurore devint pour elle l'image de l'ancien & du futur renouvellement, auſſi-bien que du lever du grand

Juge en faveur des juſtes; c'eſt de là que toutes les anciennes fêtes commençoient par la triſteſſe & finiſſoient par la joie : elles commençoient au coucher du Soleil pour finir à l'autre coucher. * C'eſt enfin de là que l'homme idolâtre courut enſuite conſulter tous les jours l'Aurore ou le Soleil levant, & que généralement les Peuples ont par toute la Terre tourné vers ce côté les portes de tous les Temples, s'imaginant que le Soleil & le grand Juge viendroient du côté de l'Orient.

La

* L'uſage ancien & preſque univerſel qu'ont eu les Nations, de compter par les nuits & non par les jours, tire de là ſon origine. Le jour ſacré ou Eccléſiaſtique commence encore chez nous par le ſoir.

La fin & le commencement des périodes des Aſtres & des Planètes devinrent par le même eſprit l'occaſion & le ſujet de ſemblables leçons. Les quatre changemens de la Lune de chaque mois, la variété des quatre ſaiſons de chaque année, étoient de trop vives images de l'inſtabilité de l'Univers, pour ne pas les regarder comme des ſignaux inſtructifs.

Tous les Peuples eurent donc quatre fêtes dans le mois, & quatre autres fêtes plus ſolemnelles dans l'année; pendant leſquelles, à l'occaſion de ces mutations lunaires & ſolaires, on rappelloit aux peuples aſſemblés, que tout avoit changé, & que tout changeroit encore un jour.

Les fêtes qui avoient rapport

au renouvellement des périodes aſtronomiques, étoient des fêtes de réjouïſſances, & celles qui avoient rapport à leur décours & à leur déclin, n'étoient que des fêtes de deuil & de pénitence.

Comme le mois périodique de la Lune eſt de près de vingt-huit jours, on devine aiſément que ce doit être ici la raiſon pour laquelle les fêtes lunaires ont été eſpacées de tout tems de ſept en ſept jours, & que ce doit être auſſi de ce que ces anciennes ſolemnités étoient réglées par le nombre lunaire, qu'eſt ſorti le reſpect qu'ont eu généralement toutes les Nations pour le nombre ſeptennaire. La ſucceſſion de nos fêtes n'a pas pû dépendre, en effet, d'aucun autre événement ni d'aucune autre raiſon, puiſque les quatre

ſolem-

ſolemnités du mois étant aux quatre Phaſes lunaires ce que les quatre ſolemnités annuelles ſont aux quatre Phaſes ſolaires, il faudroit ridiculement en conclure que les fêtes ont réglé le cours des Aſtres, tandis que le bon ſens nous dit que ce ſont les Aſtres qui doivent régler les fêtes. Quoique les Hébreux prétendent que l'œuvre de la Création, operée en ſept jours, eſt le motif & l'origine des fêtes ſeptennaires, nous voyons cependant au premier chapitre de leur Genèſe, que le Soleil & la Lune ont été créés pour indiquer & régler les fêtes & les jours d'aſſemblées. Comment expliquer cette contradiction, à moins que d'être aſſez ſtupide pour imaginer que Dieu a bien

voulu mettre dans ſes ouvrages un rapport aſtrologique ?

L'uſage qui fut établi dans les tems primitifs, d'entretenir ainſi les hommes du renouvellement & de la ruine du Monde, à la fin & au commencement de toutes les Phaſes & de tous les Périodes aſtronomiques, fut la ſource innocente d'une infinité d'erreurs, lorſqu'une fois le ſouvenir du paſſé ſe fut affoibli, & lorſque les motifs de ces inſtructions périodiques furent corrompus & méconnus.

En voyant ces commémorations ramenées & toujours indiquées par le nombre *ſept*, on penſa qu'il avoit quelque vertu ſecrette, & quelque rapport myſtérieux avec l'origine, l'exiſtence & la durée du Monde.

Les

Les uns imaginérent qu'il avoit été créé ; d'autres qu'il avoit été renouvellé ; & pluſieurs qu'il avoit été jugé en ſept jours. Toutes ces différentes opinions ſe trouvent chez les Hébreux, comme on peut le voir dans la note ci-bas. *

* En général les Hébreux ont apellé les ſept jours de la ſemaine, les ſept jours de la *Création* ; néanmoins ils ont nommé le ſeptiéme jour, pendant lequel ils célébroient cette prétendue Création, du nom de *Sabbath*, qui eſt auſſi le nom du premier mois de leur année ſolaire. Sa véritable racine hébraïque ne ſignifie point *repos*, mais *retour* & *renouvellement* ; ainſi cette fête de la Création ne pouvoit être que la fête du renouvellement du Monde. Les Pſaumes 37. & 92. qui étoient conſacrés au ſouvenir du Sabbath, ſuffiſent pour découvrir l'erreur des Hébreux ; le premier n'offre

Le souvenir du renouvellement de la face de l'Univers, s'étant éteint ou considérablement

n'offre rien qu'un tableau de misères & d'afflictions; il ne fait entendre que des cris pitoyables qui ne conviennent ni à David, ni à la Création, ni au Sabbath de la façon qu'ils le concevoient, mais au jour de la destruction du Monde, aux *Osiris* & aux *Adonis* symboliques du Monde détruit & du Soleil éteint. Le Psaume 92. dont le titre a pareillement rapport au Sabbath, ne nous offre qu'une peinture du Déluge & du rétablissement de la Terre. L'Auteur du Livre de Job, dans cette magnifique description qu'il donne au chapitre sixiéme des œuvres de la Création, y rappelle la *défaite des Géants qui gémissent sous les eaux.* On voit la même ambiguité dans le chapitre quatorziéme du Livre de la Sagesse : *C'est ainsi*, y est-il dit, *qu'au commencement du Monde, quand vous fites périr les Géants superbes, un vais-*

seau

ment obſcurci, la mémoire de l'ancien Monde s'éteignit de même

ſeau fut l'aſile & le dépoſitaire des eſpérances de l'Univers. On voit donc par ces différens paſſages, que le Monde créé, & le Monde renouvellé y ſont toujours confondus. D'après ces variétés on explique aiſément un autre endroit du quatriéme Livre d'Eſdras, *Chap. 7. verſ.* 30. & 31. qui a été juſqu'à préſent inexplicable. Après avoir annoncé que les horreurs de la fin du Monde ſont prochaines, le Prophète ménace les pécheurs, & leur dit : que *le Monde va rentrer dans le cahos des ſept jours, comme il eſt arrivé dans les anciens jugemens.* Singuliére opinion qui nous fait connoître que les ſept jours de la Création ou du renouvellement du Monde ont encore été regardés comme les ſept jours des anciens Jugemens de Dieu ; auſſi trouve-t-on quelque part dans l'Ecriture. *Je vous ai loué ſept fois le jour à cauſe des jugemens de votre juſtice.*

me néceſſairement, & l'on ne penſa plus qu'à celui dont on avoit la jouïſſance. Lorſque par la ſuite des tems l'on eut aſſez de loiſir pour réfléchir ſur ſon origine, & pour raiſonner ſur ſon antiquité, les ſentimens ne purent qu'être ſyſtématiques & très-partagés; on lui donna donc plus ou moins d'antiquité, à proportion du plus ou du moins d'idées qu'on avoit conſervées du paſſé; cela produiſoit cette étrange diverſité que nous remarquons dans la Chronologie des anciens Peuples. Comme il eſt naturel de compter pour rien ce qu'on ne connoît pas, ſoit dans la Nature, ſoit dans la vaſte profondeur des tems, bientôt on ſauta par-deſſus les ſiécles inconnus; on oſa fixer l'inſtant précis de la premiére exiſ-

exiſtence du Monde, & l'on confondit l'ancienne époque de ſon rétabliſſement avec l'époque encore plus ſombre & plus inconnue de ſa Création primitive. D'où il arriva que lorſqu'on voulut deviner les détails de ce premier de tous les événemens, pour les mettre à la tête des Annales du Monde, que l'impoſture imagina, comme les Hommes n'ont pu & ne pourront jamais ſe repréſenter les opérations ſurnaturelles d'un Dieu Créateur & Architecte de l'Univers autrement que par des analogies groſſiéres, on ne dépeignit cet acte ſublime & incompréhenſible qu'avec des couleurs ſouillées par des idées que fourniſſoit encore un ſouvenir ténébreux & corrompu des grands déſordres arrivés lors

du changement de l'ancien Monde, & l'on ne put diſpoſer les faits & leur ſucceſſion autrement que ſelon les régles, ou plûtôt ſelon les chimères extravagantes de l'Aſtrologie judiciaire; ſcience ridicule qu'eut bientôt fait naître l'attention primitive qu'on donnoit à tous les mouvemens céleſtes, que l'on crut ſi intéreſſans pour le repos & la tranquillité des nouvelles Sociétés. *

Telles

* Les folies de l'Aſtrologie ont été inventées avant le ſyſtême de la Création des Hébreux; cela eſt viſible par les rapports qu'on peut remarquer entre les diverſes opérations des ſept jours & les prétendues vertus & propriétés aſtrologiques des ſept Planètes. 1. Le jour auquel le Soleil préſide, la lumière fut faite. 2. Le jour de la Lune fut celui où le Firmament, l'Athmoſphère furent faits,

Telles ſont les ſources de ces ténèbres, de ce cahos, de ce mélange primitif des Elémens & de cet état de confuſion qu'on a toujours dit avoir précédé la naiſſance du Monde.

L'abſurde cahos n'a jamais exiſté

faits, & où la diviſion des Eaux ſupérieures & des Eaux inférieures fut marquée, parce que la Lune préſide à l'Athmoſphère, & qu'elle eſt regardée comme une Planète humide & aquatique. 3. Le jour de Mars, comme c'eſt une Planète réputée charnelle, brutale & groſſiére, l'aride parut & fut appellée Terre. 4. Eſt le jour de Mercure. Mercure a toujours été regardé comme le Miniſtre des Dieux, comme l'Entremetteur & le Meſſager du Ciel aux Enfers, & des Enfers au Ciel: ces attributs lui proviennent de ce qu'anciennement il avoit été l'annonce ſymbolique des Fêtes, & l'emblême du commerce des Mortels avec les Dieux par

exiſté que dans la tête de ceux qui avoient oublié l'Antiquité. C'eſt de-là que ſont ſorties ces hiſtoires frivoles & ridicules de tous ces combats divers, antérieurs à l'origine de toutes choſes, de la lumiére contre les ténèbres,

par leur culte & leurs prières. C'eſt là, ſans doute, la raiſon pour laquelle il eſt dit que les ſignaux des Fêtes & des Aſſemblées, (le Soleil & la Lune) furent placés ce jour-là dans le Ciel. 5. Le jour de Jupiter, comme c'eſt la Planète de l'air, & l'abondance multipliée, ſelon l'Aſtrologie, il a bien fallu que les oiſeaux ayent été créés dans l'air & les poiſſons dans la Mer, lors du cinquiéme jour. 6. L'Homme & la Femme créés le jour de Vénus, ne demandent point d'explication. 7. Dieu enfin s'eſt repoſé le jour de Saturne, Planète ſombre & taciturne, qui tranche tout & ne produit rien, dit l'Aſtrologie.

bres, des Anges contre les Démons, du bon contre le mauvais Principe, de Lucifer contre Dieu, du Soleil contre la Lune, des Géans contre les Dieux, de Typhon contre Osiris, & plusieurs autres de cette espéce. * Le

* C'est une chose remarquable dans les Annales du Monde, recueillies par Sanchomaton, dont Eusebe nous a conservé les précieux fragmens, que cet Auteur n'y parle en aucune façon du Déluge; ce qui lui a attiré bien des reproches de la part des Docteurs Chrétiens. Mais si l'on examine le détail qu'il nous donne de la Création, on y reconnoîtra aisément que ce ne sont les détails que d'une véritable révolution; & l'on peut faire la même remarque dans les Anecdotes de tous les prétendus ancêtres qu'il donne au Genre humain: il n'est donc pas étonnant qu'il ne parle pas du Déluge. L'Auteur des Annales Hébraïques, qui nous

Le nombre *ſept* étant ainſi devenu un nombre plein de vertu & de myſtère, on reſpecta, non ſeulement le ſeptiéme jour, mais encore la ſeptiéme ſemaine, le ſeptiéme mois, la ſeptiéme année, la ſeptiéme ſemaine de mois & d'années. La fin du Monde fut tou-

nous fait l'hiſtoire d'une Création & d'un Déluge, a commis une faute bien plus groſſiére : ſa Création n'eſt que le Déluge, ſon Déluge n'eſt que ſa Création ; ces deux événemens ne ſont réellement dans la Genèſe qu'un double emploi d'un ſeul & même fait, conſidéré ſous deux points de vue différens ; l'un naturel qu'il a placé en ſecond, & l'autre aſtrologique, ſyſtématique, ou myſtique, comme on voudra le nommer, qu'il a placé en premier. Cette remarque donne la ſolution des cauſes qui ont produit les différentes Chronologies des Hébreux & des Samaritains.

toujours attendue après des Périodes Sabbatiques ; les Manichéens, d'après une infinité d'anciens Peuples, l'attendoient le septième jour de chaque semaine ; les Mexicains, à la fin de chaque semaine de semaines d'années ; & tous les Docteurs orientaux, à la fin des semaines de centaines ou de milliers d'années. Enfin ce nombre, & plusieurs autres encore, auxquels on attribua des vertus semblables, devinrent, par le mêlange de toutes les idées primitives, outrées & corrompues pour les uns, des termes divins & heureux pour les autres, des termes redoutables & funestes, dont une multitude de Rabbins, de Cabalistes, d'Astrologues, de Prophêtes, & d'autres têtes creuses & superstitieuses ont abusé dans tous les tems avec la der-

dernière extravagance, & ſouvent aux dépens du repos & du bonheur du Genre humain.

A cette attente de la fin du Monde, qui, d'un dogme religieux devint un dogme plein de folie & de ſuperſtition, nous avons dit que la Religion joignoit primitivement ceux qui concernoient la deſcente du grand Juge, & la vie future. Comme ces trois dogmes étoient inſéparables, les erreurs provenues de l'abus qu'on en fit furent auſſi inſéparables. Les révolutions périodiques des années, les Météores, & tout ce que l'ignorante Antiquité appelloit les ſignes du Ciel, au lieu d'être, comme par le paſſé, les annonces des inſtructions qu'on devoit alors donner aux hommes, ne furent plus que les annon-

nonces de l'arrivée de Rois Conquérans, de Légiſlateurs, de Prophêtes, & d'autres perſonnages chimeriques, que l'on attendit au lieu du grand Juge, dont l'attente primitive fut corrompüe & perſonifiée : ces ſignes du Ciel ne furent plus les annonces du Jugement dernier & de la vie future, mais du ſort & des révolutions des Empires, & des grands changemens politiques qui devoient arriver, diſoit-on, parmi les Nations, & même dans les familles.

Par-là, l'imagination des hommes, toûjours fixée ſur les Aſtres, donna lieu à des révolutions civiles & religieuſes ſur la Terre, quand elle crut en avoir apperçû d'aſtronomiques dans le Ciel ; & l'impoſture même en ſuppoſa dans le Ciel, quand il

en

en arrivoit de naturelles ſur la Terre, ou lorſqu'elle vouloit y en faire naître afin d'en profiter.

C'eſt par ces fatales préventions que l'eſprit humain s'eſt trouvé diſpoſé, depuis une infinité de ſiécles, à être la dupe, le joüet, & la victime de tous les fanatiques & de tous les impoſteurs, qui ont eu l'adreſſe de faire tomber ſur eux les regards des Nations, toûjours remplies d'une eſpérance vague & d'une attente indéterminée.

Je n'oublierai point ici des inſtitutions de la Religion primitive, dont la connoiſſance peut jetter un grand jour ſur une multitude d'uſages, la plupart obſcurs & corrompus, que l'Antiquité nous préſente dans ſes fêtes, & dans ſes ſolemnités. Cette Religion eut un ſoin par-

particulier d'entretenir le ſouvenir de la miſère des premiers hommes, c'eſt-à-dire, de ceux qui avoient été les témoins malheureux de la ruine de l'Univers; dans cette intention elle obligeoit en certains tems de mener une vie errante, de ne ſe vêtir que de peau, de ne manger que des fruits ſauvages, de demeurer dans des bois, des bocages, & des cavernes.

C'eſt de là, en partie, qu'ont dû venir les Orgyes & les Bacchanales du Paganiſme, & diverſes fêtes des Hébreux, qui y avoient tant de rapport pour l'extérieur. Mais tous les Peuples avoient perdu de vûe leurs anciens & véritables motifs. On retrouve cependant encore quelques précieux reſtes de ces commémorations chez les Payens. Il y avoit

avoit à Athénes & en Syrie, comme on le voit dans Plutarque & dans Lucien, des fêtes funèbres qu'on y célébroit encore du tems de Sylla, en mémoire de ceux qui étoient péris dans les déluges d'Ogyges & de Deucalion. Si on étudie la plupart des fêtes des Manes & des Lemures chez les Grecs & chez les Romains, on y retrouvera encore cet ancien motif, auſſi-bien que dans pluſieurs autres jeux ou ſpectacles funèbres qui ſe repréſentoient par coutume & ſans trop ſçavoir pourquoi.

Les fêtes du Soleil, qui s'appelloient en Perſe les *Mémoriaux*, * avoient ſans doute la mê-

* Voyez *Selden*, *Préface des Dieux de Syrie.*

même origine. Les Japonois ſçavent encore que toutes leurs fêtes n'étoient autrefois que des jours de deuil & de lamentations; je ſoupçonne même que le culte des Ancêtres qui y eſt établi, auſſi-bien qu'à la Chine & dans d'autres lieux de l'Aſie, n'a point d'autre ſource. Les Lettrés de Tonquin, dit le Pére Tiſſannier dans la rélation de cette contrée, adorent à toutes les nouvelles Lunes les ames des Ancêtres qui ſont autrefois morts de faim : rien ſans doute ne juſtifie mieux nos ſoupçons. Dans l'iſle de Samothrace, il y avoit auſſi du tems de Diodore de Sicile * des fêtes annuelles de ce genre, que l'on y célébroit encore,

* *Liv. V.*

re, en allant ſur toutes les hauteurs remercier les Dieux de l'ancienne délivrance des eaux du déluge; & j'ai reconnu que le culte idolâtre, qui a été rendu à tant de montagnes, n'avoit été qu'une des ſuites de la reconnoiſſance que les Peuples avoient conſervée pour les aziles qui avoient ſauvé les débris du Genre-humain.

Enfin la commémoration des révolutions de la Nature, ſoit par l'eau, ſoit par le feu, a été l'intention originelle & l'objet primitif de toutes les fêtes de l'Antiquité, quelles qu'elles ſoient, & chez quel Peuple que nous jettions les yeux. En les conſidérant à l'avenir ſous ce point de vüe, & en les comparant & les conciliant les unes avec les autres, elles n'auront plus pour nous

nous de myſtère & d'obſcurité ; elles nous dévoileront la véritable hiſtoire du Monde, qui ne s'eſt conſervée que par-là. L'on ſçaura, par exemple, à quels événemens doivent ſe rapporter les commémorations que faiſoient les Egyptiens des malheurs d'Oſiris ; celles que faiſoient les Hébreux des miſères qu'ils diſoient avoir ſouffertes en Egypte & dans les deſerts. On ne ſera point embarraſſé de ſçavoir de quel fait & de quel tems il faut rapprocher la vie frugale qu'obſervent en de certains tems les Japonois, qui ne mangent, en mémoire de leurs Ancêtres, que des coquillages ; & l'on apprendra pourquoi leurs ſpectacles & leurs théatres ne repréſentent alors que des cabanes & des chaumiéres miſérables. Alors on

raménera avec facilité tous ces uſages à la même ſource d'où les Egyptiens, les Grecs, les Siciliens, les Romains avoient tiré certaines fêtes de Bacchus & de Cerès, où ils repréſentoient l'ancienne façon de vivre de leurs péres, lorſqu'ils menoient, diſoient-ils, une vie errante & ſauvage. Il en ſera de même de nos uſages d'Europe, ſoit religieux, ſoit populaires; ce grand & nouveau point de vûe les éclaircira tous un jour, & fera tomber l'illuſion par laquelle le menſonge & l'ignorance nous en ont caché depuis tant de ſiécles les vrais principes & la véritable origine.

Je ne finirois point, ſi à l'occaſion de ces inſtitutions primitives j'entreprenois de détailler tous les maux & toutes les différen-

rentes erreurs qu'a produit l'abus général & univerſel qu'on en a fait, quoique toutes les inſtitutions & les dogmes qui en étoient les principes fuſſent raiſonnables & ſages, & ſi propres par eux-mêmes à faire le bonheur des ſociétés, en y maintenant l'ordre & la police d'où ce bonheur dépend. L'énumération de ces erreurs demanderoit un vaſte champ, & elle contiendroit, d'ailleurs, une multitude d'autres objets qui n'auroient plus de rapport au nôtre.

Je n'ai inſiſté ici que ſur les erreurs capitales qui ſont aujourd'hui comme la baſe de toutes les Religions du Monde; j'ai crû le devoir faire, tant parce que les ſyſtêmes politiques que nous voulons étudier en ſont dérivés, & y ſont encore étroitement liés,

que parce que l'homme ſuperſtitieux & l'homme eſclave ſont enchaînés par les mêmes entraves, & par les mêmes préjugés.

SECTION VII.

Principes des premiéres Inſtitutions Civiles & Politiques.
Les hommes prennent le Gouvernement Théocratique.

LEs reſtes infortunés des Nations détruites furent quelque tems ſans doute après le retour de la ſérénité & de l'harmonie à ne former que des familles pénétrées de la crainte des Jugemens de Dieu, & toutes occupées du ſoin de remédier à leurs maux & de pourvoir à leur ſubſiſtance. Il n'y eut

eut vraiſemblablement alors parmi elles d'autre autorité que celle des péres qui raſſembloient leurs enfans; il n'y eut d'autre loi que la raiſon; & les beſoins communs, qui étant, dans de pareilles circonſtances, les mêmes que les beſoins des particuliers, ne pouvoient être méconnus ni négligés.

Ce n'eſt point dans ces premiers momens qu'il faut chercher ces divers Gouvernemens politiques qu'on a vû par la ſuite ſur la Terre; ils n'ont pû commencer à y paroître que lorſque les familles primitives s'étant de plus en plus rapprochées & multipliées, formérent des ſociétés nombreuſes, auxquelles il fallut néceſſairement un lien plus fort & plus frappant que dans les familles, qui pût main-

tenir l'unité dont on connoiſſoit tout le prix, & entretenir cet eſprit de Religion, d'œconomie, d'induſtrie & de paix, qui ſeul pouvoit réparer les maux infinis qu'avoit ſoufferts la nature humaine. On fit alors des Loix civiles économiques & domeſtiques, pour inſpirer la frugalité, pour animer au travail, pour encourager les inventeurs, & pour hâter ſurtout les progrès de l'agriculture. On régla la nature des devoirs & des ſecours qu'on ſe devoit réciproquement, afin de prévenir les querelles, ou d'accorder celles qui pourroient naître ; on indiqua les tems du travail & du repos ; on donna une forme authentique aux mariages ; on preſcrivit ſurtout un plan invariable pour l'éducation & pour les mœurs ; on mit

mit un ordre régulier dans le culte extérieur, qui devoit ſans ceſſe rappeller l'homme à la Divinité : enfin on mit le ſceau de l'approbation publique à tous les uſages & à tous les établiſſemens qui pouvoient intéreſſer la ſociété, & vraiſemblablement on décerna des peines contre ceux qui manqueroient à ces engagemens généraux & ſolemnels.

Ces divers réglemens furent dans les commencemens auſſi ſimples que l'eſprit qui les dicta ; quoiqu'ils n'euſſent point encore cette étendue qu'ont eüe par la ſuite les Codes & les Légiſlations de tous les Peuples, ils n'en devoient être que plus ſages, & tendoient plus directement au vrai bien du genre-humain. Il ne fallut point, pour en faire le projet, recourir à des Philoſo-

phes ſublimes ni à des politiques profonds; la raiſon, la néceſſité, & des beſoins réels furent les ſeuls légiſlateurs qui les dictérent. Quand on en raſſembla toutes les parties, on ne fit qu'écrire ou graver ſur le bois & ſur la pierre ce qui avoit été fait juſqu'à ces tems heureux, où la raiſon des particuliers n'étant point encore différente de la raiſon publique, avoit été la ſeule & l'unique Loi.

Pour le maintien de ces inſtructions, qui devoient faire le bonheur général, comme elles avoient fait le bonheur particulier des familles, lorſqu'elles n'étoient encore que des loix domeſtiques, on s'en rapporta, d'un conſentement unanime, aux Anciens réunis & aux Chefs de ces mêmes familles, qui tous

devoient être les plus intéreſſés à veiller à la félicité & au repos d'une ſociété qui les touchoit de ſi près. Ce n'eſt point qu'ils fuſſent regardés dès-lors comme les Rois & les Maîtres Souverains des Sociétés, mais c'eſt que leur expérience, leur ſageſſe, leur âge, & leur nom de péres, leur attiroit de la part de tous un profond reſpect & une vénération naturelle. Ils furent donc choiſis pour être les Miniſtres & les ſurveillans de la Societé, & non les Arbitres indépendans.

L'homme ſçavoit alors qu'il y avoit une loi, une raiſon publique, vis-à-vis de laquelle ceux mêmes qui en ſont les Miniſtres ne ſont rien de plus dans l'Etat que le dernier des citoyens. Connoiſſant donc ſes priviléges à titre d'être raiſonnable & libre,

l'homme en ſe preſcrivant des Loix civiles, n'eut jamais l'intention de ſe mettre dans les chaînes de quelques-uns de ſes ſemblables; & quoiqu'il ſe captivât volontairement par les loix, pour ſe rendre dépendant de la ſociété où il trouvoit ſa ſubſiſtance & ſon bonheur, il ne voulut en même tems reconnoitre au-deſſus d'elle d'autre Roi & d'autre Monarque que Dieu ſeul; ce fut donc uniquement à lui qu'il ſoumit ſa légiſlation nouvelle, & qu'il ſe ſoumit lui-même.

Mais avant d'entrer dans l'hiſtorique de cette ſinguliére anecdote de l'hiſtoire politique des premiers hommes, retournons un moment ſur nos pas.

Je n'ai point cru devoir donner le détail de toutes les loix domeſ-

domeſtiques, économiques & civiles qui formérent le premier Code des hommes réunis en ſociété; toute l'antiquité nous en inſtruit; elle parle ici pour moi, & l'hiſtoire de tous les anciens Peuples, Egyptiens, Chinois, Indiens, Perſes, Crétois, Etruſques, &c. nous doit faire juger combien les premiéres ſociétés furent parfaites du côté des mœurs, de la diſcipline, & de la police. Nous pouvons même penſer que ce que nous en ſçavons eſt encore infiniment au-deſſous de ce qui a été. En effet les premiers tems connus de l'hiſtoire de ces Peuples, ne ſont point réellement leurs premiers tems. La plupart de ces Nations n'ont été fréquentées des autres, que lorſque la loi qui leur interdiſoit le commerce extérieur s'eſt

négligée : cette loi dont la sévérité a dû être longtems en vigueur, indique pour le tems même de son établissement une grande population, qui avoit produit divers événemens considérables, & des dissensions si opposées à l'ancienne union, qu'elles donnérent lieu à cette loi qu'on fut forcé de faire, quoiqu'elle fût elle-même contraire à la législation primitive, si remplie d'humanité.

Nous ne devons donc regarder ces anciens détails qui sont parvenus jusqu'à nous sur les anciens Gouvernemens, que comme des vestiges & des traces de ce qu'ils avoient été dans une autre antiquité que nous ne connoissons pas ; mais ce qui est bien capable de nous la faire connoître, & de parler en sa

faveur, c'eſt que ce ſont les ſeules traces qui en reſtent qui excitent encore nôtre admiration & nôtre ſurpriſe.

Ce que les Grecs ont écrit de la police Egyptienne lorſqu'ils la connurent, paſſeroit preſque pour une fable, auſſi-bien que l'éducation des anciens Perſes, ſi l'état préſent de la Chine n'étoit une preuve viſible & inconteſtable que de pareils Gouvernemens ont exiſté. L'Egypte ne fut pas plutôt acceſſible aux Nations voiſines, qui depuis longtems avoient déja tout-à-fait corrompu leur légiſlation originelle, qu'elles s'enrichirent toutes de ce qui en reſtoit à ce peuple privilégié; par reconnoiſſance elles lui donnérent d'une voix unanime le nom de *Sage*; nom qu'il méritoit ſans doute, puiſque

que ſes plus cruels ennemis * ne purent le lui refuſer.

Ce qui doit être ſurtout conſidéré dans ces premiéres démarches du Genre humain, c'eſt qu'elles étoient toutes dictées par la raiſon; ce fut elle, alors, qui devint la richeſſe & le tréſor de l'homme dépourvû de tout. Pour ſe tirer de l'abîme de miſére où il ſe voyoit plongé, il ſe ſervit de toutes ſes facultés ſpirituelles, & rappellé à lui-même par ſes malheurs, il ſe comporta en créature raiſonnable & intelligente; ce qui fit ſon bonheur & ſa gloire.

Voila quelle a été la conduite de l'homme dans ces premiers tems, & celle qu'il eût toujours tenue

* Moïſe fut inſtruit dans toute la ſageſſe Egyptienne.

tenue par la ſuite, s'il n'eût point perdu de vue ſon ancien mobile & ſon guide naturel, je veux dire, ſes vrais beſoins & ſa raiſon. Tout ce qui va ſuivre ne nous expoſera plus que ſes écarts & ſes changemens; &, comme pour les rendre inſtructifs, il nous importera d'en chercher toujours les principes, nous pouvons dès à préſent en faire déja remarquer un.

Quoique les premières loix écrites que firent les hommes ne fuſſent que le tableau de leur conduite primitive, & le précieux recueil de tous les moyens dont ils s'étoient ſervis juſqu'alors pour rétablir la Société & pour ſe rendre heureux, ces loix mêmes donnèrent lieu au premier changement qui ſe fit dans l'eſprit humain. On commen-

mença dès-lors à négliger l'uſage de la raiſon ; ce fut ces Loix que l'on conſulta pour agir ; ce fut ſur elles que l'on ſe repoſa ; & la juſte confiance qu'on avoit en elles n'exigeant plus de l'homme qu'il employât le reſſort intérieur pour régler ſa conduite & toutes ſes démarches, comme par le paſſé, ce reſſort s'affoiblit peu à peu, & à la fin il en perdit preſqu'entiérement l'uſage.

Il eſt vrai que ces loix étoient excellentes, & que l'homme ne pouvoit qu'être heureux & ſage en les ſuivant à la lettre; mais quelles ſont les Loix qui ne dégénèrent point inſenſiblement, ſurtout quand le reſpect exceſſif qu'on a pour elles ne permet point de les confronter de tems en tems avec la Loi primitive, qui eſt gra-

gravée dans tous les cœurs d'une façon bien plus inaltérable que ſur la pierre, & que l'on y trouve toujours quand on veut rentrer en ſoi-même ?

Ces Loix admirables ſe corrompirent donc & ſe dénaturérent, parce qu'on négligea de les conſerver pures, & de les redreſſer quand elles commencérent à s'écarter du bien public, de la raiſon & du bon ſens.

Prévenus à préſent de cette ſource de toutes les erreurs, il nous eſt facile de preſſentir & de nous aſſurer d'avance d'un ſeul coup d'œil quelle va être la marche du Genre humain. Après s'être conduit ſelon les lumières de ſa raiſon, il s'abandonnera avec un reſpect ſans bornes à la conduite des Loix; il ceſſera de

de penſer par lui-même ; ces Loix s'altéreront ſans qu'il s'en apperçoive, & il ne ſe conduira plus que par les uſages & par les coutumes : celles-ci devenant obſcures, on ſe remplira de préjugés, de fauſſes traditions, & d'opinions folles & ſuperſtitieuſes, qui deviendront à la fin la baſe & la regle de la conduite générale de toutes les Nations. Ce ſont les degrés par où nous les verrons toutes ſucceſſivement paſſer depuis le renouvellement des Sociétés juſqu'aujourd'hui ; nous les verrons toujours s'oublier de plus en plus, & nous remarquerons qu'elles ſe rendront malheureuſes à meſure qu'elles s'éloigneront de leur raiſon, & qu'elles parviendront à ce point funeſte de ne la plus regarder comme le premier flam-

beau

beau qui doit éclairer les loix, les coutumes, les uſages, les opinions, & la Religion elle-même.

Nous avons laiſſé l'homme ſur le point de mettre le dernier ſceau à ſa légiſlation, & prêt à en repréſenter le ſiége & l'unité, en ſe donnant Dieu même pour Souverain. Divers ſentimens que la raiſon lui dictoit, pluſieurs impreſſions religieuſes dont il étoit vivement pénétré, & plus encore le crédit & le poids d'une certaine ſuperſtition qui fut particuliére à ces premiers âges, concoururent à lui inſpirer un choix & un deſſein auſſi extraordinaire. Ses beſoins lui ayant fait connoitre de bonne heure qu'il n'étoit point un être qui pût vivre iſolé ſur la Terre, il s'étoit réuni à ſes ſem-

ſemblables, préférant, comme nous avons vû, les avantages d'un engagement néceſſaire & raiſonnable à ſa liberté naturelle.

L'agrandiſſement de la Société ayant enſuite demandé que le contrat tacite que chaque particulier, en s'y incorporant, avoit fait avec elle, eût une forme plus ſolemnelle & qu'il devint authentique & irréfragable, afin que l'ordre & l'harmonie puſſent y ſubſiſter & y régner comme auparavant, l'homme y conſentit encore. Les premiers reſſorts n'étoient point changés par cette précaution nouvelle; elle n'avoit pour objet que de les fortifier en raiſon de la grandeur & de l'étendue du corps qu'ils avoient à faire mouvoir.

On renouvella donc en faveur de

de la Société le ſacrifice déja commencé de cette liberté & de cette égalité naturelle, dont nous avons tous le ſentiment; on reconnut des Supérieurs & des Magiſtrats; on ſe ſoumit à une ſubordination civile & politique: bien plus, on chercha un Souverain, parce qu'on reconnut dès-lors qu'une grande Société ſans Chef & ſans Roi étoit un corps ſans tête, & même un monſtre, dont les membres mis en mouvement ne pouvoient produire rien de raiſonné ni d'harmonique.

Pour s'appercevoir de cette grande vérité, l'homme n'eut beſoin que de jetter un coup d'œil ſur la Société qui s'étoit déja formée. Nous ne pouvons nous empêcher, en voyant une aſſemblée, d'en chercher le premier

mier & le Chef : c'eſt un ſentiment involontaire & vraiment naturel, qui eſt une ſuite de l'attrait ſecret qu'ont pour nous la ſimplicité & l'unité, qui ſont les caractères de l'ordre & de la vérité : c'eſt une inſpiration précieuſe de notre raiſon, par laquelle, quel penchant que nous ayons vers l'indépendance, nous ſçavons nous ſoumettre pour notre bien-être & pour l'amour de l'ordre.

Loin que le ſpectacle de celui qui préſide ſur une Société puiſſe par lui-même cauſer aucun déplaiſir à ceux qui la compoſent, la raiſon ne peut le voir ſans un retour agréable & flatteur, parce que c'eſt la Société, & nous-mêmes qui en faiſons partie, que nous conſidérons dans ce Chef, dans cet Oracle

cle permanent de la raiſon publique, dont il eſt le miroir, l'image & l'auguſte repréſentation.

La premiére Société qui fut réglée & policée par les loix, ne put, ſans doute, ſe contempler elle-même ſans s'admirer. L'idée de ſe donner un Roi, a donc été une des premiéres idées de l'homme raiſonnable & ſociable. Le ſpectacle de l'Univers vint encore ſeconder la voix de la raiſon ; l'homme s'en occupoit alors ſans ceſſe, & admiroit ce merveilleux concert. Comme l'immutabilité du Ciel & la félicité de la Terre dépendoient de l'accord perpétuel de tous les divers mouvemens des Aſtres, il les examinoit perpétuellement ; tantôt il portoit ſes yeux vers le Soleil ; tantôt

tantôt il conſidéroit la Lune & cette immenſe multitude d'étoiles dont le Firmament eſt peuplé ; mais remarquant ſurtout cet Aſtre unique & éclatant qui ſemble commander à toute l'armée des Cieux, & s'en faire obéir, il crut voir l'image d'un bon gouvernement, & y reconnoître le modèle & le plan que devoit ſuivre la Société ſur la Terre, pour ſe rendre heureuſe & immuable, par un ſemblable concert.

La Religion, enfin, appuya tous ces motifs, déja très-puiſſans par eux-mêmes : l'homme ne voyoit dans toute la Nature qu'un Soleil ; il ne connoiſſoit dans tout l'Univers qu'un ſeul Etre ſuprême, qu'un Dieu. Il vit donc par là qu'il manquoit encore quelque choſe à ſa légiſ-

lation,

lation ; que ſa Société n'étoit point parfaite ; en un mot qu'il lui falloit un Roi, qui fût le Chef & le pére de cette grande famille, & qui la conduiſit & la réglât comme le Soleil régle toute la Nature, & comme un Dieu conduit & gouverne l'Univers.

Ce furent là les avis, les conſeils, & les exemples que la raiſon, le ſpectacle du Ciel, & la Religion, alors d'accord enſemble, donnérent unanimément à l'homme dès ces premiers tems ; mais il les éluda, plutôt qu'il ne les ſuivit ; ſoit qu'il s'imaginât réellement qu'un mortel n'étoit pas capable de repréſenter Dieu ſur la Terre, (ce qui eſt vrai en un ſens) ſoit qu'il craignit de perdre tout-à-fait ſa liberté, en ne ſongeant pas qu'il y avoit cependant des

moyens légitimes d'accorder ſa ſûreté avec celle du Trône ; ſoit enfin que la ſuperſtition l'emportât ; au lieu de ſe choiſir un Roi parmi ſes ſemblables, avec lequel la Société aurait fait le même contract que chaque particulier avoit fait antérieurement avec elle, l'homme proclama l'Etre ſuprême ; il ne voulut point qu'il y eût ſur la Terre, comme dans le Ciel, d'autre Maître, ni d'autre Monarque.

Je ne doute point qu'on ne ſoit tenté de croire que l'amour de l'indépendance a été le premier mobile de cette conduite, & que l'homme en refuſant de ſe donner un Roi viſible, pour en reconnoître un qu'il ne pouvoit voir, n'ait eu un deſſein tacite de n'en admettre aucun ; mais

mais par un tel ſoupçon on rendroit bien peu de juſtice à l'homme en général, & en particulier à l'homme échapé de la ruine du Monde. Jamais il n'a été plus raiſonnable qu'alors ſur tout ce qui concerne l'ordre public; jamais il n'a été plus porté à faire le ſacrifice de ſa liberté. Si en ſe donnant un Roi il fit une ſi ſinguliére application des lumiéres qu'il recevoit de ſa raiſon & de la Nature entiére, c'eſt qu'il n'avoit point épuré ſa Religion, comme ſa police civile & domeſtique; il ne l'avoit point purgée de la ſuperſtition, cette fille de la crainte & de la terreur, qui abſorbe la Religion, & qui, prenant ſa place & ſa figure, l'anéantit elle-même. L'homme alors en fut cruellement la dupe; elle ſeule préſi-

da à l'élection d'un Dieu Monarque; ce fut là la premiére époque des maux du Genre humain.

Je ne puis mieux faire connoître de quel genre fut la ſuperſtition dont les premiers hommes furent affectés, qu'en rappellant ici certaines opinions qui eurent cours au commencement de nôtre Ere vulgaire, lorſqu'on vit naître le Chriſtianiſme. Cette Religion, que ſuivent aujourd'hui tous les Peuples de l'Europe, dut ſa premiére exiſtence à une folie ancienne & périodique, qui procédoit de la corruption des dogmes primitifs dont nous avons parlé, ſur la venüe du grand Juge, la fin du Monde & la vie future.

Je dis que cette folie étoit périodique, parce que les Peuples avoient

avoient preſque toûjours appliqué l'accompliſſement de ces dogmes à la fin des périodes, & qu'aux tems dont nous parlons, certaines traditions obſcures, qui donnoient ſix mille ans à la durée du Monde, depuis ſa création, firent penſer que, puiſque l'on entroit dans le ſeptiéme milliaire de ſon exiſtence, la grande ſemaine * devoit

 être

* On voit, par l'hiſtoire de la primitive Egliſe, que cette Chronologie, qui donnoit ſix mille ans à la durée du Monde, étoit alors en vogue, & que l'attente du Meſſie étoit tellement réglée par ce période, que les Chrétiens cherchoient à convaincre les Juifs par leurs propres annales & leurs traditions. L'Occident n'étoit pas moins préparé à cette folie que l'Orient. Plutarque, dans les vies de Marius & de Sylla, dit, que vers l'an 82. avant l'Ére vulgaire, les Devins de la Toſcane

être sur le point de s'accomplir, & que ce dernier milliaire alloit faire paroître le grand *Sabbath d'Israël*, le tems du triomphe & du repos des justes. Frappé & prévenu de cette attente chimérique, un Peuple plus superstitieux que les autres, déja répandu dans tout l'Empire Romain, s'imagina qu'un homme, qui se fit alors remarquer par une vie singuliére, étoit le grand Juge, & le personnage annoncé depuis si longtems par les Oracles, par les Prophéties, & par les Sibylles. *

La mauvaise application que l'on

ne avoient déja annoncé la fin de la grande année, & l'approche du grand renouvellement du Monde.

* Personne n'ignore combien de fois J. C. dans les Evangiles parle de la fin

l'on fit, par cette extravagante idée, du dogme qui concernoit le véritable grand Juge, ne manqua pas de réveiller & de ramener les erreurs correſpondantes, qui avoient rapport aux deux autres dogmes, & qui, comme nous avons déja dit, étoient inſéparables du premier. La fin du Monde parut donc prochaine. Les Nations furent ſaiſies de la crainte du Jugement dernier. Un horrible fanatiſme ſe répandit par toute la Terre. On annonça le régne de la juſtice; & pour prêcher la pénitence & l'a-

fin du Monde. St. Paul voulut de même parler du Jugement dernier devant l'Aréopage & devant Félix Préfet des Romains; mais ils ſe moquérent de lui, & lui tournérent le dos. *Act. des Ap. chap.* 17. & 24.

bandon des choſes d'ici-bas, quelques-uns s'imaginèrent réellement que le Royaume de Dieu étoit arrivé; mais comme une multitude de circonſtances ne prouvoient que trop le contraire, d'autres s'imaginèrent que le prétendu Dieu, qui n'avoit fait que ſe montrer, reviendroit inceſſamment, & qu'il régneroit mille ans ſur la Terre, pour faire la félicité des juſtes, & pour les faire jouïr de toutes ſortes de délices.

Cette derniére opinion, qui fut celle de ceux qu'on appella *Millénaires*, ayant été détruite par le tems & par l'événement, (après avoir néanmoins produit encore dans d'autres ſiécles d'ignorance des folies * ſemblables) les

* Je veux parler ici des terreurs du onzié-

les Apocalyptiques ſe dégoutèrent enfin de calculer : on perdit de vüe le régne merveilleux ; l'homme, devenu plus ſage, en remit l'événement à la fin des tems, ſans oſer les preſcrire ; mais il ne fut pas moins la dupe du paſſé ; & quoiqu'il ait depuis cherché à plâtrer de ſon mieux (qu'on me permette le terme) les fondemens ruineux de la Religion Chrétienne que ces chimères & ces extravagances avoient fait embraſſer à ſes péres, il reſta dans l'idolatrie ridicule & myſtique qu'il

onziéme ſiécle, qui ne furent qu'une ſuite des anciennes. On ſçait quelles folies furent la honte de l'Europe, & le triomphe des Moines.

en avoit reçûe, & il y eſt encore. *

Cette légére eſquiſſe du grand tableau qui nous repréſentera un

* Les premiers événemens du Chriſtianiſme ont toujours été palliés & déguiſés, & ce n'eſt pas un petit ouvrage que de les montrer ſous leur véritable aſpect ; d'autant plus que l'Egliſe a ſupprimé tout ce qui ne lui étoit point favorable, & qu'elle a mieux aimé jetter ſur les premiers tems une épaiſſe obſcurité, que de conſerver une lumiére qui ne lui pourroit être que très déſavantageuſe. Néantmoins les Hiſtoriens profanes qui nous reſtent, & quelques écrits des Philoſophes de ces tems, peuvent beaucoup ſervir à jetter quelques rayons ſur ces tems, par des anecdotes détachées, mais très importantes. Tacite, Suétone, Porphyre, Lucien dans ſon Philopater, peuvent être d'un grand ſecours. Il faut auſſi étudier quel étoit l'eſprit des perſécutions que l'on fit éprouver dans ces premiers

un jour les ſources fameuſes du Chriſtianiſme, eſt auſſi l'eſquiſſe des erreurs des premiers hommes. Ce fut de leur tems, & à l'occaſion des malheurs du Monde, que toutes ces bizarres opinions s'emparèrent de l'eſprit humain, & qu'elles y produiſirent une

premiers ſiécles aux Philoſophes, aux Mathématiciens, aux Aſtrologues, aux Juifs, & aux Chrétiens, & rapprocher tous ces détails de la doctrine des premiers Péres de l'Egliſe ſur la fin du Monde, qui étoit leur dogme favori, comme on peut le voir dans leurs ouvrages, & dans les opinions recueillies dans le premier volume du *Traité Hiſtorique & Polémique ſur la fin du Monde, & la venüe d'Elie*, publié à Rotterdam en 1737. Enfin il faut joindre à ces recherches une étude très philoſophique des Livres du Nouveau Teſtament, ſurtout des Evangiles & de l'Apocalypſe.

multitude de préjugés monſtrueux, dont il fut toûjours la victime.

Si ces préjugés ont paru nouveaux dans le premier ſiécle de nôtre Ere vulgaire, c'eſt qu'ayant été comme abſorbés, depuis un long eſpace de tems, ſous l'amas énorme des erreurs mêmes qu'ils avoient engendrées, une terreur panique toute ſemblable à l'ancienne, les ranima, rendit à la ſuperſtition ſa premiére face, & ramena l'homme au même point d'où il étoit primitivement parti, quoiqu'il en eût perdu le ſouvenir.

S'il y avoit ici quelque apologie à faire pour ceux qui ſe ſont laiſſés tromper par ces ridicules chimères, ce ne pourroit être, ſans doute, qu'en faveur des anciens témoins des révolutions

de

de la Terre, qui furent étourdis & épouvantés par des cataſtrophes auſſi terribles que réelles; au lieu qu'à la ſeconde époque, la ſuperſtition n'eut d'autre principe & d'autre baſe que de faux calculs, & que de miſérables oracles, que l'Etat même de la Nature contrediſoit & convainquoit de menſonge & d'impoſture.

Ce fut cette Nature elle-même, & tout l'Univers, qui ſéduiſirent l'homme autrefois. Auroit-il pû s'empêcher, à l'aſpect de tous les formidables phénomènes d'une deſtruction univerſelle, ne pas ſe rappeller alors des dogmes ſacrés & reſpectables en eux-mêmes, dont il eſt vrai qu'il ne voyoit pas encore la fin préciſe, mais dont il ne pouvoit méconnoître tous les ſignes

gnes & toutes les approches? Ses yeux & ſa raiſon ſembloient l'en avertir à chaque inſtant, & juſtifier ſes terreurs; ſes maux & ſes miſéres étoient à leur comble, & ne lui laiſſoient pas la force d'en douter; les conſolations de la Religion paroiſſoient être ſon ſeul eſpoir; il s'y livra donc ſans réſerve; il attendit avec réſignation le jour fatal; il s'y prépara, il le déſira même; tant étoit déplorable ſon état ſur la Terre!

L'arrivée du grand Juge, & le régne de la vie future, devinrent ainſi, dans toutes ces triſtes circonſtances, les ſeuls points de vüe que l'homme conſidéroit avec une avidité religieuſe & paſſionnée, comme le terme de tous ſes malheurs. Il s'en entretint perpétuellement, tant que du-

durérent les déſordres & les fermentations de ſon ſéjour ; & ces dogmes y jettérent de ſi profondes racines, que la Nature, qui ne ſe rétablit ſans doute que par degrés & peu à peu, l'étoit enfin tout-à-fait, lorſque l'homme attendoit encore.

Telles étoient les diſpoſitions religieuſes du Genre humain, lorſque les ſociétés, deja multipliées & réunies, travailloient à donner une forme réglée à leur adminiſtration civile, & ſongeoient à l'élection d'un Roi.

Préoccupés du Ciel, elles oubliérent dans cet inſtant qu'elles étoient encore ſur la Terre ; au lieu de donner à leur gouvernement un lien naturel, elles en cherchérent un ſurnaturel ; & pour ne point perdre de vüe le Royaume Céleſte, où elles aſpiroient

piroient ſans ceſſe, elles s'imaginèrent pouvoir le repréſenter ici-bas ; en ne reconnoiſſant d'autre Monarque que Dieu même, elles croyoient, ſans doute, par cette ſublime ſpéculation, prévenir leur gloire & leur bonheur, jouïr du Ciel ſur la Terre, & anticiper ſur le trop lent avenir, que la Religion leur peignoit ſi ſouvent & avec de ſi belles couleurs. Leur ſpéculation fut néantmoins la ſource de tous leurs maux & de toutes leurs erreurs. Les hommes voulurent, en conſéquence de leur choix, appliquer les principes du régne d'en-haut au régne d'ici-bas, & la plupart de ces principes ſe trouvèrent faux, parce qu'ils étoient déplacés : ce gouvernement n'étoit qu'une fiction, qu'il fallut néceſſaire-

ment

ment ſoutenir par une multitude de ſuppoſitions ; & ces ſuppoſitions furent, avec le tems, priſes pour des vérités, d'où réſultèrent une foule de préjugés religieux & politiques, qui précipitèrent dans des abîmes affreux la Religion & la Police primitive.

C'eſt ainſi que les Nations, après avoir puiſé dans le bon ſens & dans la nature leurs loix domeſtiques, économiques & civiles, les ſoumirent toutes à une chimère qu'elles appellèrent le régne de Dieu, & que nous avons appellé *Théocratie.* *

Je ne ſuis point entré dans le détail de toutes les varietés qu'ont eu

* Ce mot ſignifie la même choſe, ſi on le dérive ſoit de l'Hébreu, ſoit du Grec, *la Ville, la Cité de Dieu.*

eu entr'elles toutes les opinions ſuperſtitieuſes de ces premiers âges, au ſujet du régne du grand Juge. Comme la ſuperſtition n'a jamais de principes uniformes, il dut s'élever alors différentes ſectes, & différens ſyſtêmes religieux, entre leſquels il en eſt un, que je crois ne devoir point omettre.

L'opinion que nous venons de détailler ne regardoit point le grand Juge comme arrivé, mais ſon régne paroiſſoit ſi prochain, que pour s'en rendre digne on croyoit que la ſociété devoit ſe comporter d'avance comme s'il étoit prêt à paroître. Cette façon de penſer étoit aſſez raiſonnable, & il n'en ſeroit reſulté rien que d'avantageux au Genre humain, ſi l'on ne s'y fût livré qu'avec réſerve, & avec un

zéle

zéle prudent & modéré : mais il y eut encore une autre opinion, infiniment abſurde & mal raiſonnée, dont les ſuites furent cruelles & funeſtes, ce fut de regarder l'avénement & le régne du grand Juge, comme réellement arrivé. On penſe que ſa deſcente ici-bas s'étoit faite d'une façon inviſible, mais que la ruine du Monde en avoit été la ſuite évidente, & en étoit la preuve manifeſte. Les maux qu'on avoit ſoufferts, & les grands changemens qu'on avoit vûs dans toute la Nature, furent pris pour les actes de ſa vengeance & de ſes jugemens ; & comme la plus grande partie du Genre humain étoit alors périe, & qu'un très petit nombre d'hommes avoit été conſervé, il ne fut que trop naturel à ceux qui

qui donnèrent dans cette opinion, d'en conclure que tous ceux que le grand Juge avoit exterminés, n'avoient pas été trouvés dignes d'habiter ſur la Terre qu'il avoit renouvellée, & que ceux qui avoient eu le bonheur de ſurvivre à ſes jugemens formidables, avoient été des élus & des juſtes, qui avoient trouvé grace devant lui.

En conſéquence de ces fauſſes idées, on fit une application abſurde de tous ces dogmes; on confondit le Monde renouvellé avec la vie future, c'eſt-à-dire, la Terre avec le Ciel; on s'imagina entrer dans l'âge de la félicité; on ſe regarda comme cette portion de créatures choiſies, auxquelles la terre des juſtes avoit été promiſe & donnée, & ſur leſquelles Dieu ſeul à l'avenir

venir alloit immédiatement régner & préſider.

Les ſectateurs de ce ſyſtême, quoique d'accord en quelques points avec ceux de l'opinion précédente, formèrent une eſpèce d'hommes particuliére, qui ſe crurent plus proches que les autres de la Divinité, & qui cherchèrent toûjours à ſe diſtinguer par une vie moins humaine ou plus myſtique. On y trouvera peut-être un jour l'origine primitive des Ordres Religieux, que le Paganiſme, le Sabéaniſme, & le Judaïſme connoiſſoient longtems avant le Chriſtianiſme, qui n'a fait que les imiter. Une telle recherche nous écarteroit trop de notre ſujet. Je ferai ſimplement remarquer que les opinions de cette ſecte ont été la baſe œconomique & politique de pluſieurs

ſieurs Nations très anciennes, qui ſe conduiſoient moins comme une Société civile, que comme une Société toute religieuſe. Cela rendit ces Nations le fléau de toutes les autres; car comme elles confondoient ce Monde renouvellé, avec le régne de la vie future promis aux juſtes, elles eurent l'eſprit de conquête, ou une eſpérance ambitieuſe & turbulente de poſſéder un jour la Monarchie univerſelle à titre d'héritage. C'eſt par une ſuite de cette fatale mépriſe que les charnels Hébreux exterminèrent les Cananéens, pour s'emparer de leur pays comme d'une Terre promiſe par le Dieu de leurs Ancêtres. C'eſt de même dans cette ſource qu'il faudra chercher ces prétendus Oracles, & toutes ces obſcures promeſſes

des

des Dieux, à l'abri desquelles les Romains pleins de hardiesse & de confiance marchèrent toûjours, d'un pas ferme & sûr, à l'Empire du Monde.

SECTION VIII.

Le souvenir des anciennes Théocraties est absorbé par le tems; les fables seules en conservent quelques vestiges.

POur trouver dans l'Antiquité le Gouvernement Théocratique, auquel toutes les premiéres Sociétés se soumirent, je ne dissimulerai point que l'histoire nous manque, & qu'elle ne peut ni ne pourra jamais nous en fournir de preuves directes, & encore moins des exemples. Les tems

tems où les Théocraties ont eu lieu ſur la Terre ſont ſi reculés dans la nuit des ſiécles, qu'il n'en étoit reſté dans l'antiquité même qu'un ſouvenir très obſcur; les Monarques & les Docteurs des hommes avoient intérêt de l'éteindre tout-à-fait; enſorte que les foibles veſtiges qui en ſont reſtés ont été par la ſuite abſorbés par la fable, & confondus avec une multitude d'allégories obſcures, & de traditions ridicules, que l'Hiſtoire a toûjours mépriſées, & qui ne ſont plus aujourd'hui que du domaine de la Mythologie qui nous les a tranſmiſes.

C'eſt donc dans ce fond ténébreux que je vais être réduit à chercher les traces & les empreintes de la Théocratie primitive; ce ne ſera point, à la vérité, le moyen

moyen d'autoriſer ces recherches aux yeux du plus grand nombre, qui dédaigne les tems mythologiques, ou qui ne les connoit pas; elles ne plairont qu'à un très petit nombre d'hommes privilégiés, dont le génie, ſoutenu de connoiſſances, eſt ſeul capable de ſaiſir l'enſemble de toutes les erreurs humaines, d'appercevoir la preuve d'un fait hiſtorique ignoré, dans le crédit d'une erreur univerſelle; & de remonter de cette erreur à la vérité ou à l'événement qui l'a fait naître, par la combinaiſon réfléchie de tous les différens aſpects de cette même erreur.

Ce ton d'univerſalité & d'uniformité qu'ont affecté certaines opinions dans tous les tems & dans tous les climats, qui ſem-

ble déceler aux yeux d'un eſprit raiſonnable un principe ſolide & certain, & non les effets capricieux & bizarres de l'imagination des Poëtes & des autres écrivains de l'antiquité, fait ſinguliérement en faveur du ſujet que je traite, & ſe trouve dans les traditions conſtantes des plus anciennes Nations du Monde, lorſqu'elles parlent du régne des Dieux ſur la Terre, qui a précédé le régne des demi-Dieux, & celui des Rois, dont elles ont diſtingué preſque toutes les trois époques ſucceſſives. Sans rappeller ici les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Grecs & l'ancienne Italie, dont les Théocraties mythologiques ont rebuté tous nos Chronologiſtes, les Indiens, les Japonois, & juſqu'aux Américains mêmes, avoient

avoient auſſi conſervé le ſouvenir d'un tems où leurs pays avoient été honorés de la réſidence des Dieux, qui étoient deſcendus ſur la Terre pour y faire le bonheur des hommes, pour les civiliſer & leur donner des Loix. La durée fabuleuſe de ces régnes eſt preſque toûjours réglée par de grands périodes, & par des nombres Aſtronomiques. Les motifs particuliers de la deſcente de ces Dieux, ſont, chez tous les Peuples, les miſéres & les calamités du Monde. L'un eſt venu, diſent les Indiens, * pour ſoutenir la Terre ébranlée, qui s'enfonçoit ſous les eaux; un autre eſt venu ſecourir le Soleil, auquel un grand Dragon faiſoit la guerre; celui-

* *Cérem. Relig. Tom. VI.*

ci eſt deſcendu pour combattre des monſtres & des géans qui déſoloient le Genre humain; & celui-là, pour exterminer des Nations perverſes.

Je ne rappellerai point toutes les guerres & les victoires des Dieux, Grecs & Egyptiens, ſur les Typhons, les Pythons, les Titans, & les Géans; elles ſont trop connuës, & l'on ſçait que toutes les grandes ſolemnités du Paganiſme en célébroient la mémoire.

Vers tel climat que nous tournions les yeux, on y retrouve donc cette ſinguliére tradition d'un âge Théocratique, & nous pouvons remarquer qu'indépendamment de l'uniformité des préjugés qui décélent un événement quel qu'il puiſſe être, cet événement y eſt déſigné comme étant

étant voiſin des anciennes révolutions naturelles, puiſque les régnes de ces Dieux y ſont généralement ornés & remplis de toutes les anecdotes litterales ou allégoriques de la ruine & du rétabliſſement du Monde. Ce ſeroit une peine inutile, & même une folie, de prétendre juſtifier en détail toutes les fables qui ont raport à ces régnes merveilleux, & de vouloir combattre ſérieuſement ou chercher à autoriſer la longue durée que les Nations ont donnée à l'Empire de leurs Dieux; nous devons nous contenter pour le préſent de l'enſemble frappant qu'elles nous offrent, & juger par le ſeul aſpect du tableau général. Ainſi quoique toutes ces annales ſoient fabuleuſes pour la durée, pour les faits ou pour la mauvaiſe appli-

cation des faits, elles ne peuvent être fabuleuſes pour le fonds; elles ne nous parlent point d'un âge imaginaire que l'on doive retrancher de l'hiſtoire du Monde, comme on a fait juſqu'ici; mais d'un âge & d'un état réel, qu'il faut concilier avec cet ancien état du Genre humain dont nous venons de découvrir & de ſuivre les progrès.

Les Hébreux ſemblent nous montrer plus diſtinctement une véritable époque hiſtorique, & un exemple mémorable des anciennes Théocraties, dont je pourrois ici m'autoriſer ſans me plonger dans l'obſcurité des ſiécles fabuleux; mais quelque reſpect que l'on ait encore pour les antiques annales de ce Peuple, elles ne peuvent être ici regardées ſous un autre point de vûe

que

que celles des autres Nations.

Les *Joſué*, les *Débora*, les *Barak*, les *Gédéon*, les *Jaïr*, les *Jephté*, les *Booz*, les *Abedon*, les *Samſon*, les *Ruth*, les *Noëmi*, & tous les Héros enfin & les Héroïnes de la Théocratie Judaïque, ne ſont que des *Soleils*, des *Oſiris*, des *Apollons*, des *Mercures*, des *Janus*, des *Hercules*, des *Cérès*, des *Cybéles*, & des *Proſerpines*.

Le Paganiſme & le Judaïſme ſont deux Mythologies, qui n'ont de vrai l'une & l'autre que leur ſource commune, l'abus de l'hiſtoire de la Nature. *

* La reſſemblance intime qu'il y a entre une multitude de faits & de perſonnages de la Bible & de la Fable, a été preſſentie, étudiée & connue de preſque tous les Péres de l'Egliſe, des Com-

Il faut donc prendre entr'elles un juſte milieu, c'eſt-à-dire, ne point

Commentateurs, des Interprétes ; mais ils en ont tous méconnu ou pallié l'origine & la ſource. Leur ſyſtème le plus général a été de chercher les Dieux du Paganiſme dans l'abus qu'ils prétendent qu'ont fait toutes les Nations des Livres de Moïſe, & de l'hiſtoire de la Judée ; ſoit que ces écrivains n'ayent en cela conſulté que leur amour propre ou leur ſuperſtition, ſoit qu'ils ayent été forcés par les rapports connus & évidens qu'ils n'ont pû méconnoître entre les Antiquités ſacrées, & celles qu'ils ont appellées profanes ; ſans rappeller ici les ſentimens de pluſieurs ſçavans qui ont combattu le ſyſtème des Péres, qui rencontre à chaque pas des difficultés énormes ; je crois que l'on peut applanir les difficultés de cet ancien problème par ce raiſonnement. Si les Dieux & les Héros du Paganiſme ne tirent leur origine que de l'abus de l'hiſtoire, de la nature & des figures allégoriques & ſymboliques

point mépriſer tout-à-fait les Théocraties Payennes, qui nous

ques de la haute Antiquité, comme l'a évidemment démontré l'Auteur de *l'hiſtoire du Ciel*, de quelle autre ſource pourroient provenir les Patriarches & les Héros des Hébreux, qui ont avec ces Dieux imaginaires une reſſemblance & un rapport ſi frappans, que les Juifs & les Chrétiens n'ont jamais pû les conteſter? Deux hiſtoires ou deux fables ſemblables ne doivent-elles pas avoir une commune origine? C'eſt la conſéquence générale qu'en a tirée M. Pluche avec une prévention ſingulière, puiſqu'il n'a point lui-même profité de ce trait de lumiére. „ Le Paganiſme, dit-il, „ n'eſt point ſorti du Judaïſme, „ ni le Judaïſme du Paganiſme : ils „ doivent l'un & l'autre ce qu'ils ont „ de commun à une commune & uni- „ que origine. “ Si cet Auteur eût eu autant de génie qu'il paroît montrer de connoiſſances dans ſon ouvrage, *l'hiſtoire du Ciel* eût été un grand Livre; mais

voilent des vérités, & ne point donner une confiance ſans bornes à la Théocratie Judaïque, qui contient mille fables ſemblables à celles des autres Nations; elles ſont à la vérité décorées d'un air hiſtorique, & paroiſſent quelquefois mieux liées & plus approchées de nous; néanmoins leur Chronologie eſt auſſi fauſſe que leurs faits; & il n'y a de véritable & de réel, qu'une ancienne vérité qu'elles nous cachent & qu'on n'y peut qu'entrevoir, comme dans toutes les annales Payennes.

En réfutant ainſi la preuve la

mais on y voit régner une ſuperſtition aveugle & continue, & une petiteſſe d'eſprit, qui peuvent faire douter qu'il ait tiré de ſa tête les excellens matériaux, dont ſa main s'eſt ſi mal ſervie.

la plus directe & la plus hiſtorique qui ſemble ſe préſenter en faveur du ſujet que je traite, pour la ramener dans la claſſe de ces ſeuls preſſentimens, que fait naître le ſpectacle uniforme de la Mythologie de tous les Peuples, ce n'eſt point borner ici nos recherches, c'eſt apprécier à ſa juſte valeur ce fonds immenſe de traditions Hébraïques, dont on ne pourra tirer quelque profit un jour, qu'autant qu'on les étudiera ſous le point de vue commun, qui peut ſeul les ramener à ce foyer général, où le concours de toutes les fables forme une lumiére vraiement hiſtorique; lumiére qu'elles ne peuvent produire lorſqu'elles ſont ſéparées, &, pour ainſi dire, rendues diver-

gentes par un esprit national & par les préjugés.

Je n'entreprendrai point ici ce grand travail, qui demande que l'on fasse pour les Hébreux une *Histoire du Ciel*, ainsi que M. Pluche en a fait une pour les Egyptiens ; mais il est encore un autre fonds non moins considérable, où nous pouvons chercher & suivre les traces de l'ancien gouvernement Théocratique ; ce sont les ouvrages religieux & politiques des Nations, qui, malgré la corruption & le déguisement de leurs motifs primitifs, peuvent s'éclairer mutuellement les uns par les autres, & dissiper une grande partie des ténèbres qui ont obscurci l'histoire des premiers âges du Monde.

Exa-

Examinons auparavant quels ont dû être les uſages & les coûtumes de nos péres dans leur Théocratie, & ſi nous trouvons enſuite ces mêmes uſages, ou les abus qui ont pû en naître chez toutes les Nations, ce ſera, ſans doute, une preuve qu'elles en ont toutes originairement connu les véritables ſources.

SECTION IX.

Quels ont été les uſages Théocratiques. On retrouve chez toutes les Nations, & ces uſages, & les abus ſortis de ces uſages corrompus.

L'Etat Théocratique ayant été adopté & regardé par les hommes comme un état civil & politique, un de leurs premiers ſoins fut de repréſenter au milieu d'eux la maiſon du Dieu Monarque, de choiſir dans cette maiſon un lieu particulier pour ſa réſidence, & de le diſtinguer par un trône. C'étoit là, ſans doute, qu'ils devoient ſe réunir pour lui rendre leurs hommages, pour recevoir ſes ordres,

dres, & pour lui demander des graces; c'eſt-à-dire, pour lui offrir leurs vœux & leurs priéres.

Ces inſtitutions ne furent d'abord qu'un cérémonial allégorique: mais avec le tems il fut pris à la lettre; tous les uſages civils devinrent des uſages religieux; il fallut avoir recours à Dieu dans toutes les affaires publiques & particuliéres; la Religion abſorba la Police, dont elle ſe rendit la Souveraine, & à meſure qu'elle augmenta ſes droits temporels, elle ſe corrompit elle-même, & changea de nature. La maiſon du Dieu Monarque & ſon trône, devinrent peu à peu ſon Temple & ſon Sanctuaire. L'homme, s'imaginant que l'Etre Suprême chériſſoit ce lieu plus particuliérement qu'aucun autre, ſe perſuada

da qu'il y habitoit réellement. Ses idées ſur la Divinité ſe rétrécirent de plus en plus. Au lieu de regarder ſimplement les Temples comme des lieux d'aſſemblées & de priéres publiques, infiniment reſpectables par cette ſeule & vraie deſtination, il y chercha le Maître qu'il croyoit y réſider, & ne pouvant l'appercevoir, il ne tarda pas à y mettre une repréſentation, & à l'adorer.

L'Etre Suprême étant conſidéré comme le Roi de la Société, le ſigne de l'autorité & le le ſceptre de l'Empire ne dut point être mis entre les mains d'aucuns particuliers; il dut être dépoſé dans la maiſon & ſur le ſiége du céleſte Monarque, c'eſt-à-dire, dans un Temple, & dans le lieu le plus reſpecta-

ble

ble de ce Temple, c'eſt-à-dire, dans le Sanctuaire. Le ſceptre & les autres marques de l'autorité Royale, n'étoient dans les premiers tems que des bâtons & des rameaux, les Temples que des cabanes, & le Sanctuaire qu'une corbeille ou un coffre; c'eſt ce que toute l'Antiquité nous apprend.

Dans les fêtes commémoratives de l'ancien état du Genre-humain, que les Japonois* obſervent encore, ils y repréſentent ſur la ſcène tous ces ſignes ruſtiques de la primitive autorité; ils nous expliquent par là certaines ſolemnités & certains myſtéres des Egyptiens & des Grecs, où nous retrouvons ces mêmes emblêmes. Perſonne n'ignore

* Kempfer.

gnore l'hiſtoire de la verge d'Aaron; elle a la même origine; dépoſée dans le Sanctuaire & dans l'Arche, elle n'avoit été primitivement que le ſceptre du Dieu Monarque; mais elle étoit devenue chez les Hébreux le ſigne du ſuprême Miniſtére de la famille de Lévi; parce que, dans le Gouvernement Théocratique, les Prêtres en ayant été les Officiers naturels & les Miniſtres, en ſont bientôt devenus les vrais Souverains, comme nous le verrons par la ſuite.

L'Hiſtoire ancienne nous conſerve encore une autre anecdote, qui confirme ce que j'expoſe ſur les uſages, & ſur le progrès des abus qui leur ont ſuccédé. Elle rapporte que les premiers Temples que les hommes ont enſuite élevés à la place des cabanes

banes & même des cavernes, qui en avoient d'abord tenu lieu, n'ont été pendant long-tems que de ſimples enclos, qui ne contenoient aucune de ces repréſentations de la Divinité, dont ils furent remplis dans les ſiécles ſuivans.

Le Code des Loix civiles & religieuſes ne dut point non plus être remis entre les mains d'un Magiſtrat particulier; on le dépoſa donc au Sanctuaire; & ce fut à ce lieu ſacré qu'il fallût avoir recours pour connoître ces Loix & pour s'inſtruire de ſes devoirs. Ceci eſt un uſage dont toute l'Antiquité Payenne, & celle des Hébreux nous offrent une infinité de témoignages. Tous les Temples avoient une corbeille, un coffre, une arche, où les ſacrés dépôts de l'autorité

& de la légiſlation étoient conſervés avec une religion qui s'étoit changée chez la plûpart des Peuples en une ſuperſtition ſi déplorable, qu'on étoit parvenu, en confondant les Loix avec le Dieu Légiſlateur, à n'oſer regarder tous ces ſignes inſtructifs, ſans crainte de mourir ou d'être exterminés.

Dans ces fêtes Payennes qui portoient le nom de fêtes de la Légiſlation, comme les *Palilies*, & les *Theſmophories*, l'objet principal du cérémonial étoit devenu un ſecret redoutable, & l'on y faiſoit au peuple un myſtére de ſes devoirs.

Ce qu'il y avoit de plus caché dans les fêtes d'Iſis, de Cérès, & de Cybèle, dans les myſtéres de Samothrace & des Etruſques, &c. n'avoit eu primitivement

ment pour objet que d'apprendre à tous les hommes à bien vivre pour parvenir à une heureuſe fin ; que de les inſtruire ſur l'ordre & le ſujet des fêtes, que de les engager au travail & à l'induſtrie ; mais toutes ces utiles leçons dépoſées dans le Sanctuaire, furent réſervées par la ſuite pour un petit nombre d'initiés, auxquels après de longues épreuves on faiſoit promettre ſous d'affreux ſermens de ne rien révéler au vulgaire : * Tant il

* Le ſecret de ces myſtéres étoit d'autant plus criminel que les myſtéres n'avoient pour objet que le bien du Genre humain. *Ceux qui ont part à ces initiations*, diſoit Socrate, *s'aſſurent de douces eſpérances pour le moment de leur mort & pour toute la durée de l'éternité. Ils ont été établis*, dit Epictète, *pour régler la vie des hommes, & pour en éloi-*

il eſt vrai que les Prêtres, qui ont été établis pour conduire l'homme dans le bon chemin, ont craint dans tous les tems qu'il ne le connût & qu'il n'y marchât.

Dès que la nature de la Théocratie exigea néceſſairement que le dépôt des Loix gardées dans le Sanctuaire parût émané de Dieu même, & dès qu'on fut obligé

éloigner les déſordres. Tout ce qu'on y apprend, dit Ciceron, *ce ſont toutes les vérités dont nous avons beſoin pour régler ici-bas notre conduite. Par les myſtéres*, dit-il ailleurs, *nous avons connu les moyens de ſubſiſter, & les leçons qu'on y donne ſont faites pour apprendre aux hommes à vivre en paix & avec modération entre eux, pour mourir dans l'eſpérance d'un meilleur avenir.* Il eſt aiſé de voir par ces grandes vérités, conſervées comme des myſtéres dans le Paganiſme, qu'il n'y

obligé de croire qu'il étoit le Légiſlateur des hommes, comme il en étoit le Monarque, il fallut, par la ſuite des tems, avoir recours au menſonge & à l'impoſture, pour imaginer de quelle façon ces Loix étoient parvenues ſur la Terre; il fallut ſuppoſer des révélations ſurnaturelles & merveilleuſes, pour les faire deſcendre du haut du Ciel, pour les

n'y auroit jamais eu de Paganiſme, ſi les Prêtres, qui eurent dans la Théocratie le dépôt de la Police & de la Religion, euſſent été au contraire ſoumis à cette Police publique, & n'euſſent pû regarder comme leur bien cet important dépôt qui ne leur étoit que confié. On peut remarquer auſſi par-là, qu'il en étoit de l'idolatrie comme il en eſt de toutes les Religions préſentes, que la morale en étoit bonne, mais que l'hiſtorique n'en valoit rien.

les faire prononcer & même écrire par la Divinité, par des Dieux, & par des Déeſſes ; il fallut en aller chercher l'origine ſur des montagnes enflammées, dans des deſerts, dans des cavernes & des forêts ſolitaires, tandis qu'elles étoient gravées dans le cœur du Genre humain, & que la raiſon publique des Sociétés primitives en avoit été l'unique ſource & le véritable organe.

Par ces affreux menſonges l'on a ravi à l'homme l'honneur de ces Loix ſi belles & ſi ſimples, qu'il avoit faites lors du renouvellement des Sociétés. Par-là l'on a affoibli le reſſort & la dignité de ſa raiſon, en lui faiſant fauſſement croire qu'elle n'étoit pas capable de le conduire, tandis que c'eſt le privilége & l'objet de ce don ſublime & preſque divin,

divin, que l'homme ſeul ſur la Terre a reçu du Créateur.

La néceſſité d'une révélation pour apprendre à l'homme ſes devoirs, eſt un ſyſtême ancien & funeſte, qui a produit les plus grands maux dans la Société : le décri où il a fait tomber la raiſon chez le plus grand nombre des hommes, rend le crime des Légiſlateurs myſtiques preſque irréparable. *

Si l'impoſture a toujours été chercher l'origine des Loix dans les déſerts, on ſent aiſément

 qu'elle

* S'il eſt un moyen de réparer les maux produits par le dogme chimérique de la révélation, & de rendre les hommes ſages & heureux, autant qu'ils peuvent l'être ici-bas, c'eſt de leur inſpirer de l'amour, de l'eſtime, & du reſpect pour leur raiſon, & de faire de

qu'elle l'a fait pour mentir avec plus de hardieſſe & de ſûreté. Cette conduite qui devoit être ſi ſuſpecte, l'étoit cependant d'autant moins alors, qu'elle s'accordoit avec quelques autres préjugés, qui tiroient auſſi leur ſource des anciennes impreſſions cauſées par les malheurs du Monde. Comme on avoit attribué ces malheurs à la deſcente & à la préſence du grand Juge, on en avoit conclu par la ſuite, que ce grand Juge étoit ſi redoutable &

de ces trois devoirs la baſe de toute éducation. C'eſt par là qu'on pourra changer un jour la face du Monde; les conſéquences qui dérivent de cet amour, de cette eſtime, & de ce reſpect, compoſent le véritable code de ſa conduite, de ſa morale, de ſa Religion & de ſa Philoſophie.

& ſi terrible, qu'il ne pouvoit ſe montrer ſans faire périr l'Univers. Ce fut donc toujours derriére un voile, dans des nuages obſcurs & ſombres, & dans des déſerts écartés, qu'il fallut le faire deſcendre, lorſqu'on feignit par la ſuite qu'il ne venoit que pour donner des Loix & pour faire du bien aux mortels.

Telle fut la cauſe, dans les tems de menſonge, de la docile imbécillité des hommes. C'eſt encore de là qu'étoit ſortie cette autre opinion de l'Antiquité Payenne & Judaïque, qu'on ne pouvoit voir Dieu ſans mourir. Le dogme de l'apparition du grand Juge, & celui de la fin du Monde, étant deux dogmes inſéparables, l'homme devoit croire ſa ruine certaine & pro-

chaine, quand ſon imagination avoit vû cet Etre redoutable.

Le Dieu Monarque de la Société ne pouvant lui commander d'une façon directe, l'homme ſe mit dans la néceſſité d'imaginer des moyens de connoître ſes ordres & ſes volontés; une abſurde convention établit donc dans la Théocratie, des ſignes ſur la Terre & dans le Ciel, que l'on regarda comme les interprêtes du Souverain inviſible. Les Hébreux, par exemple, allérent conſulter l'*Urim* & le *Tummim*; c'étoient douze pierres précieuſes, nommées *Lumiéres & perfections*, parce qu'ils s'imaginoient que les différens rayons qu'elles jettoient faiſoient connoître la volonté ſuprême. Les Egyptiens avoient un Oracle ſem-

ſemblable, * qu'ils nommoient *Vérité*. Chaque Nation eut le ſien. On vit paroître une foule d'Inſpirés, de Devins, de Prophêtes; on vit naître les Augures, les Aruſpices, & une multitude de révélations de toute eſpéce. En Police, comme en Religion, l'homme ne conſulta plus ſa raiſon; il crut que ſa conduite, ſes entrepriſes, & toutes ſes démarches devoient avoir pour guide un ordre & un avis particulier du Ciel; & comme les Prêtres en étoient les organes, toutes les Nations de la Terre s'en rendirent les eſclaves, les victimes & les dupes.

Quoi qu'ait pû faire l'impoſture

* Elien, Varron, Diodore parlent de cet Oracle.

re pour déguiſer la véritable origine des Loix, comme elle eſt ſujette, à cauſe de ſon ignorance naturelle, à ſuivre les préjugés reçûs, lors-même qu'elle en invente de nouveaux, elle n'a pû totalement effacer par ſes fables les anciens traits de la vérité.

Nous avons vû que le ſujet & l'objet des premiéres Loix & des premiers ſentimens du Monde renouvellé avoit été de réparer les maux du Genre humain, de pourvoir à ſa ſubſiſtance, & à la multiplication de ce qui en étoit reſté, de favoriſer les inventions & les inventeurs, & d'entretenir dans le cœur des hommes la reconnoiſſance & la crainte, en leur retraçant ſouvent les anciens phénomènes de la deſtruction du Monde. Un Code des Loix faites dans

de

de pareilles vuës, ne devoit-il point être appellé le *Code de la Terre ſauvée*? & ne ſeroit-ce point ce titre que nous cacheroit celui de *Code Moſaïque*, que portent les loix des Hébreux? Un tel titre dans la langue de l'Egypte, qui eſt un pays bas & maritime, devoit ſignifier *le Code ſauvé des eaux*, ou de *la Terre ſauvée des eaux*, comme le Code des loix de Zoroaſtre, nommé *Zenda-Veſta*, pourroit ſignifier, pour la Perſe & dans les montagnes de la haute Aſie, *le Code de la Terre ſauvée du feu*. Une multitude d'autorités, qu'il ſeroit trop long de rapporter ici, mais que je vois dans les Ecritures mêmes des Hébreux dans leurs fêtes, dans leurs uſages, & dans toutes leurs traditions, me portent à chan-

ger ces ſoupçons en une certitude parfaite. *

C'eſt de l'épithete, *Moſée* ou *Moſaïque*, qui avoit été donnée aux

* Par les recherches particuliéres que j'ai faites ſur les ſolemnités nouvelles des Hébreux, & par leurs comparaiſons avec certaines fêtes d'Athénes, de Syrie, & d'autres Peuples qui avoient rapport aux déluges d'Ogygés, de Deucalion, & de Promethée, je ſuis parvenu à l'évidente démonſtration que la Pâque, la Pentecôte, la fête des Tabernacles, & autres commémorations Hébraïques, avoient toutes eu pour anciens motifs les miſéres du Genre humain détruit & renouvellé; ainſi l'on peut être ſûr que l'origine que je donne ici au Code Moſaïque n'eſt rien moins qu'un ſoupçon. Cette découverte donne la ſolution de toutes les rélations des voyageurs, qui preſque en tous pays ont trouvé des inſtitutions Moſaïques. Ce n'eſt point que les Loix d'un Moïſe y ſoient parvenuës; c'eſt que les uſages

aux loix, aux uſages, & aux hymnes de l'ancienne Egypte, & de l'épithéte *Zerduſt* ou *Zend*, qui avoit été donnée aux inſtitutions des Peuples de la haute Aſie, qu'ont été faits des *Muſes*, des *Muſées*, * des Moyſes

 &

ges & les coutumes des Hébreux ſont en grande partie des commémorations de ces anciens malheurs du Monde, qui ont été univerſels & généraux, & qui ont fait partout la même impreſſion ſur les hommes.

* M. Pluche a reconnu quelle étoit la ſource des *Muſes* & des *Muſées*; mais il a gliſſé ſur *Moïſe* avec aſſez de mauvaiſe foi. Il en eſt de même de *Ménés*, de *Minos*, & de *Numa*, dont on a fait des Rois Légiſlateurs, parce que leurs noms ſignifient *Légiſlation*. Les hymnes d'*Orphée*, qui chantoient l'ennemi du Monde *mis à la renverſe*, ſont auſſi provenues de là. On a fait un grand Poéte en perſonifiant l'épithéte caractériſtique de ces Hymnes. Les Cantiques d'*Apollon*, ce Dieu victorieux & grand Muſi-

& des Zoroaſtres, qui n'étoient d'abord que des titres de légiſlation,

Muſicien ; les Pſaumes du Roi *David*, ce grand Chantre, & le ſeul Conquérant qu'ayent eu les Juifs, devoient l'un & l'autre avoir la même origine. *Apollon* ſignifie le Deſtructeur, le vainqueur de l'ennemi, parce qu'il combattit le Serpent Python, monſtre enfant du Déluge, & ſes Cantiques chantoient ſa victoire. *David*, dont les véritables racines ſont *Aved*, *Avaddon*, & *Aveddach*, perte & deſtruction, ſignifie l'*exterminateur*. Les Pſaumes ne parlent que de la fin du Monde, & de la venuë du grand Juge. Leur titre le plus ſouvent porte, *pour la fin* ; expreſſion à laquelle on n'a rien compris juſqu'ici, ainſi qu'à beaucoup d'autres obſcurités de ces Pſaumes, qui s'évanouïront néanmoins auſſitôt qu'on n'y voudra plus voir David, ou le Meſſie, mais un perſonnage allégorique, commémoratif, & inſtructif ſur le paſſé & ſur le futur, tel que pouvoit être l'*Adonis* mort & reſſuſcité des anciens Phéniciens.

tion, mais qui ſe ſont par la ſuite métamorphoſés en Poëtes, qui ont chanté, dit-on, l'origine du Monde, & en fameux Légiſlateurs, dont les uns ont été ſauvés de l'eau, & les autres du feu.

Tout le plan de l'Hiſtoire Nationale des Hébreux marche preſque toûjours ſur les ſombres veſtiges de l'Hiſtoire naturelle du Monde; c'eſt après des maux & des ſouffrances infinies, que leur Loi leur eſt donnée ſur le mont Sina au milieu de toute la Nature émuë.

L'Egypte, cette terre d'angoiſſe, où ils avoient demeuré ſi longtems, a été preſque exterminée par le feu, par les eaux, par les ténèbres, par la peſte, par la famine, & par tous les fléaux apocalyptiques. Ces

Hébreux eux-mêmes avant d'entrer dans le chetif pays qu'ils appelloient leur *Terre promise*, avoient pendant quarante années ſouffert dans les déſerts des miſéres ſi grandes, qu'elles renouvellèrent leur race, & que tous ceux qui avoient vû leur ancienne demeure n'habitèrent point dans la nouvelle : on les voit tous ſucceſſivement détruits dans une terre aride & ſauvage, par des embraſemens, par des gouffres, par des géans, par des dragons, par la faim & par la ſoif ; enfin on les voit errans ſans ceſſe, & toûjours crians & gémiſſans, à l'occaſion de nouveaux fléaux & de nouvelles calamités.

N'eſt-ce point-là le vrai tableau du triſte & ancien état du Genre-humain, & du paſſage

de

de l'ancien Monde au nouveau, dont il ne paroit que trop que les Hébreux ſe ſont emparés pour ſe l'approprier, & pour en faire les anecdotes particuliéres de leur merveilleuſe hiſtoire?

Je ne ſuivrai pas plus loin cette intéreſſante carriére : je me contente de faire remarquer encore que l'hiſtoire de leurs miſéres, & de leur fameux paſſage dans la Terre promiſe, précéde immédiatement chez eux celle de leurs tems Théocratiques, ainſi que les anciens malheurs du Monde précédèrent les Théocraties qui en furent les ſuites.

Nous venons de voir juſqu'ici quelles ont été en partie les erreurs morales & hiſtoriques dont les Sociétés Théocratiques s'infectèrent pour avoir confié le dépôt des Loix & de l'autorité

aux

aux Prêtres, comme Officiers du Sanctuaire & Miniſtres du Roi grand Juge. Il en eſt ſorti d'auſſi abſurdes & d'auſſi déplorables des tributs que l'on crut devoir lui payer. Il y a quelque apparence que dans les premiers tems les Sociétés n'eurent point d'autres charges ni d'autres tributs à payer à l'Etre ſuprême que les prémices des biens de la Terre, que l'on tenoit de ſa main bienfaiſante, & que cet hommage étoit plutôt un acte extérieur de reconnoiſſance qu'un tribut civil & réel, dont le ſouverain diſpenſateur n'a pas beſoin. Il n'en fut plus de même lorſque d'un Etre univerſel chacun en eut fait ſon Roi particulier; il lui fallut, comme nous avons dit, une maiſon, un trône, des officiers, des miniſtres, & enfin

des

des revenus pour les entretenir.

Le Peuple porta donc dans ſon Temple la dixme de ſes biens, de ſes terres, & de ſes troupeaux. Il ſçavoit qu'il tenoit tout de ſon divin Roi : que l'on juge de la ferveur avec laquelle chacun vint offrir tout ce qui pouvoit contribuer à l'état & à la magnificence de ſon Monarque : on en vint juſqu'à s'offrir ſoi-même, ſa famille & ſes enfans : on crut pouvoir, ſans ſe déshonorer, ſe reconnoître eſclave de celui qui nous a fait libres, & l'homme ne ſe rendit par-là que le ſujet & l'eſclave de ſes Miniſtres hypocrites. Les Prêtres devorèrent ſeuls tous les dons, & partagèrent entr'eux les dixmes de l'inviſible Souverain ; le régne du Ciel les rendit maîtres du régne de la Terre,

Terre, & leur cupidité croiſſant en raiſon de la ſimplicité des Peuples, ils ne ceſſérent de tendre des piéges à la pieté généreuſe.

Pour la forme & pour la décence, les Prêtres eurent le ſoin cependant d'expoſer les dons du peuple devant le Sanctuaire, d'égorger devant le Dieu Monarque les animaux qui lui étoient offerts, d'en répandre le ſang en ſa préſence, d'en rôtir & d'en brûler une partie à ſon intention. Mais ce ridicule & barbare uſage, qui diminuoit peu la portion ſacerdotale, ne ſervit qu'à en familiariſer l'ordre avec le ſang; les Prêtres devinrent d'impitoyables bouchers, & les Temples ſe changèrent en lieux de carnage, où le ſang humain, en mille endroits de l'Univers, fut enſuite préféré à celui des ani-

animaux, & ruiſſela pendant un grand nombre de ſiécles.

Il n'eſt pas beſoin, ſans doute, de faire ici l'application de ces uſages à ceux du Paganiſme & du Judaïſme, pour y reconnoître l'origine de ces ſacrifices perpétuellement offerts dans les Temples, avec une dépenſe & une profuſion qui ſemble avoir dû exterminer les troupeaux. Leur premiére intention avoit été de couvrir la table du Roi Théocratique; de là les Prêtres de Bel perſuadèrent au peuple que leur Dieu mangeoit réellement les victimes qu'on lui offroit. Les Grecs & les Romains, dans les calamités publiques, aſſembloient pareillement tous leurs Dieux autour d'une table, qu'ils couvroient des viandes les plus exquiſes; ainſi cet uſage;

qui

qui n'avoit été d'abord qu'un cérémonial figuré, pour ſoutenir dans tous les points l'extérieur du gouvernement ſurnaturel qu'on s'étoit donné, fut, comme on le voit, pris à la lettre, & la Divinité étant traitée comme une Créature mortelle, on la perdit à la fin de vûe, & l'homme devint idolâtre.

Toutes les Nations qui donnèrent dans cette abſurdité, (& elles y donnèrent toutes) conſervèrent néantmoins le ſouvenir d'un tems primitif, où les Temples n'avoient point été enſanglantés, & où l'on ne préſentoit à l'Etre ſuprême que les prémices des biens & des fruits de la terre; preuve que les ſacrifices ſanglans n'étoient, comme je viens de le dire, qu'un de ces abus ridicules, qui s'étoient

toient introduits avec le tems. De tous les Peuples du Monde, il n'en eſt point non plus un ſeul qui ne nous ait montré l'affreux ſpectacle des victimes humaines; barbarie inconcevable, qui n'auroit jamais pu s'introduire parmi les Nations, ſi par les ſacrifices des animaux elles ne s'étoient familiariſées avec cette idée cruelle, que la Divinité aime le ſang : il n'y eut plus qu'un pas à faire pour égorger les hommes, afin de lui offrir le ſang le plus cher & le plus précieux qui ſoit, ſans doute, à ſes yeux.

Cette atroce façon de penſer fait encore la baſe des myſtères du Chriſtianiſme. Quelle horreur! » Eſt-ce-là, dit Plutarque, * » ado-

* *Plut, des Superſtit. pag.* 169. 171.

» adorer, l'Etre ſuprême ? Eſt-» ce avoir de la Divinité une » idée qui lui faſſe beaucoup » d'honneur, que de la ſuppoſer » altérée du ſang humain, avide » de carnage, & capable d'exi-» ger & d'agréer de tels ſacrifi-» ces ? « .....

Les Typhons & les Géans, s'ils euſſent triomphé du Ciel, auroient-ils pû établir ſur la Terre des ſacrifices plus abominables ? Quelle leçon dans la bouche d'un de ces hommes qu'on appelle Payens, pour tous ces Docteurs du Chriſtianiſme, qui prétendent que le ſang de tous les hommes n'auroit point ſuffi pour appaiſer leur Dieu, & qu'il lui a fallu pour cela un ſang divin ! N'eſt-ce pas renchérir, avec le plus étrange fanatiſme, ſur la barbarie la plus grande ?

Les

Les Dixmes, qui n'étoient que le tribut dû à la Royauté de l'Etre Suprême, ne ſervirent donc qu'à nourrir & à entretenir l'orgueil du Sacerdoce: elles devinrent ſon bien de droit divin; * & comme ſous un tel gouvernement, tout religieux & tout myſtique, les fautes ſecrettes, & juſqu'aux ſouillures légales, † étoient des fautes civiles, les Prêtres

* Les Dixmes dans la Théocratie, appartenoient à Dieu, comme Monarque; lorſque les Juifs changérent ce gouvernement myſtique, & qu'ils élurent des Rois, les Rois reçurent les Dixmes. *Liv. des Rois chap.* 7. *v.* 15.

† Les ordonnances légales de tous les anciens Peuples proviennent en partie de la ſimplicité de leur âge; comme il n'y avoit alors ni luxe ni magnificence, on ne pouvoit exiger d'autre parure pour ſe préſenter devant le Dieu

Prêtres eurent intérêt d'en étendre les cas à l'infini, parce que les amendes, les expiations, & les victimes qui en réſultoient, augmentoient les tréſors & l'abondance du grand Juge, c'eſt-à-dire, de ſes Miniſtres.

Il eſt encore un autre article ſur lequel je pourrois m'étendre; ce ſeroit ſur le détail des meubles & des uſtenciles qui furent deſtinés au Monarque; mais ce ſingulier inventaire nous méneroit trop loin; il ſuffit d'être prévenus que ces chars, ces boucliers,

Dieu Monarque, qu'une grande propreté du corps; la plus petite ſouillure étoit une indécence que la Loi puniſſoit; & comme l'imagination voit beaucoup de ſouillures, la ſuperſtition a toûjours fait d'amples recherches ſur cette matiére, ſurtout dans les pays chauds.

cliers, * ces armes, & même ces troupeaux entiers de bœufs & de chevaux que toute l'Antiquité conſacroit à ſes Dieux, avoient été dans les anciennes Théocraties, les équipages & les domaines du Monarque inviſible, & qu'ils ſervoient particuliérement à certaines fêtes, pendant leſquelles on s'imaginoit que le Dieu deſcendoit ſur la Terre.

Paſſons actuellement à l'une des plus funeſtes ſuites qu'eut le Gouvernement Théocratique.

* Rome avoit ſes boucliers ſacrés qui ſont connus de tout le monde, mais on n'a jamais fait aſſez d'attention aux boucliers d'or du Temple de Jéruſalem.

SEC-

SECTION X.

Les Théocraties produiſent l'idolatrie.

IL eſt ſi difficile à l'homme de ſe former l'idée d'un Etre grand, puiſſant, immenſe, & pourtant inviſible, tel qu'eſt Dieu, ſans s'aider de quelques idées & de quelques comparaiſons humaines & ſenſibles, qu'il fallut preſque néceſſairement dans les Théocraties en venir à ſa repréſentation. Il étoit alors bien plus ſouvent queſtion de l'Etre Suprême qu'il n'eſt aujourd'hui; indépendamment de ſon nom & de ſa qualité de Dieu, il étoit Roi encore; tous les actes de la Police, tous ceux de la Religion ne

ne parloient que de lui : on trouvoit ſes ordres & ſes arrêts partout : on ſuivoit ſes loix, on lui payoit tribut ; on voyoit ſes officiers, ſon palais, & preſque ſa place ; elle fut donc bientôt remplie : les uns y mirent une pierre brute, les autres une pierre ſculptée, ceux-ci l'image du Soleil, ceux-là celle de la Lune ; pluſieurs Nations y expoſèrent un bœuf, une chèvre, un chien, un chat ; & les ſignes repréſentatifs du divin Monarque furent chargés de tous les attributs ſymboliques d'un Dieu & d'un Roi : ils furent décorés de tous les titres ſublimes qui convenoient à celui dont ils étoient les emblêmes ; ce fut devant eux qu'on addreſſa à l'Etre Suprême des louanges & des priéres, qu'on exerça tous les actes de

la Police & de la Religion, & qu'on remplit enfin tout le cérémonial Théocratique. On croit déja, ſans doute, que c'eſt l'idolatrie; non, ce n'en eſt que la porte fatale.

Je n'adopte point le ſentiment affreux que les hommes ſont devenus idolâtres de plein gré, de deſſein prémédité, & qu'ils ont été capables d'en avoir formé un ſyſtême raiſonné, pour l'exécuter enſuite. Ce ſentiment eſt auſſi contraire à la Philoſophie qu'il ſeroit deshonorant pour l'humanité. Encore moins doit-on s'arrêter aux opinions d'un Cumberland * & de quelques autres, qui ont prétendu que l'idolatrie s'étoit établie ſur la Terre

* Auteur Anglois, Commentateur des Fragmens de Sanchoniaton.

re en haine de l'Etre Suprême & des juſtes. Jamais les hommes n'ont haï la Divinité; jamais dans leurs égaremens mêmes ils n'ont entiérement méconnu ſon exiſtence & ſon unité : ce n'eſt point non plus par un ſaut rapide qu'ils ont paſſé de l'adoration du Créateur à l'adoration de la créature; ils ſont devenus idolâtres ſans le ſçavoir, & ſans vouloir l'être, comme ils ſont enſuite devenus eſclaves ſans avoir jamais eu envie de ſe mettre dans l'eſclavage.

La Religion primitive de l'homme s'eſt corrompuë; ſon amour pour l'unité s'eſt obſcurci peu à peu; le progrès lent & inſenſible qu'a fait l'ignorance, par l'oubli du paſſé, par le trop grand appareil du culte

extérieur, par les ſuppoſitions qu'il a fallu faire pour ſoutenir un gouvernement ſurnaturel, & par la négligence des inſtructions infiniment néceſſaires; dans un culte & dans une police toute figurée, ces inſtructions étoient dégénérées, parce que l'ordre Sacerdotal qui les devoit donner étoit dégénéré lui-même, qu'il étoit devenu preſque auſſi ignorant que le peuple, qu'il étoit plus avare que lui, & plus intéreſſé encore que le vulgaire à voir multiplier les tributs, les victimes, & les dons avec les emblêmes multipliés du Dieu Monarque; c'eſt ainſi que longtems après, d'autres ſiécles d'ignorance & d'avarice ont vû multiplier les Saints dans le Chriſtianiſme.

Nous pouvons donc très légi-

time-

timement ſoupçonner que chaque Nation s'étant rendu ſon Dieu Monarque ſenſible, plus par ſimplicité que par des vuës idolâtres, ſe conduiſit encore quelque tems vis-à-vis de ſes emblêmes avec une circonſpection religieuſe & intelligente: c'étoit moins Dieu qu'on avoit voulu repréſenter, que le Monarque.

C'eſt ainſi que dans nos Tribunaux les Magiſtrats ont toûjours devant les yeux le portrait de leur Souverain, qui rappelle à chaque inſtant, par ſa reſſemblance, & par les ornemens de la Royauté, le véritable Souverain, qu'on n'y voit pas, mais qu'on ſçait exiſter ailleurs, demeurer en tel palais, & dont on pourra s'approcher, ſi l'on ſe trouve obligé de recourir à ſa

juſtice; un tel tableau ne peut nous tromper, il n'eſt pour nous qu'un objet rélatif & commémoratif. Telles furent, ſans doute, les premiéres images de la Divinité; ſi nos péres s'y trompérent cependant, & s'ils perdirent avec le tems leurs premiéres intentions de vûe, c'eſt qu'il ne leur fut pas auſſi facile de peindre la Divinité qu'il nous l'eſt de peindre un homme mortel. Quels rapports pouvoient avoir, en effet, avec le Dieu régnant, toutes les différentes effigies qu'on en put faire? Ce ne put être que des rapports imaginaires & de pure convention, * par-

* Les hommes établirent réellement des rapports conventionnels. Comme Dieu pourvoit à nôtre ſubſiſtance, les uns choiſirent pour le repréſenter, le bœuf,

par-conſéquent toujours propres à dégrader le Dieu ou le Monarque, ſi-tôt qu'on n'y joignoit plus une inſtruction & une explication. Par-là le culte & la police, de ſimples qu'ils devoient

 être,

bœuf qui labour, ou la vache qui nourrit. Comme Dieu veille & qu'il voit ſans ceſſe, quelques-uns choiſirent un chat, parce que ſes yeux brillent, même pendant la nuit; pluſieurs autre prirent un chien, parce qu'il eſt la garde & le ſurveillant fidéle de la ſureté de la famille; ceux qui, un peu plus éclairés, ſçavoient encore qu'on ne pouvoit repréſenter la Divinité par aucune figure, & qui vouloient néanmoins avoir des objets ſimples pour s'élever vers elle en certains tems, choiſirent certains arbres, certains arbriſſeaux, certaines plantes utiles, ou même une pierre brute; enfin le plus grand nombre fit choix du Soleil ou de la Lune: ceux qui choiſirent des pierres ou

autres

être, devinrent composés & allégoriques : par-là le Prêtre vit accroître la nécessité de son état, & les besoins que l'on eut de son ministére. Il se forma dès-lors une science nouvelle & bizarre, qui fut particuliére au Sacerdoce, & dont il augmenta les difficultés pour se mettre en plus grande considération. Plus il devoit être ouvert & sincère

autres corps inanimés pour se rappeller la Divinité, les oignoient d'huile. Cette cérémonie, dont on a fait par la suite une consécration idolâtre, n'étoit primitivement qu'un moyen de distinguer ces objets de tous les autres, & de les reconnoître facilement, parce que les taches d'huile ne s'effacent jamais : on s'imagina avec le tems que cette onction donnoit une vertu, & on ne la pratique plus que dans cette intention ridicule.

cère devant le Peuple, plus il devint caché & myſtérieux; la Religion devint un ſecret, & les Prêtres s'imaginant la faire reſpecter par une obſcurité myſtérieuſe, l'éteignirent tout-à-fait; au lieu de dévoiler la Divinité que les hommes cherchoient ſincérement, ils les rendirent idolâtres, & ils conſervérent pour eux ſeuls le ſens & l'interprétation de tous les emblêmes, de toutes les allégories, & de tous les uſages ſymboliques qu'ils multipliérent à l'infini. C'eſt de là que ſortirent des langues Théologiques & barbares, des écritures ſacrées, & ces appareils hieroglyphiques, qui furent toûjours inacceſſibles & incompréhenſibles au vulgaire. Enfin, c'eſt depuis ces tems là que les Prêtres regardérent comme

leur domaine & comme leur propriété le dépôt de la Religion des hommes, & qu'ils prétendirent tenir de droit divin un Miniſtère public, qui ne leur avoit été confié que par leurs concitoyens.

Le Genre humain, amené à pas lents & inſenſibles au point de ne plus connoître ſon Dieu & ſon Monarque, ne fit plus que des chutes précipitées. Si toutes les différentes Nations euſſent au moins pris pour ſigne de la Divinité régnante le même objet & le même ſymbole, l'unité du culte, quoique dégénéré, eût pû ſe conſerver encore ſur la Terre : mais, comme nous avons dit, les uns prirent un ſigne ou un emblême, & les autres en prirent un autre. L'Etre Suprême, ſous la figure du Soleil,

leil, de la Lune, d'une pierre, d'une ſtatuë, d'un bœuf, &c. ſe vit adoré partout ; mais il ne fut plus le même dans l'extérieur qui le rendoit ſenſible.

Chaque Nation s'habitua à conſidérer l'emblême qu'elle avoit choiſi, comme le ſymbole le plus véritable & le plus ſaint de la Divinité. Chacune d'elles y vit enſuite le vrai Dieu, & le ſeul Monarque ; & les emblêmes étant différens en tous lieux, comment ſe ſeroient-elles imaginé qu'elles n'avoient toutes que le même Dieu, & qu'il étoit partout le même ? *

* Les Philoſophes du Paganiſme ont tous connu cette grande vérité, & c'eſt par-là qu'ils expliquérent aux Chrétiens de la primitive Egliſe, les bizarreries & les varietés de leur culte. Les Chrétiens

L'unité des Nations fut donc rompue. La Religion générale étant éteinte, un fanatisme général prit sa place, & dans chaque contrée il eut son étendart par-

tiens regardérent alors leurs raisonnemens comme une imagination nouvelle inventée par les Payens pour pallier le culte des Démons; on peut aujourd'hui les juger par cet ouvrage & par les paroles de Plutarque. (p. 377. & 378.) „ Comme le Soleil, la Lune, „ le Ciel, la Terre, la Mer, sont communs à tous les hommes, dit-il, „ mais ont des noms différens, selon „ la différence des Nations & des Langues; ainsi, quoiqu'il n'y ait qu'une „ *Divinité unique*, & une Providence „ qui gouverne l'Univers, & qui a sous „ elle différens Ministres subalternes, „ on donne à cette Divinité, *qui est la „ même*, différens noms, & on lui „ rend différens honneurs, selon les „ loix & les coutumes de chaque „ pays.

particulier ; chacun regardant ſon Dieu & ſon Roi comme le ſeul véritable, crut poſſéder la vraie Religion de ſes péres ; chaque Nation crut être la ſeule religieuſe, la ſeule chérie de l'Etre Suprême ; & du ſouvenir de l'ancienne vérité, il ne reſta qu'une fatale impreſſion, qui porta chaque Peuple à aſpirer à la Monarchie univerſelle, parce qu'elle étoit réellement due à l'Etre ſuprême, que chaque Peuple regardoit comme ſon Monarque, ſous des formes & des noms différens. Dans le langage des Prêtres, le Dieu dont ils étoient les Miniſtres fut l'ennemi jaloux de tous les Dieux voiſins ; bientôt toutes les Nations furent reputées étrangéres ; on ſe ſépara d'elles, on ferma ſes frontiéres, & les hommes devinrent

vinrent enfin, par naiſſance, par état, & par Religion, ennemis déclarés les uns des autres. Telle eſt la ſource de toutes les calamités ſanglantes, qui ont, depuis cette époque, dévaſté l'Univers ſous le voile ſacré de la Religion.

C'eſt une choſe bien digne de nôtre attention que la ſimplicité de cette origine de l'idolatrie, que la moindre inſtruction des Prêtres eût pû détourner & prévenir, s'ils euſſent été bien intentionnés pour le Genre humain. Il eſt vrai qu'ils étoient ignorans & idolâtres eux-mêmes; mais pourquoi ceux qui prétendent ne l'avoir jamais été, pourquoi ces ſublimes Prophêtes des Hébreux qui ſçavoient ſi bien les choſes futures, n'en avertirent-ils pas les Peuples voiſins,

sins, & les Israëlites eux-mêmes, qui furent perpétuellement idolâtres ? Au lieu de s'élancer perpétuellement dans l'avenir, que ne portoient-ils un flambeau plus utile sur le passé, sans s'épuiser en injures ridicules contre les vaines Divinités des Nations, qu'ils traitoient par-là eux-mêmes comme des Etres réels ? Que ne les anéantissoient-ils par un mot d'instruction ? Le Dieu de ces prétendus inspirés, qu'ils font toûjours paroître dans une colére implacable, criant sans cesse à la vengeance, & menaçant perpétuellement de punir les Nations, & de briser leurs idoles, pouvoit-il être le vrai Dieu s'il lui étoit plus facile d'exterminer que d'instruire ?

L'on voit encore dans cette origine de l'idolatrie, combien le

le germe funeſte des guerres de Religion & de l'intolérance eſt ancien; c'eſt un reproche mal fondé que l'on a fait au Chriſtianiſme d'en avoir le premier montré la fureur; il ne ſeroit pas difficile de prouver que preſque toutes les guerres, ſoit du Judaïſme, ſoit du Paganiſme, ont eu des motifs religieux. Juvenal nous en fait connoître l'origine telle que je viens de la donner, lorſque parlant dans ſa quinziéme Satyre des ſuperſtitions & des guerres civiles de deux Peuples d'Egypte, il nous dit que ces Peuples haïſſoient mortellement les Dieux de leurs voiſins, chacun étant perſuadé qu'il n'y en avoit point d'autre que le ſien.

Inde

Inde furor vulgo quod numina vicinorum
Odit uterque locus, cum ſolos credat habentes
Eſſe Deos, quos ipſe colit.

Ce ſeroit actuellement un travail des plus curieux & des plus inſtructifs, de fouiller dans l'Antiquité, & dans la Religion de tous les Peuples, pour y examiner les tournures ſinguliéres & recherchées qu'il fallut prendre alors pour accorder avec les nouveaux préjugés qui ſe formérent de toutes parts, les anciens dogmes du grand Juge, du Jugement dernier & de la vie future; dogmes puiſſans, qui, même en ſe corrompant, ne s'éteignirent jamais totalement.

Pour accorder l'inviſibilité de l'Etre Suprême, que la ſaine raiſon admettoit toûjours, avec ſon em-

emblême visible, on relégua dans le Sanctuaire ces idoles muettes & stupides ; on rendit les abords de ce Sanctuaire terribles & difficiles au vulgaire ; on cacha jusqu'au nom du Dieu Monarque ; bientôt le préjugé s'imagina qu'on ne pouvoit le prononcer sans mourir.

Pour accorder un cérémonial avec l'ancienne attente du grand Juge à la fin des tems, qui étoit dégénérée en une attente réglée par tous les périodes astronomiques & astrologiques, on imagina des descentes invisibles du grand Juge dans le Sanctuaire à la fin des années, & autres révolutions périodiques & sabbatiques : on fit sortir du Temple ses emblêmes, pour les promener une fois par an, ou une fois par siécle, afin de les montrer au

au Peuple, tantôt derrière des voiles, tantôt dans une obſcurité artificielle, & tantôt environnés d'attributs effrayans; & ces jours ſolemnels devinrent pour les uns des jours de trouble & d'effroi, pour d'autres, de conſolations & de réjouïſſances, & pour tous, des jours d'une extravagante ſuperſtition, * pour accor-

* Au renouvellement de chaque année civile, les Juifs ſe ſont toujours imaginés, & s'imaginent encore, que le grand Juge exerce alors du haut du Ciel un jugement ſur tous les hommes; c'eſt par là qu'ils expliquent toutes les auſtérités qu'ils pratiquent alors. *Cere. Relig. tom.* 3.

Il y a une infinité de Peuples qui ont la même chimère, & qui en conſéquence ont des Pénitences & des Indulgences périodiques que leurs Prêtres leur adminiſtrent de la part de la Divinité.

accorder l'immatérialité de l'Etre Suprême avec la groſſiéreté du ſymbole dans lequel on prétendoit qu'il réſidoit, ou qu'il venoit

nité. Les Japonois ont dans l'année un mois qu'ils appellent *le mois de l'arrivée inviſible des Dieux.* Les Chrétiens ont un mois de l'année qu'ils appellent *Advent*, ce qui eſt la même choſe; c'eſt un tems de pénitence comme au Japon, dont l'ancien principe n'a été que de ſe préparer au Jugement de la fin de l'année, à l'arrivée du grand Juge, & au renouvellement futur. Si les Chrétiens ont encore un Carême dans le Printems, c'eſt que les Romains, dont ils ont pris en partie les coutumes, commençant leur année civile en Mars, pratiquoient leurs purifications & leurs expiations dans tout le mois le Février.

A Trichinapaly, le Dieu *Brama* deſcend une fois chaque année dans la Pagode; quelques Théologiens du pays prétendent qu'il meurt & qu'il reſſuſcite chaque année. *Cer. Relig. tom. 6.*

noit réſider en certains tems, on inventa des Métamorphoſes, des Métempſycoſes, des Incarnations, & des Alliances myſtiques, auſſi abſurdes qu'impies, d'un Dieu avec

A Jaghinat, ville du même pays, le Dieu ſort une fois l'an de ſon Temple; le peuple y accourt de l'extrémité de l'Inde; l'idole montée ſur un énorme char eſt promenée par la ville, & elle écraſe ſous ſes roues tous ceux qui ont la dévotion de s'y faire rouer: c'eſt un grand bonheur de mourir ainſi ce jour-là, parce que c'eſt un jour de rémiſſion, pendant lequel les portes de la vie future ſont ouvertes. *Cer. Rel. t. 6.*

Les *Camis*, Divinités Japonoiſes du ſecond ordre, ne ſortent de leurs Temples & de leurs Châſſes, qu'une fois par ſiécle: ce ſont les Jubilés du pays. *Cer. Relig. t. 6.*

Au Temple de la Déeſſe de Syrie, où, comme nous l'apprend Lucien, on faiſoit encore de ſon tems des commémo-

rations

avec des matiéres groſſiéres, avec des animaux, avec des hommes & des femmes ; & pour s'élever à tout ce qu'il y avoit de ſurnaturel dans cette Re-

rations du Déluge, la Déeſſe ſortoit une fois l'an de ſon Sanctuaire, accompagnée de tous les Dieux, pour aller viſiter dans un Lac ſon poiſſon favori. Jupiter parloit le premier ; mais la Déeſſe qui appréhendoit que ſon poiſſon ne mourût ce jour-là, s'il voyoit Jupiter, engageoit ce Roi des Dieux, par careſſes & par priéres, à retourner ſur ſes pas. Toutes ces cérémonies commençoient par les allarmes & la terreur ; on pratiquoit des pénitences outrées ; les dévots ſe déchiroient de la façon la plus cruelle ; mais le retour de Jupiter ramenant la joie & le plaiſir, elle finiſſoit par des feſtins & des réjouïſſances. Ce n'étoit, comme on voit, qu'une ridicule allégorie de l'apparition du grand Juge à la fin des tems.

Religion figurée, on fut obligé de deſcendre à tout ce qui étoit de plus déraiſonnable.

Comme l'ignorance ne tarda pas à confondre tous les uſages religieux avec tous les uſages commemoratifs qui faiſoient une partie de la Religion, & comme les repréſentations de l'ancien état du Genre humain, toutes ſymboliques auſſi, étoient réglées par les mêmes périodes qui régloient le Cérémonial Théocratique, & tout ce qui avoit rapport aux dogmes ſacrés, il s'enſuivit encore de nouveaux égaremens & de nouvelles fables. Tous les différens ſymboles de ces commémorations de l'hiſtoire de la Nature, ſe changérent inſenſiblement en perſonnages illuſtres, auxquels on prêta de grandes avantures

mêlées de biens & de maux, de grandeur & de misère; parce que les anecdotes de la ruine & du rétablissement du Monde prenant une nouvelle face, devinrent nécessairement leurs Légendes. L'intérêt que prit le Genre humain au sort de ces emblêmes personifiés, fit qu'on les confondit bientôt avec les emblêmes du grand Juge, qui se perdit dans la foule; & même les uns & les autres paroissoient & disparoissoient dans les mêmes tems; on crut qu'elles étoient les mêmes, qu'elles avoient rapport au même objet, & on les divinisa.

Par ces nouvelles mépriſes, la vie du Dieu Monarque & du grand Juge, se trouva ornée de tous les détails historiques des fêtes commémoratives. Ce fut

le Soleil éteint & ranimé que l'on adora ; ce fut le Monde détruit & rétabli qui devint l'objet du culte public, ſous le nom des *Oſiris*, des *Atys*, des *Adonis*, des *Bacchus*, &c. L'on s'imagina que ces Dieux étant autrefois deſcendus ſur la Terre pour y faire du bien aux mortels, pour les civiliſer, & leur donner des loix, avoient éprouvé dans leur vie humaine de grandes traverſes, qu'ils avoient ſuccombé ſous des ennemis puiſſans, mais qu'après leur mort, qui avoit été cruelle, ils étoient tous glorieuſement reſſuſcités : par là la folle antiquité ſe plongeant de plus en plus dans l'erreur, prépara pour les ſiécles à venir une nouvelle idolatrie ; car les uſages d'où ſortirent ces abſurdités, ayant eu primitivement pour

objet des inſtitutions ſur l'avenir, auſſi-bien que les commémorations du paſſé, on crut voir dans ces fauſſes hiſtoires, & dans ce culte défiguré, les événemens futurs, les traverſes, & les grandeurs de ces chimériques perſonnages, qui prirent dans l'eſprit des Peuples la place de cet ancien grand Juge que l'on avoit attendu autrefois.

On attendit donc de nouveaux *Oſiris*, & de nouveaux *Adonis*, qui devoient avoir le même ſort que les anciens, & éprouver tous les maux & tous les biens qu'avoient déja éprouvés les premiers. Chaque Nation eut ainſi ſon attente particulière, & ſe tint prette au premier ſigne du Ciel, à ſe porter vers un nouveau

veau fanatisme, & vers de plus grandes extravagances.

Les Romains, tout Républicains qu'ils étoient, attendoient du tems de Ciceron un Roi prédit par les Sibylles, comme on le voit dans le Livre de la Divination de cet Orateur Philosophe; les misères de leur République en devoient être les annonces, & la Monarchie universelle la suite. C'est une anecdote de l'histoire Romaine, à laquelle on n'a pas fait toute l'attention qu'elle mérite, & l'on ignore encore à quel point elle contribua aux grands événemens qui se passérent alors dans cette fameuse République.

Les Hébreux attendoient tantôt un Conquérant, & tantôt un Etre indéfinissable, heureux & malheureux. Ils l'attendent encore

core avec un *Elie* & un *Enoch*, qui ne ſont, ainſi que lui, que des grands Juges perſonifiés.

L'Oracle de Delphes, comme on le voit dans Plutarque, * étoit dépoſitaire d'une ancienne & ſecrette prophétie ſur la future naiſſance d'un fils d'Apollon, qui amèneroit le régne de la juſtice; & tout le Paganiſme Grec & Egyptien avoit une multitude d'Oracles qu'il ne comprenoit pas, mais qui nous décélent de même cette chimère univerſelle. C'étoit elle qui donnoit lieu à la folle vanité de tant de Rois & de Princes qui prétendoient ſe faire paſſer pour fils de Jupiter. Les autres Nations de la Terre n'ont pas moins donné dans ces étran-

* Vie de Lyſandre.

étranges visions : les Persans attendent *Ali* à la fin des tems ; les Chinois attendent un *Phelo* ; les Japonnois, un *Peyrum* ; & un *Combadoxi* ; les Siamois, un *Sommona-Codom* ; les Indiens du Mogol, un Dieu sous la forme d'un cheval. Tous les Américains attendoient du côté de l'Orient, (qu'on pourroit appeller le Pole de l'espérance de toutes les Nations) des enfans du Soleil ; & les Mexicains en particulier attendoient un de leurs anciens Rois, qui devoit les revenir voir par le côté de l'Aurore, après avoir fait son tour du Monde. Enfin, il n'y a aucun Peuple qui n'ait eu son expectative de cette espéce, à laquelle on ne comprendroit rien, si mutuellement elles ne s'expliquoient les unes par les autres,

& ſi par le concours des différentes anecdotes qui y ſont jointes, elles ne dévoiloient qu'elles ont eu toutes primitivement pour objet l'attente d'un grand Juge, du Jugement dernier & de la vie future à la fin des tems, dont les ſymboles ont été corrompus & perſonifiés dans une très-haute antiquité & ſous des noms différens en chaque climat.

C'eſt encore par une ſuite de la mépriſe qui fit confondre les ſymboles allégoriques de l'hiſtoire de la Nature avec les repréſentations du Dieu Monarque, que les hiſtoires de tous les Dieux, de tous les anciens Rois, & de tous les Légiſlateurs ſe reſſemblent par une multitude de traits ſinguliers; c'eſt que malgré la différence des noms, ils

ils ne ſont tous que le Dieu Monarque, dont les légendes ſont ornées des anecdotes de la Nature, rendues ſelon le ſens corrompu que l'on donna aux anciens monumens, & aux commémorations devenues inintelligibles. Ces anecdotes ont été le moule commun où toute l'Antiquité a fondu, pour ainſi dire, preſque tous ſes Dieux, ſes Rois, ſes Légiſlateurs, ſes Héros & ſes grands hommes; auſſi Macrobe les raméne-t-il tous au Soleil, tandis que d'autres les raménent tous à Jupiter. Le ſçavant Huet les voit tous dans Moïſe, ſans en excepter aucun, & pluſieurs interprètes les ont tous vû dans Abraham. On a trouvé *Saturne*, *Mercure*, *Bacchus*, & *Apollon*, dans *Noé*, *Cham*, *Jacob*, & *David*. Enfin

toutes les Divinités Payennes ont été vûes dans les Patriarches Hébreux, & tous ces Patriarches ſe voyent de même dans ces Divinités ; cahos ſingulier, où tous les Sçavans ſe ſont perdus, mais qui n'a d'autre ſource que la variété des noms, ſuivant les langues & ſuivant les attributs de l'unique & ancien ſymbole du Roi Théocratique, qui, s'étant comme fécondé de lui-même, a rempli les annales de tous les Peuples.

Quand on conſidérera l'idolatrie ſous ce point de vue, à peine ſera-t-elle une idolatrie ; l'unité d'erreurs y décéle à chaque pas l'unité d'une vérité primitive, qui n'a été obſcurcie que par la variété de ſes noms & de ſes titres.

SEC-

SECTION XI.

Abus Politiques du Gouvernement Théocratique.

LE déplorable état dans lequel ſe plongea la Religion primitive du Genre humain, par les funeſtes ſuites de l'appareil Théocratique, nous peut faire juger de tous les déſordres dont la police & l'adminiſtration civile durent être auſſi défigurées. La Théocratie, en rendant l'homme idolâtre, le rendit encore eſclave, barbare, & ſauvage; quel grand & ſublime que paroiſſe un Gouvernement qui n'a d'autre point de vue que le Ciel, & qui prétend en faire ſon modéle, il ne peut

néanmoins avoir qu'un ſuccès funeſte ſur la Terre, & un édifice politique conſtruit ici-bas d'après une telle ſpéculation, a dû néceſſairement s'écrouler & produire les plus grands maux.

Entre cette foule de fauſſes opinions dont nous avons déja vû en partie que la Théocratie remplit l'eſprit humain, il s'en éleva deux encore infiniment contraires au bonheur de la Société, quoiqu'elles ayent été ſinguliérement oppoſées l'une à l'autre.

Le tableau qu'on ſe fit de la félicité du Régne céleſte, fit naître de fauſſes idées ſur la liberté, ſur l'égalité, & ſur l'indépendance. D'un autre côté l'aſpect d'un Dieu Monarque, ſi grand & ſi immenſe, réduiſit l'homme preſque au néant, & le porta à ſe

à ſe mépriſer lui-même, & à s'avilir volontairement. Par ces deux extrêmes, l'eſprit qui devoit faire le bonheur de la Société, ſe perdit également. Dans une moitié, on voulut être plus qu'on ne pouvoit, & qu'on ne devoit être ſur la Terre; & dans l'autre on ſe dégrada au deſſous de ſon état naturel; enfin on ne vit plus l'homme, mais on vit paroître le ſauvage & l'eſclave.

Le deſſein des premiers hommes avoit été cependant de ſe rendre heureux par cette ſublime perſpective du régne du Ciel, & il y a quelque apparence qu'ils y avoient en partie réuſſi pendant un tems, puiſqu'ils ont par la ſuite toujours chanté cette époque comme celle de l'âge d'or; du régne de la Juſtice, & tous les Poëtes ſe ſont épuiſés

pour célébrer à l'envi cette primitive félicité. *Chacun étoit libre dans Iſraël*, dit auſſi l'Ecriture, en parlant du commencement de la Théocratie Judaïque; *chacun faiſoit ce qui lui plaiſoit, & vivoit alors dans l'indépendance.* *

Si ces tems merveilleux, où l'on voit néanmoins le germe des abus futurs, ont exiſté, ce n'a pu être que dans les abords de cet âge myſtique, où le Genre-humain, encore affecté de ſes malheurs, étoit dans toute la ferveur de la Morale & de la Religion, & comme dans l'héroïſme de la Théocratie. Mais cette félicité & cette juſtice n'ont dû être que paſſagéres, parce que la ferveur & l'héroïſme, qui ſeuls pouvoient ſoutenir le ſurnatu-

* Juges, 17. 6.

naturel d'un tel Gouvernement, ſont des vertus momentanées, & des ſaillies religieuſes qui n'ont jamais de durée ſur la Terre.

Si la Théocratie céleſte doit être un jour là-haut un état conſtant de juſtice, de liberté & de béatitude, il n'en eſt pas de même d'une Théocratie terreſtre, où le Peuple ne peut qu'abuſer de ſa liberté, & où ceux qui commandent ne peuvent qu'abuſer du pouvoir du Ciel; ainſi il eſt vraiſemblable que ce Gouvernement s'eſt perdu dans ces deux excès. Par l'un, tout l'ancien Occident a changé ſa liberté en brigandage, en une vie errante & tout-à-fait ſauvage; par l'autre, tout l'ancien Orient s'eſt aſſervi à des Tyrans.

Les peintures que les Anciens nous ont faites du ſiécle d'or, de

de la ſimplicité & de l'indépendance dans laquelle on y vivoit, m'ont toujours paru avoir un tel rapport avec l'état des Américains, que j'ai peine à m'empêcher de regarder la décadence du Régne Théocratique comme l'époque du genre de vie que ménent depuis tant de ſiécles tous les Peuples de cette vaſte contrée : non que je croye que le Gouvernement Théocratique ait été dans ſon origine auſſi brut & auſſi ſauvage ; mais je me le repréſente aſſez peu fixe, & aſſez peu déterminé, pour que les Américains, qui ſemblent avoir toujours été plus ſimples que les autres Peuples de la Terre, ayent pû tomber dans les déſordres dont nous venons de parler, en ſe rendant tout-à-fait libres, indépendans, & ſauvages.

vages. Je ſuis d'ailleurs aſſez porté à croire que leur manière de vivre n'eſt qu'accidentelle, & qu'elle dépend bien plus de leurs préjugés que de cet état de nature que je regarde comme une chimère.

La multitude des traditions & des ouvrages Théocratiques que j'ai trouvés chez les plus barbares de cette Religion, eſt, ſelon moi, un fort indice de leur origine, de leur vie ſingulière, & en même tems une preuve preſque autentique qu'aucun de ces Peuples n'eſt dans ſon état primitif & naturel, mais qu'ainſi qu'il eſt arrivé dans toutes les autres parties du Monde, ils ont autrefois vécu ſous ce Gouvernement myſtique, d'où l'eſclavage ou le brigandage ont dû ſortir, ſelon que le génie des Nations

Nations aura concouru avec la nature de leurs climats, pour rendre ces effets de l'ancienne Théocratie plus ſenſibles.

Jettons pour la ſeconde fois un coup d'œil ſur la naiſſance du Chriſtianiſme qui l'a renouvellée en partie. Que ſeroient devenus tous les zélés de la primitive Egliſe, ſi on ne leur eût pas bâti des retraites au milieu des Sociétés, dans ces tems de phrénéſie où l'attente du régne du Ciel leur faiſoit tout abandonner ſur la Terre, & lorſqu'ils ne vouloient plus être des hommes, mais des Anges? Que ſont devenus tant de milliers d'Hermites qui vécurent alors en vrais Sauvages dans les déſerts de la Thébaïde? Qui ſçait ſi dans les déſerts de l'Afrique il n'y a pas encore aujourd'hui quelques-uns de leurs

deſcen-

deſcendans, qui y mangent de la chair humaine ?

On célèbre beaucoup une ville d'Oxiringue * qui n'étoit compoſée que de Moines, ſoit au-dedans, ſoit au dehors : on y en comptoit dix mille, ainſi que vingt mille Vierges, ſans ceux qui étoient diſperſés dans les montagnes voiſines, où il y en avoit plus de quarante mille. Si dans cette quantité nous n'en ſuppoſons qu'un par centaine qui fût dégoûté de ſon état, n'en réſulteroit-il pas une quantité d'hommes & de femmes ſuffiſante pour avoir depuis dix-huit ſiécles peuplé toute l'Afrique de Barbares ?

Quand on veut être ſur la Terre plus qu'un homme, l'humanité

* *Hiſt. Eccleſ. t. 5. p. 25.*

manité eſt bientôt perdue. Les Communautés Religieuſes qui parurent enſuite dans toutes les parties de l'Empire Romain, formeroient le tableau contraire à celui-là ; ſi nous voulions les étudier & les ſuivre, nous y verrions l'homme animé des mêmes faux principes, faire le ſacrifice imbécille de ſa liberté & de ſa volonté, & donner lieu par là à la ſervitude des Cloîtres & au Deſpotiſme Monacal ; mais il me ſuffit d'avoir fait apercevoir ces doubles abus & leurs principes. C'eſt ſur une plus grande ſcène qu'il faut continuer de nous inſtruire de tous les maux qu'ont produit la Théocratie & les Gouvernemens, qui, comme elle, ont affecté d'imiter le Régne du Ciel.

L'hiſtoire de l'Orient & le caractère

ractère des Orientaux, ſemblent devoir nous faire penſer que dans ces climats les Théocraties ſe ſont moins corrompues par le brigandage des Peuples, que par les tyrannies de leurs Miniſtres. Les Symboles, les Coffres, les Arches & les Idoles par leſquelles on y repréſentoit le grand Juge, n'étoient rien; mais les Officiers qu'il fallut leur donner étoient des hommes, & non des créatures céleſtes incapables d'abuſer d'une adminiſtration qui leur donnoit tout pouvoir. Quoique Dieu fût l'unique Roi de la Société, comme il n'y a aucun pacte ni aucune convention à faire avec un Dieu, la Théocratie dès ſon inſtitution & par ſa nature fut un Gouvernement Deſpotique, dont le grand Juge étoit le Sultan inviſible, & dont

les

les Prêtres étoient les Vizirs & les Miniſtres, c'eſt-à-dire, les Deſpotes réels.

De tous les vices politiques de la Théocratie, voilà le plus grand & le plus fatal, & celui qui prépara la voye au Deſpotiſme Oriental, & à l'horrible ſervitude qui en fut la ſuite. C'eſt ici que le Lecteur doit ſentir que je n'aurois pu l'amener à cette fatale époque, ſi, avant de lui parler de ce Gouvernement, je n'euſſe pas commencé par lui faire connoître les erreurs morales & religieuſes, ſorties des Théocraties, & ſi je ne lui avois expoſé ce qui leur avoit donné lieu, en lui dévelopant cette grande chaîne de tous les égaremens des hommes.

Quoique la Théocratie fût par elle-même & dès ſa naiſſance

ce un véritable Deſpotiſme, il eſt vraiſemblable, cependant, que les premiers âges ne ſe ſont point ſentis des abus qui devoient en naître un jour. Nous pouvons le croire, parce que les nouveaux établiſſemens ſont ordinairement ſoutenus par la ferveur, & parce qu'il en étoit reſté un ſouvenir qui fut toûjours cher à toutes les Nations; les Miniſtres viſibles auront, ſans doute, été dignes de leur Maître inviſible, au moins pendant un certain tems; mais puiſqu'au milieu de la ſervitude qui régne aujourd'hui & depuis tant de ſiécles dans l'Orient, les hommes y ſont encore univerſellement dociles & ſoumis, ce doit être une preuve que les Miniſtres y ont abuſé de leur puiſſance

avant

avant que les Peuples ayent abuſé de leur liberté.

Par le bien que les Prêtres auront pû faire d'abord, les hommes ſe ſeront accoutumés à reconnoître en eux un pouvoir divin & ſuprême; par la ſageſſe de leurs premiers ordres & l'utilité de leurs premiers conſeils, on ſe ſera habitué à leur obéir, & chacun ſe ſera ſoumis ſans peine à leurs oracles & à leurs révélations. Peu à peu une confiance extrême aura ſans doute produit une extrême crédulité; l'homme prévenu que c'étoit Dieu qui parloit, que c'étoit un Souverain immuable qui vouloit & qui commandoit, aura cru ne devoir point réſiſter à tous ces prétendus organes de la Divinité, lors même qu'ils ne faiſoient

ſoient plus que du mal. Arrivé par cette gradation à ce point de déraiſon de méconnoître ſon état, ſa nature, & ſa dignité, l'homme dans ſa miſére n'oſa plus lever les yeux vers le Ciel, encore moins ſur ſes Tyrans; un fanatiſme aveugle le rendit eſclave, & il crut enfin devoir honorer ſon Dieu & ſon Monarque en ſe dégradant & en s'anéantiſſant.

Telle a été vraiſemblablement la marche de cet eſclavage volontaire qui a avili le Genre humain.

Ces malheureux préjugés forment encore la baſe de tous les ſentimens & de toutes les diſpoſitions où ſont les Peuples Orientaux envers leurs Souverains. Ils s'imaginent que le Diadême a de droit divin le pouvoir

voir de faire le bien & le mal, & que ceux qui le portent ne doivent trouver rien d'impoſſible dans l'exécution de leurs volontés. S'ils ſouffrent, s'ils ſont malheureux par les caprices féroces d'un Barbare, ils ſe ſoumettent alors aux vuës d'une Providence impénétrable; & par cent interprétations dévotes & myſtiques, ils cherchent la ſolution des procédés illégitimes & cruels dont ils ſont tous les jours les victimes. *

Le

* Les Turcs ſont dans l'idée que leur Sultan peut, ſans pécher, faire mourir tous les jours juſqu'à quatorze perſonnes; ils croyent que lorſque leur Tyran ordonne la mort d'un de ſes ſujets, il ne fait que ſuivre des inſpirations particuliéres de la Providence, auxquelles on ne peut réſiſter ſans crime. *Voyez l'Hiſt. de l'Empire Ottom. du Prince Cantemir.*

Le Sacerdoce Théocratique, devenu Deſpotique à l'abri des ſacrés préjugés des Nations, couvrit la Terre de Tyrans. Les Prêtres ſeuls furent les Souverains du Monde, & rien ne leur réſiſtant, ils diſpoſérent des biens, de l'honneur & de la vie des hommes. Les tems qui nous ont dérobé l'hiſtoire des Théocraties, ont, à la vérité, jetté un voile épais ſur les forfaits de leurs Miniſtres; la Théocratie Judaïque peut, cependant, nous en faire connoître quelques traits. Elle nous expoſe quelle fut l'abominable conduite des Prêtres Hébreux ſur la fin de ce Gouvernement. Ils ne rendoient plus alors aucune juſtice aux Peuples; leur vie n'étoit qu'un brigandage; ils enlevoient de force & dévoroient en entier toutes les

victimes qu'on venoit offrir au Dieu Monarque, qui n'étoit plus qu'un prête-nom; leur incontinence égalant leur gourmandiſe, ils dormoient, dit la Bible, avec les femmes qui venoient veiller à l'entrée du Tabernacle. Cette derniére anecdote, ſur laquelle l'Ecriture gliſſe ſi légérement, & ſans nous en faire connoître les ſuites, eſt neantmoins dans l'hiſtoire du Sacerdoce, celle qui en eut le plus chez toutes les Nations, & chez les Hébreux eux-mêmes, quoiqu'ils nous les ayent cachées ou palliées par d'autres fables.

Les Prêtres en vinrent à ce comble d'impiété & d'inſolence, de couvrir juſqu'à leurs débauches du manteau de la Divinité. C'eſt d'eux que ſortirent une nouvelle race de Créatures, qui ne

ne connurent d'autre pére que Dieu, que le Ciel, que le Soleil, & que les Dieux, & d'autres méres que les miſérables victimes, ou que les coupables aſſociées de l'incontinence Sacerdotale. Toutes les Nations virent alors paroître les *demi-Dieux* & les Héros, dont la naiſſance illuſtre & les exploits glorieux portérent les hommes à changer leur ancien gouvernement, & à paſſer du régne de ces Dieux qu'ils n'avoient jamais pû voir, ſous celui de leurs prétendus enfans, qu'ils voyoient au milieu d'eux. Evénement ſingulier, où l'incontinence du Sacerdoce lui donnant des Maîtres, fit naître la révolution qui mit fin au Régne Céleſte, & fit commencer cet âge des *demi-Dieux*, que toute l'hiſtoire ſérieuſe a crû juſqu'à

préſent devoir retrancher des annales du Monde.

SECTION XII.

Les Théocraties produiſent le Deſpotiſme.

FAtigués du joug inſuportable qu'impoſoient les Miniſtres du Roi Théocratique, & tourmentés par les brigands que les déſordres de la Police avoient produits dans toutes les contrées, les hommes cherchérent enfin à ſe mettre à l'abri de tant d'ennemis en réformant leur gouvernement; ils penſérent qu'il n'y auroit pas de meilleur moyen que de revenir à l'unité, en remettant entre les mains d'un ſeul toute l'autorité qu'avoient exercée

cée juſqu'alors les familles Sacerdotales.

Ce paſſage de la Théocratie au Gouvernement qui la ſuivit, a pû ſe faire chez les divers Peuples du Monde en divers tems, & les événemens qui l'ont amené, ont pu être différemment modifiés & circonſtanciés. On pourroit peut-être ſoupçonner que les anciennes Théocraties ont dès-lors pû donner lieu à la formation des Républiques; mais après la triſte expérience des maux qui étoient reſultés de l'adminiſtration de pluſieurs, il eſt vraiſemblable qu'il n'y eut alors aucune Société qui prit le parti Républicain; ainſi je ne préſume point que l'on puiſſe jamais trouver dans cette révolution l'époque de ce genre de Gouvernement.

Quoique les Nations fuſſent dégoutées du miniſtère des Prêtres de la Théocratie, elles ne perdirent point, néantmoins, de vuë cette ancienne chimère. Toûjours religieuſement affectées pour elle, elles ne la quittèrent pas même en ſe donnant un Roi, & elles s'imaginèrent qu'elles ne faiſoient en cela que reformer la multitude des organes du Dieu Monarque, qu'elles continuèrent de regarder comme leur ſeul & véritable Roi. Toutes les Nations ne ſe donnèrent un Maître mortel, que dans l'idée d'en faire l'organe, l'image & la repréſentation du Monarque inviſible, en qui elles firent encore réſider le pouvoir ſuprême, comme elles avoient toûjours fait juſqu'alors. Ceci ſe confirme ſans peine par le titre faſtueux

tueux d'*image de la Divinité*, qu'ont ſoigneuſement conſervé les Rois de la Terre; nous verrons dans peu ce qu'étoit ce titre dans ſon origine.

Avec de telles préventions ſur le gouvernement d'un ſeul, on peut juger combien les Nations étoient encore éloignées du parti Républicain; auſſi la haute antiquité nous apprend-elle qu'on n'y connoiſſoit que le Gouvernement Royal, & qu'on n'y avoit aucune idée d'un Etat populaire. Tout l'Orient eſt encore aujourd'hui dans le même cas: on ne peut y comprendre ce que c'eſt que nos Républiques d'Europe, & on les regarde comme des Sociétés monſtrueuſes. Préjugé qui n'a d'autres principes que les anciennes idées Théocratiques, qui ne ſe ſont jamais effacées

facées dans cette partie du Monde.

Nous pouvons eſtimer que dans certaines contrées, le grand Prêtre de la Théocratie aura pû lui-même en devenir le Deſpote, en abaiſſant les ordres inférieurs qui dépendoient de lui. Ce ſoupçon pourroit être confirmé par ces divers Etats de l'Aſie ancienne & moderne, où le Souverain Civil eſt encore le Souverain Eccléſiaſtique. Néanmoins l'union de ces deux Puiſſances a pu venir de toute autre cauſe; comme, par exemple, du ſentiment de cette vérité, qu'un Roi étant le premier de l'Etat, doit néceſſairement être le premier Prêtre, comme il eſt le premier Général, le premier Magiſtrat, en un mot le premier dans les différens ordres qui compoſent

poſent la Société. Ainſi il a pu ſe faire que les nouveaux Rois ayent été déclarés auſſi les Chefs de la Religion, quoiqu'ils ne faſſent point de famille Sacerdotale.

Les hommes, toûjours portés vers l'unité & la ſimplicité, ont ſenti dans tous les tems combien pluſieurs Puiſſances étoient dangereuſes dans un même Gouvernement.

Ceci ne doit pas nous empêcher de reconnoître encore qu'il y eut différens Etats où la révolution qui produiſit l'autorité civile d'un ſeul, laiſſa au Sacerdoce toute la police des choſes ſacrées, & le ſoin de tout ce qui concernoit la Religion. L'ancienne hiſtoire du Japon & de pluſieurs autres Peuples nous en ont conſervé des exemples; mais cet-

te conduite fut pour ces Etats une ſource de diſſenſions & de diſputes entre les deux Puiſſances, qui toutes deux eurent leurs titres pour prouver qu'elles régnoient de droit divin.

Ceux ſur qui la plupart des Peuples jettérent les yeux alors pour ſe donner des Maîtres viſibles, furent vraiſemblablement, comme nous l'avons inſinué ci deſſus, ces demi-Dieux & ces Héros, enfans des anciens Rois Théocratiques, c'eſt-à-dire, des Prêtres.

Le concours des traditions de la plus haute antiquité, qui font toutes ſuccéder leurs époques à celle des Dieux, porte ſur les tems mythologiques une lumiére hiſtorique dont il eſt difficile de ne pas ſentir ici toute la force. Les rayons de la Divinité

que

que les Peuples s'imaginérent reconnoitre dans ces hommes merveilleux, durent en effet les porter à avoir pour eux une profonde vénération. D'un autre côté, pour ſoutenir l'honneur de leur naiſſance, ces demi-Dieux cherchérent ſans doute à ſe rendre utiles; & comme leur naiſſance même nous dévoile quel étoit l'affreux déſordre où la Police & la Religion étoient tombées de leur tems, ils ne manquérent point d'occaſions d'acquérir de la gloire & de gagner l'affection des hommes, en faiſant la guerre aux Tyrans, en exterminant les brigands, & en purgeant la Terre de tous les monſtres qui l'infectoient. La Mythologie profane confirme ſinguliérement cette gradation d'événemens; c'eſt de ces demi-

Dieux & de ces Héros dont elle a fait des Deſtructeurs de voleurs & de Géans, & des Preux incomparables, qui, comme les Paladins de nos Antiquités Gauloiſes, couroient le Monde pour l'amour du Genre humain, afin de rétablir partout le bon ordre & la ſociété. Nôtre Mythologie ſacrée, malgré tous ſes voiles myſtérieux, ne nous a pas fait moins entrevoir ces anciennes vérités. Pluſieurs de ces Héros & de ces Juges de la Théocratie Judaïque, qui s'élevoient de tems en tems pour tirer leurs citoyens de la ſervitude où leur mauvais gouvernement les faiſoit tomber à chaque inſtant, ont été les enfans des femmes ſtériles qui devenoient miraculeuſement enceintes, après avoir invoqué le Seigneur devant

vant l'Arche, ou devant le Sanctuaire. Tels furent, entre autres, un *Samſon*, dont la mére * fut fécondée par les paroles d'un homme de Dieu, & un *Samuël* qui vint à la lumiére, après les conſolations que le grand Prêtre *Heli* † donna à la femme d'*Elcana*. On ne peut raconter avec plus de décence que fait la Bible, des actions auſſi indécentes; mais il faudroit être aveugle pour n'y pas apercevoir toute l'iniquité du myſtére.

L'époque des Rois que les annales Payennes font ſuccéder aux régnes des demi-Dieux, & dont elles font ſouvent une troiſiéme époque qu'elles diſtinguent de la ſeconde, comme elles ont auſſi

* *Juges chap.* 13.
† *I. Rois chap.* 1.

auſſi diſtingué cette ſeconde de la premiére, c'eſt-à-dire, de celle des Dieux, ne doit pas, je penſe, être regardée comme tout-à-fait diſtincte & diſſemblable ſous les régnes des demi-Dieux & des Rois. Ce furent également des hommes, qui devinrent les repréſentans de la Divinité ; au lieu que ſous les régnes des Dieux, les repréſentans n'avoient été que des pierres, des ſtatuës, & divers autres objets bruts ou inanimés, qui rappelloient l'inviſible Monarque, dont les Prêtres étoient les Miniſtres.

Pour expliquer la diſtinction que ces annales ont cependant miſe entre les deux derniéres époques, on peut dire que de ces demi-Dieux ſortirent diverſes générations, qui régnérent ſur

ſur la Terre avec le titre de *race des Dieux*, qu'elles avoient hérité de leur premiére origine, & que ces races divines s'étant éteintes avec le tems, furent remplacées par d'autres Rois de race ordinaire.

Quoi qu'il en ſoit, il paroit en général que ces deux époques ſe ſont ſouvent confonduës, qu'elles n'ont eu qu'une ſéparation fort indéterminée, & que les tems qui diſtinguent la Mythologie d'avec l'Hiſtoire, ſont très vagues & très incertains. C'eſt l'incertitude où l'on a toûjours été ſur ces limites, qui a, ſuivant les apparences, fait mettre au nombre des Rois de la Chine, de l'Egypte, de la Gréce, de l'Italie, de tous les Peuples enfin, & même des Juifs, une multitude de perſonnages dont

dont l'hiſtoire fabuleuſe ne paroit appartenir qu'à la Mythologie des Dieux & des demi-Dieux.

Le gouvernement du Dieu Monarque, & la révolution qui arriva dans l'adminiſtration Théocratique, ſe cachent donc chez tous les Peuples dans une nuit profonde, & il ne nous reſte que les Hébreux, enrichis des dépouilles de l'Egypte, chez qui nous puiſſions retrouver quelques traces de cette mutation, des cauſes qui la produiſirent, & des ſuites qu'elle eut pour tout le monde.

Samuël étant devenu vieux, * ſes deux enfans, nommés Joël, le *Dieu fort*, & Abiah, le *Dieu Pére*, commirent une infinité d'ex-

* *IV. Rois. chap.* 7.

d'excès, & gouvernérent Iſraël d'une maniére ſi tyrannique, que les Peuples s'étant émus, les Anciens s'aſſemblèrent & députèrent vers Samuël pour lui porter leurs plaintes améres, & pour lui demander, au nom du Peuple, un Roi qui les gouvernât, qui les jugeât, & qui pût marcher à la tête de leurs armées. Samuël crut alors devoir leur repréſenter, qu'ils ſe plongeroient par-là dans une ſervitude plus cruelle: » Le Roi que vous de-» mandez, dit-il, enlévera vos » enfans pour en faire ſes Offi-» ciers & ſes Eunuques. Il vous » chargera de peſans fardeaux. » Vous ſerez obligés de labou-» rer ſes champs, de faire ſes » moiſſons, & de travailler à » ſes armes, à ſes meubles, & à » toutes ſes ſuperfluités. Ce Roi

» pren-

» prendra vos champs, vos oli-
» viers, & vos vignes pour ſa-
» tisfaire ſa cupidité & celle de
» ſes Miniſtres; vos troupeaux
» ſeront les ſiens; tout vôtre
» bien lui appartiendra, & vous-
» mêmes à l'avenir ne ſerez plus
» que ſes eſclaves.« Tel fut à cette occaſion le fameux diſcours de Samuël, ſur lequel on a fait depuis de ſi fréquens commentaires; la flatterie & la baſſeſſe y ont trouvé un vaſte champ pour faire leur cour aux Tyrans; la ſuperſtition y a vu un ſujet digne de ſes rêveries myſtiques; mais perſonne n'a connu l'eſprit Théocratique qui le dicta. Samuël, en le prononçant, ne fit aucune attention à la différence extrême qu'il y avoit entre le nouveau gouvernement que le Peuple demandoit, & celui qu'il dé-

déſiroit de quitter. Comme le premier, ſous les ordres du Dieu Monarque, avoit été un régne ſous lequel on avoit penſé qu'il n'y avoit point de milieu entre le Dieu régnant & le Peuple, que ce Monarque étoit tout, & que le ſujet n'étoit rien, Samuël imbu de ces principes trompeurs parla au Peuple ſur le même ton, & appliqua à l'homme Monarque que l'on demandoit, toutes les idées que l'on avoit euës ſur la puiſſance, & ſur l'autorité ſuprême du Dieu Monarque. Le Peuple lui-même n'y fit aucune attention, & ſans s'effrayer de l'odieux tableau que Samuël venoit de lui faire du Chef qu'il vouloit avoir, *N'importe*, s'écria-t-il, *il nous faut un Roi qui marche devant nous, & que nous puiſſions voir combattre*

battre à la tête de nos armées.

Pour démêler ici les motifs de cette étrange conduite de Samuël & de ſon Peuple, & prévenir l'idée qu'on ſeroit prêt d'avoir, qu'il y a eu des Nations qui ſe ſont volontairement & de propos délibéré ſoumiſes à l'eſclavage, il faut ſe rappeller ce que j'ai dit précédemment, que les hommes en rejettant le miniſtère des Prêtres, n'abandonnérent point pour cela le plan du gouvernement Théocratique, dans lequel on repréſentoit le Dieu Monarque par des ſymboles. Ce ne fut alors que le ſymbole que l'on changea; au lieu de ces différentes figures muëttes ou inanimées qu'on alloit conſulter, & dont l'ordre Sacerdotal avoit abuſé, en les faiſant parler ſelon ſes intérêts, on voulut

lut avoir un ſymbole actif & vivant, qui poſſédant par lui-même l'organe de la parole, fit connoître, par une voie plus courte & plus directe, les ordres du Dieu Monarque.

La premiére élection des Rois ne fut donc point une véritable élection, ce ne fut qu'une réforme dans la Théocratie, & dans l'image de la Divinité. Le premier homme dont on fit cette image n'y entra pour rien; ce ne fut point lui que l'on conſidéra; l'eſprit & l'imagination du Peuple reſtérent toûjours fixés ſur le Monarque inviſible & Suprême, & les hommes obſédés de leurs anciens préjugés, ne ſongérent point à faire un traité particulier, ou à propoſer des conditions reſpectives à celui de leurs ſemblables qui devint, par

cette

cette révolution, le maître des autres.

Ils ne prévirent point alors qu'en prenant un mortel pour repréſentant de la Divinité, ſans le ſoumettre à la raiſon publique, & aux loix communes de la Société, c'étoit ſe donner un Tyran; & ils ne réfléchirent point, que ſi ce mortel étoit l'emblême d'un Dieu, il ne falloit point pour cela confondre l'Etre Suprême avec ſa fragile repréſentation.

Tant d'abſurdes mépriſes, toûjours cauſées par la ſuperſtition & par l'oubli de la raiſon, furent, comme on peut déja le prévoir, la ſource de mille maux.

Dans les Théocraties précédentes les Nations s'étoient déja renduës idolâtres, parce qu'elles trai-

traitérent Dieu comme un homme ; nous allons bientôt les voir devenir eſclaves dans cette nouvelle Théocratie, parce qu'elles traitérent l'homme comme un Dieu.

Les Sociétés s'étant ainſi décidées à repréſenter au milieu d'elles leur Dieu Monarque par un mortel, la plupart ne mirent dans leur choix d'autre précaution que de choiſir l'homme le plus beau & le plus grand. Saül ſurpaſſoit de la tête tout Iſraël *, aſſemblé à Maſpha. Les Scythes, & les Indiens, diſent auſſi nos anciens Auteurs, † prenoient pour Roi celui dont la taille étoit la plus haute & la plus avantageuſe. Ainſi en ont longtems agi pref-

* 1. *R.* 9. 10.

† *Diod. de Sicile. Strabon. Q. Curce.*

preſque tous les Peuples du Monde : ils prenoient bien plus garde aux qualités du corps qu'à celles de l'eſprit, parce qu'il ne s'agiſſoit uniquement dans ces premiéres Elections que de voir la Divinité ſous une apparence qui répondît à l'idée qu'on ſe formoit d'elle, & que, pour la conduite du Gouvernement, c'étoit moins ſur le repréſentant que ſur le Monarque inviſible que l'on comptoit toûjours. Les Rois, ces ſuperbes images de la Divinité, n'ont été dans leur véritable origine, rien de plus aux yeux & à l'eſprit des Peuples, que ce qu'étoient avant eux ces pierres, ces idoles, ces bœufs & ces coffres, qui avoient été regardés de même comme le ſiége & les ſymboles du Dieu Monarque.

Le Peuple Hébreu ne ſe fut pas plutôt donné un Roi, qu'il négligea ſon Arche myſtérieuſe, que l'on avoit toûjours portée dans la Théocratie à la tête d'Iſraël, comme le char & le ſiége du Dieu Monarque, tant de fois appellé *le Dieu des Combats*. La priſe de cette Arche par les Philiſtins, en avoit déja, ſans doute, dégouté les Iſraëlites qui l'avoient crûe invincible, & cet événement a dû fortement contribuer à leur faire déſirer d'avoir un ſymbole actif & vivant à la tête de leurs armées, puiſqu'auſſi-tôt qu'ils en eurent un de cette eſpèce, l'autre devint inutile & ne marcha plus jamais. Il en fut vraiſemblablement de même partout ailleurs, & tous les hommes s'imaginérent avec une égale ſimplicité, que le

Dieu Monarque reveloit ſes volontés à ſes ſymboles vivans, comme il les avoit autrefois revélées aux ſymboles muets & inſenſibles de la Théocratie précédente. Ils ne furent cependant pas aſſez imbécilles pour croire qu'un mortel ordinaire pût avoir ce grand privilége; mais comme on avoit dès auparavant imaginé des moyens de donner cette vertu aux anciens ſymboles, on les pratiqua envers les nouveaux; on employa les mêmes conſécrations, & l'on oignit les Rois parce qu'on oignoit autrefois les pierres. Par cette cérémonie tout devint égal entre eux, tout parut dans l'ordre; & le ſymbole humain devenant capable d'inſpiration, ſe trouva de même changé dans l'eſprit des Peuples.

Saül

Saül ne fut pas plutôt ſacré, dit la Bible, que l'Eſprit de Dieu ſe ſaiſit de lui & qu'il prophétiſa. Toutes les cérémonies du Sacre des Rois ſont ſorties de cette ſource abſurde & idolâtre. Cette communication de l'Eſprit d'en-haut avec le Monarque, eſt encore aujourd'hui chez toutes les Nations un des points eſſentiels de l'inauguration à la Royauté; elle change le ſujet élu en un autre homme, ou plutôt elle fait qu'il ne ſe croit plus un homme. Il n'eſt pas juſqu'aux Sauvages * de l'Amérique dont les Prêtres ſoufflent au nez des nouveaux Chefs une fumée myſtique avec un camouflet, en leur diſant, *Recevez l'eſprit de courage.*

* Le Pére Lafficeau.

Par toutes ces extravagances accumulées les unes ſur les autres, il eſt actuellement plus que démontré, que dans le nouveau genre de gouvernement que les hommes adoptérent, ils portérent toujours leurs anciennes chimères du régne du Ciel, qui avoient donné lieu aux Théocraties précédentes. Séduits par la force de leur imagination, & corrompus par les préjugés qu'ils avoient reçûs de leurs ancêtres, les hommes continuérent d'oublier qu'ils étoient ſur la Terre, qu'ils avoient une raiſon qui devoit être leur guide & leur premier conſeil en tout; & s'abandonnant ſans réſerve à une ſuperſtition abſurde & criminelle, ils ſe ſoumirent aveuglément à des Tyrans, comme ils s'étoient déja ſoumis aux Prêtres, & ils perſiſtérent

fiſtérent dans cette folle idée, que les uns & les autres ne gouvernoient le Monde que par des inſpirations & des révélations du Ciel.

La première élection des Rois ne put guéres ſe faire dans les Sociétés Théocratiques ſans exciter & produire beaucoup de tumulte & de diviſions entre les Prêtres qui ſe virent alors comme détrônés, & le Peuple qui ſe donna de nouveaux Maîtres. Le Sacerdoce dut y voir la cauſe du Dieu Monarque intéreſſée; l'élection d'un Roi étoit vis-à-vis de lui, c'eſt-à-dire, vis-à-vis des Prêtres, une rébellion & une idolatrie. Que de raiſons pour tourmenter le Genre-humain!

L'Ordre Sacerdotal fut donc le premier ennemi des Empires

naiſſans, & depuis ces tems juſqu'à nos jours, l'on n'a jamais ceſſé de voir les deux Dignités ſuprêmes toujours oppoſées & toujours antipatiques, lutter l'une contre l'autre, ſe diſputer la primauté, ſe donner alternativement des limites & des bornes idéales, ſur leſquelles ces deux Puiſſances ont alternativement empiété, ſelon qu'elles ont été plus ou moins ſecondées & favoriſées par les Peuples indécis, l'une par la ſuperſtition, & l'autre par le progrès des connoiſſances.

Ce ſera, ſans doute, un jour, un ouvrage bien intéreſſant, que l'hiſtoire que l'on pourra faire de la marche de ces deux Puiſſances rivales, ſi l'on y fait remarquer avec ſoin leurs pertes & leurs ſuccès réciproques, toujours

jours proportionnés aux lumières graduelles des siécles, surtout dans nos climats, où malgré l'amas des nuages qu'y ont autrefois poussé les superstitions Asiatiques, la bonté du sol les repousse peu à peu, pour y reproduire la raison & la sérénité.

Les anciens symboles de pierre, & de métal, qu'un respect d'habitude laissa subsister, quoiqu'alors on eût dû les supprimer, puisque les Rois en tenoient lieu, restèrent sous la direction des Prêtres, qui n'eurent plus d'autre occupation que celle de les faire valoir de leur mieux, & d'attirer de leur côté, par un culte religieux, les Peuples qu'un culte politique attiroit puissamment vers un autre objet.

Dans les commencemens de la Royauté, la diversion dut être

ſorte. L'Arche d'Alliance fut pendant dix années dans une grange, & comme abandonnée du Peuple d'Iſraël ; mais à la fin, l'ancienne vénération ſe ranima ; les déſordres des Princes diminuèrent l'affection du Trône ; les hommes retournèrent aux Autels, & aux Oracles ; ils rendirent au Sacerdoce preſque toute ſa première autorité ; les Prêtres dominèrent ſur les Rois mêmes ; les ſymboles de pierre commandèrent aux ſymboles vivans ; la conſtitution des Etats devint double & incertaine ; * la

* Entre mille exemples qu'on en pourroit donner, le Gouvernement des Juifs a toujours été un Gouvernement bizarre ; ſous les Rois comme ſous les Juges, ils regardoient ſouvent Dieu comme leur véritable Monarque ; ils avoient

la réforme que les Prêtres crurent avoir faite dans leurs anciens Gouvernemens, ne servit enfin qu'à joindre une Théocratie civile à la Théocratie sacrée, c'est-à-dire, à rendre les hommes les plus malheureux, en doublant leurs chaînes, & en multipliant leurs Tyrans avec leurs préjugés.

 Nous

avoient une foule de Prophètes & d'inspirés, qui venoient dicter aux Rois les arrêts de leur Dieu, & leur prescrire arrogamment la conduite qu'ils devoient tenir tant en paix qu'en guerre. On peut remarquer ce passage d'un Prophète qui annonce aux Juifs, qu'ils vont être assujettis à Sesac Roi d'Egypte; „ Alors, leur dit-il, vous apprendrez la „ différence qu'il y a entre mon joug & „ celui des Rois de la Terre : *Distantiam servitutis meæ, & servitutis Regni Terrarum.* Cependant cette menace étoit faite sous les régnes des Rois de Juda,

&

Nous avons ci-devant exposé quelle avoit été la mauvaise administration des Prêtres ; il nous reste à dire un mot de la conduite que tinrent après eux les Rois qui se virent à la tête des Sociétés.

L'homme devenu si grand, qu'il fut regardé comme le représ-

& des Princes de la maison de David. *Paral. c.* 12.

Il doit aussi y avoir eu une politique que nous ignorons, dans la conduite des Princes Hébreux, qui élevèrent presque tous des Idoles. Il y a apparence que leur vue étoit de partager la Religion des Peuples, & de diminuer l'autorité des Prêtres. De là le schisme ou la séparation des Rois d'Israël, qui ne voulurent point avoir d'alliance avec Jérusalem, où le Temple étoit le lieu fort du Sacerdoce, & où les Prêtres étoient toujours assurés de l'emporter sur la puissance civile.

préſentant de la Divinité, & rendu ſi puiſſant, qu'il pouvoit agir, vouloir, & commander auſſi ſouverainement qu'elle, ſuccomba preſqu'auſſi-tôt ſous un fardeau qui n'eſt point fait pour lui. L'illuſion de ſa Dignité lui fit méconnoître ce qu'il y avoit en elle de réellement grand, & de réellement vrai; les rayons de l'Etre ſuprême dont ſon Diadême fut orné, l'éblouïrent au point qu'il ne vit plus le Genre humain, & qu'il ne ſe vit plus lui-même. Abandonné de la raiſon publique, qui elle-même ne voyoit plus en lui un mortel ordinaire, mais une idole vivante inſpirée du Ciel; le ſeul ſentiment de ſa Dignité pouvoit lui dicter l'équité, la douceur, & la modération: Ce fut cette Dignité qui le porta vers tous les

vices contraires. Un tel homme eut dû rentrer ſouvent en lui-même ; mais tout ce qui l'environnoit, l'en faiſoit ſortir ſans ceſſe, ou l'en tenoit toujours éloigné. Comment, en effet, un mortel auroit-il pû ſe ſentir & ſe reconnoître ? Il ſe vit décoré de tous les titres dûs à l'Etre ſuprême ; ils avoient été portés avant lui par les *Adonis*, les *Oſiris*, & par les autres emblêmes de la Divinité ; tout le Cérémonial, dû au Dieu Monarque, fut rempli devant l'Homme Monarque ; il fut adoré comme celui dont il devint à ſon tour le repréſentant : il fut de même regardé comme infaillible. Tout l'Univers lui dut, il ne dut rien à l'Univers ; ſes ordres, ſes volontés, ſes caprices, devinrent des arrêts du Ciel ; ſes cruautés, ſes férocités

furent regardées comme des jugemens d'en-haut, auxquels il fallut humblement ſouſcrire. Enfin cet emblême vivant de la Divinité ſurpaſſa en tout l'affreux tableau qu'avoit fait Samuël de la future conduite des Rois.

Tel a été le Gouvernement de tous les Souverains de l'Aſie dans tous les tems que nous connoiſſons.

Les anciens préjugés qui ont donné naiſſance au Deſpotiſme, y ſubſiſtent encore & le perpétuent : les Nations y ſemblent toujours dire comme les Iſraélites, & dans le même eſprit ; *N'importe ; nous voulons avoir des Rois*, c'eſt-à-dire, des Symboles vivans, & des Dieux que nous puiſſions entendre, & que nous puiſſions voir à la tête de nos armées.

Tous les maux que ce Gouvernement a produits ſur la Terre,

ſont trop connus pour en faire ici un long détail. Chaque Lecteur inſtruit peut ſe les rappeler, & y reconnoître une longue chaine d'événemens & d'erreurs, d'où ſont ſortis tous les faux principes par leſquels les hommes ont toujours été conduits & gouvernés.

Pour avoir eu le Ciel en vue, l'on s'eſt précipité dans des abîmes profonds. Pour avoir perpétuellement compté ſur une révélation chimérique, on a perdu l'uſage de la raiſon. La Religion & le Gouvernement ſont devenus des monſtres qui ont engendré l'idolatrie & le Deſpotiſme, dont la fraternité eſt ſi étroite, qu'ils ne ſont réellement qu'une ſeule & même choſe.

Voilà les fruits amers des ſublimes idées de la Théocratie; telles

telles ſont les miſéres ſans nombre, que produiront à jamais les adminiſtrations civiles ou religieuſes qui affecteront encore le Régne du Ciel ſur la Terre. *

Pour achever de développer ces étranges découvertes, & pour conſtater ces grandes vérités, qu'on n'avoit juſqu'ici pas même ſoupçonnées, jettons un coup d'œil ſur les Empires, & con-

* Quoique les Monarchies préſentes de l'Europe ſoient fort éloignées de l'eſprit de cette ancienne chimère, ſi nous en remarquons cependant quelques vues, qui ſemblent tendre au Deſpotiſme, c'eſt parce qu'entre les Corps politiques que chacune d'elles renferme, il en eſt un purement Théocratique encore, qui a déja été, qui eſt, & qui ſera néceſſairement le fléau ou le corrupteur de ces Monarchies, ſi on ne lui fait changer un jour de nature & de principes.

conſidérons le cérémonial & les principaux uſages des Souverains Deſpotiques ; nous y reconnoîtrons tous les anciens uſages, & tous les principes des anciennes Théocraties ; ce ſera mettre le ſceau de l'évidence à ces nouvelles annales du Genre humain.

SECTION XIII.

Les Uſages Théocratiques ſe conſervent chez tous les Deſpotes civils.

LEs Souverains Orientaux nous rappellent l'ancien Grand Juge, dont les Peuples avoient fait leur Monarque, par leur inviſibilité, ou par la coutume qu'ils ont preſque tous, de ne ſe montrer à leurs ſujets, que

que ſelon des heures, des jours, & des périodes réglés.

L'Empereur du Mogol * ſe préſente deux fois par jour à une fenêtre qui regarde l'Orient; cette apparition ſe fait le ſoir & le matin; les Grands ſe rendent à ces heures ſur la place du Palais, où ils reſtent proſternés tant que le Prince eſt viſible, & le Peuple qui accourt en foule pour regarder ſon Monarque, eſt tellement accoutumé à cette viſite réguliére, que malgré le Deſpotiſme de ſon Souverain, il ſe ſouléveroit, ſuivant les Voyageurs, s'il manquoit à cet uſage ſolemnel.

Il en étoit de même au Japon,

* *Voyez* Hiſt. génér. des Voyages, in-12. tom. 37.

pon, * dans les tems où les Souverains Pontifes de cette contrée jouïſſoient encore en entier de toute la puiſſance Théocratique, dont l'autorité temporelle fut depuis ſéparée. Ce grand Pontife, qu'on nomme *Dairi*, ſe dit fils du Ciel, & ſe prétend deſcendu en ligne directe du ſang des Dieux, qui ont autrefois régné au Japon, comme partout ailleurs. Dans les tems où ce *Dairi* diſpoſoit des deux glaives, on rapporte qu'il étoit auſſi obligé de ſe montrer tous les matins, & de paroître aſſis ſur ſon Trône devant les Peuples aſſemblés; chacun alors le conſidéroit avec ſoin, & l'on remarquoit ſes geſtes & ſes moindres mouvemens; on pronoſtiquoit de

* *Cérém. Relig. tom. 6.*

de là ſi le jour ſeroit heureux ou malheureux ; ſelon la ſaiſon, & ſelon la circonſtance des tems, ſes mouvemens étoient auſſi regardés comme les annonces de l'abondance ou de la ſtérilité, de la paix ou de la guerre ; on y voyoit même les ſignes de la peſte, des embraſemens, & des tremblemens de terre ; & comme ſi ce Pontife eût été un autre Jupiter, on craignoit qu'en remuant ſes ſourcils il n'ébranlat l'Univers.

Les voyageurs n'ont rien vû que du ridicule dans ces uſages ; mais je crois y reconnoître les anciens Peuples ſoumis à la Théocratie, qui alloient devant l'emblême du Dieu Monarque, préſenter leur hommage du ſoir & du matin ; j'y vois les Egyptiens, les Grecs, & les Romains, qui ſalu-

ſaluoient les Dieux à chaque aurore ; j'y vois enfin les Mages & tous les anciens adorateurs du feu, ſaluer le Soleil levant & le conſulter ſur le ſort de la journée, & ſur les événemens futurs.

Cette inquiétude avec laquelle les anciennes Nations alloient conſulter le lever du Soleil, comme le reproche un Prophête aux Iſraëlites, qui le pratiquoient auſſi, étoit une ſuite des dogmes de la fin du Monde, & de l'arrivée du Grand Juge, qui faiſoient craindre aux uns que le Soleil couché la veille, ne ſe levât point le matin, & qui faiſoient déſirer à d'autres que le merveilleux jour du Grand Juge parût avec le Soleil levant. Les habitans des Iſles Celebes, ne manquent point encore à cette

te antique coutume d'adorer lorſque l'aurore paroît, & lorſque le Soleil ſe couche; ſi pendant leurs priéres cet aſtre ſe couvre de nuages & de brouillards, c'eſt pour eux un ſigne qu'il eſt irrité; ils rentrent avec triſteſſe dans leurs maiſons pour y appaiſer leurs idoles, & ils ſe rappellent le ſouvenir d'un tems, où le Soleil ayant eu, diſent-ils, une grande querelle avec la Lune, il s'enſuivit mille déſordres dans le Ciel, ſur la Terre & dans la Mer: nouvelle preuve que le culte du Soleil dans les Iſles Celebes, & dans les autres contrées du Monde, eſt un de ces anciens abus ſortis des uſages établis en mémoire des révolutions de la Nature.

Chez les Hébreux qui s'adonnérent ſi ſouvent à l'idolâtrie, cha-

chaque ſemaine étoit un période, dont il falloit marquer la fin & le commencement, par des cérémonies aſſez ſemblables, & aſſez analogues à celles des autres Nations. Le feu s'éteignoit dans leurs maiſons, & ſe rallumoit de ſept en ſept jours, comme il s'éteignoit & ſe rallumoit à Rome en Mars, c'eſt-à-dire, au renouvellement des années civiles, & chez les Mexicains aux renouvellemens de ſemaines d'années. Tous les autres adorateurs du Soleil pratiquoient de même ces extinctions périodiques du feu ſacré, qui n'étoit qu'un uſage rélatif à l'attente de la fin du Monde, & à l'extinction du Soleil à la fin des périodes; ces différens uſages témoignent que chez les adorateurs du feu, cet élément n'avoit été

été primitivement que le ſymbole de la vie du Monde.

Chaque ſeptiéme jour chez les Hébreux, l'on ouvroit * la porte Orientale du temple, & l'on chantoit ce jour là, *Attollite portas, & introibit Rex gloriæ*: † preuve qu'ils attendoient auſſi le grand Juge de ſept jours en ſept jours du coté de l'Orient, & que ces paroles que les Chrétiens appliquent aujourd'hui ſi ridiculement au Meſſie, n'avoient rapport, ainſi que l'ouverture de la porte, qu'à la chimère univerſelle de preſque toutes les Nations. Comme les Hébreux s'imaginoient apparemment que leur Dieu venoit réſider ce jour là dans ſon Sanctuaire, plus particuliérement que de coutume, le Prince

* *Ezechiel* 46. 1. † *Pſ.* 23.

ce venoit alors l'adorer ſur le ſeuil de cette porte orientale, & la multitude à qui il étoit deffendu d'entrer, ſe tenoit au dehors; on faiſoit encore au retour de chaque pleine Lune, * cette même cérémonie, dans laquelle il eſt inutile de faire reconnoître celle du Mogol & du Japon.

Les apparitions des Deſpotes de l'Ethiopie ſont moins fréquentes; ils ne ſortent de leurs Palais que quatre fois l'année, & pour ſe montrer au vulgaire ils ſe placent derriére un voile. C'eſt ainſi qu'il paroit dans ſes grands jours, & qu'il prononce ſes arrêts, ou ſes oracles.

Les Ethiopiens, comme tous les Peuples du Monde, n'ont pas toûjours pris un homme pour repré-

* *Ezechiel* 46. 1.

repréſenter l'Etre Suprême. Plutarque nous parle d'un Peuple de ces contrées qui conféroit la dignité Royale à un *chien*, l'honoroit comme un *Dieu*, & lui donnoit des hommes pour officiers, & pour miniſtres. *Strabon* nous apprend que les mêmes Peuples ont eu des tems, où ils n'avoient pour Rois que des Prêtres; tradition plus favorable à la haute antiquité de cette Nation, qu'à ſa ſageſſe; mais qui nous déſigne parfaitement tous les différens progrès du Régne Théocratique. Le même Auteur nous fait auſſi connoître quelles en ont été les ſuites, en diſant ailleurs, que de ſon tems l'Ethiopie étoit gouvernée par des Rois, qu'on adoroit comme des Dieux, & qui ne ſe montroient jamais, pour

mieux entretenir la vénération de leurs ſujets. Tous les anciens Hiſtoriens nous ont tranſmis les mêmes détails au ſujet des Rois d'Aſſyrie, de Babylone, de Perſe & de Médie; il y alloit de la vie de paroître devant ces Princes; il penſa en coûter cher à la belle Eſther, pour s'être préſentée d'elle-même devant Aſſuérus, parce qu'on ne pouvoit voir ſon Roi, comme on ne pouvoit voir ſon Dieu, ſans mourir. Ce n'étoit auſſi qu'en certains tems que ces anciens Deſpotes ſe montroient, & qu'ils ſortoient de leurs Palais inacceſſibles; il falloit alors ſe proſterner devant eux & les adorer. * C'é-

* Le Lecteur pourra conſulter l'Hiſtoire Grecque ſur le cérémonial qui s'obſervoit à la Cour des Monarques Perſans & Aſſyriens.

C'étoit de même quatre fois l'année, que les Apalachites, habitans de la Floride & adorateurs du Soleil, alloient en pélerinage ſur le mont Olagmi, pour l'adorer à ſon avénement aux quatre ſaiſons; ce culte étoit encore fondé chez eux ſur le ſouvenir des malheurs du Monde; ils diſoient, * que le Soleil ayant autrefois ſuſpendu ſa carriére, les eaux du grand Lac Theomi s'étoit débordées, avoient couvert toutes les montagnes, excepté le mont Olagmi, que le Soleil épargna, à cauſe de ſon Temple qui y étoit placé, & que c'étoit en mémoire de cet événement, & pour ſe le rappeller, que leurs ancêtres s'y étoient réfugiés, qu'ils venoient

* *Cer. Relig. tom.* 7.

quatre fois l'année en ce lieu pour y témoigner leur reconnoiſſance éternelle envers le Soleil; ils donnoient ce jour là la liberté à ſix oiſeaux; * uſage allégorique, qui avoit rapport à l'ancienne délivrance; la fête finiſſoit par des proceſſions de rameaux, par des jeux, des feſtins, & des danſes; c'eſt ainſi, ſuivant Lucien, qu'une fois l'année, au Temple de la Déeſſe de Syrie, un homme montoit ſur une tour élevée, où il reſtoit pendant ſept jours ſans boire, ſans manger, & ſans dormir, en mémoire du ſalut trouvé ſur les hau-

* Quand nos Rois de France entrent à Nôtre-Dame de Paris, on y donne de même dans l'Egliſe la liberté à des oiſeaux qu'on y a apportés exprès dans des cages.

hauteurs, & des miſéres du Genre humain après le déluge.

Ces apparitions des Rois, ces viſites, ces pélérinages réglés chaque année par les quatre ſaiſons, ont eu une origine commune, & ont été des uſages ſuivis de preſque tous les tems. Nous avons encore en Europe nos Quatre-tems, accompagnés de jeûnes & de proceſſions; mais l'on ignore qu'ils procédent des Bacchanales des quatre ſaiſons, qui dans la haute antiquité n'étoient que des fêtes de deuil & de triſteſſe, établies en mémoire de la fin de l'ancien Monde, dont la fin de chaque ſaiſon rappelloit le ſouvenir. Le nom de *Bacchanales*, qui ſignifie *Lamentation*, * en eſt la preuve.

* Hiſtoire du Ciel, *tom.* 1.

Les quatre grandes fêtes annuelles de tous les Peuples, & les quatre Carêmes de certaines ſectes du Chriſtianiſme, ont une origine abſurde, que tout le monde connoît; mais ils en ont une inconnue, qui remonte de même aux inſtitutions primitives de la Terre renouvellée.

Dans le Royaume de Siam,* ce n'eſt qu'une fois l'année que l'Empereur ſort de ſon Serrail, encore n'eſt-ce point pour ſe faire voir à ſes Peuples, mais pour les faire fuir; auſſi-tôt qu'il paroit, il faut s'éloigner au plus vite, ou ſe proſterner le viſage contre terre, pour ne le point voir. Ce Prince terrible tient donc lieu à ſes Peuples, de ces anciens coffres myſtérieux & de ces

* *Cer. Relig. tom.* 6.

ces Arches où l'on prétendoit que réſidoit la Divinité.

Dans les fêtes Grecques & Egyptiennes, d'Iſis & de Cérès, dans les fêtes Gauloiſes, au tems de la moiſſon, & chez les Hébreux, ces coffres, ces châſſes ou arches ſe portoient en proceſſion & en triomphe en certaines occaſions; alors chez les uns il falloit fuir, ſe cacher, ou détourner les yeux; & chez les autres, on n'auroit pu les toucher ſans être exterminé.

Le Monarque Siamois n'a donc été dans ſon origine que le coffre redoutable & le Dieu ſymbolique de la Théocratie; mais ce qui nous le va dévoiler tout-à-fait, c'eſt que les Siamois doivent ignorer le nom de leur Prince; ce nom doit être un myſtére pour eux; & ſi par

hazard ils le connoiſſent, il leur eſt deffendu de le prononcer. *

Les voilà donc enfin traveſtis en Siamois, ces redoutables *Jehovah* & *Vejovis* † des Hébreux & des Romains, ces Divinités cruelles, jalouſes, vindicatives, auxquelles ces deux Peuples, toûjours dans la crainte quand ils y penſoient, offroient leurs victimes & leur encens, pour n'en point recevoir de mal; ils n'auroient de même oſé prononcer ces noms divins, qui dans leur idée étoient capables de faire rentrer la Nature entiére dans le cahos.

A Jeruſalem comme à Siam ce n'étoit qu'une fois par année que le Palais du Dieu Monarque,

* *Cer. Relig. tom. 6.*

† *Cicero de nat. Deor.*

que, c'eſt-à-dire le Sanctuaire, étoit ouvert, & que le renouvellement de l'année civile rendoit acceſſible le redoutable *Jehovah.* Dans ce jour fameux, qu'on appelloit le *jour des expiations*, & que le grand Prêtre lui-même regardoit comme dangereux pour lui, les dévots faiſoient mille folies, que l'attente de la fin du Monde eſt ſeule capable d'expliquer ; alors le Pontife entroit dans le Saint des Saints, où tout tremblant de la peur d'en mourir, il prononçoit à voix baſſe, pour que perſonne ne l'entendit, le nom du Dieu de la terreur, dont le Peuple avoit fait ſon Monarque.

Le grand Prêtre de *Minerve Poliade* n'entroit auſſi dans ſon Temple qu'une fois l'année. Lucain nous fait voir à peu près le

même uſage, & la même terreur dans une forêt ſacrée des environs de Marſeille.

Nous obſerverons ici que cette affreuſe maxime qui ſemble transformer les Rois en des Démons, dont il faut ignorer le nom, eſt ſuivie dans preſque toute l'Aſie ; on n'y voit jamais, comme en Europe, le nom des Rois à la tête de leurs Ordonnances & de leurs Edits ; on y lit ſeulement ces mots deſpotiques : * *Un Commandement eſt ſorti de la bouche de celui à qui l'Univers doit obéir.* Bizarre & ridicule orgueil, qui ne pouvant être que très-ancien, puiſqu'il doit ſon origine à la Théocratie, eſt vraiſemblablement la cauſe pour laquelle tous les Auteurs Grecs ont

* Kempfer.

ont ſi peu connu les noms des Rois de l'Orient.

L'Oracle de Delphes dans les plus anciens tems dont la Gréce faſſe mention, ne faiſoit parler Apollon qu'une fois l'année ſeulement ; c'étoit le jour auquel on célébroit la naiſſance du Dieu, qui arrivoit au Printems. Les Japonois s'imaginent de même qu'une fois l'année tous les Dieux deſcendent en terre d'une façon inviſible, & qu'ils vont habiter pendant un mois dans le Palais du grand Pontife, pour l'inſpirer & l'inſtruire. Le voyage que toutes les Divinités de l'Aſie faiſoient auſſi chaque année en Ethiopie, en mémoire de la guerre des Typhons & des Géans, eſt fameux dans l'Hiſtoire de la Religion. Le dernier mois de nôtre année ſe nomme encore

le mois de l'Avent, c'eſt-à-dire, *le mois de l'arrivée*; & au renouvellement de la courſe Solaire, nous célébrons la naiſſance du Meſſie des Juifs, & de l'Etoile de Jacob. Les Romains célébroient dans le même tems la fête de la naiſſance de l'inviſible Mytras. * Les trois Meſſes que l'on célébre pendant la nuit de Noël, ſemblent avoir rapport aux trois Autels ſur leſquels ces derniers Peuples ſacrifioient la nuit des jeux ſéculaires, au renouvellement de chaque Siécle.

L'univerſalité de ces uſages, malgré la différence des motifs que chaque Peuple & chaque Religion ont allégués, eſt une preuve invincible que toutes ces manifeſtations de Dieux, de Rois,

* Le Soleil.

Rois, & d'Oracles, au commencement ou à la fin des années, n'avoient autrefois en vuë que les dogmes de la deſcente du Grand Juge, & du Jugement dernier à la fin des périodes. Jugeons par-là de l'univerſalité d'erreurs dans laquelle toute la Terre entiére eſt enſevelie.

SECTION XIV.

Suite du même ſujet.

LE Roi d'Arrakan ne ſe montre, ſuivant *Gautier Schouten*, que tous les cinq ans, à la pleine Lune du dernier mois de l'année ſolaire; c'eſt en ce pays le ſeul tems où il ſoit permis de le regarder. Nous avons vû juſqu'ici que les Rois ſont com-

comme obligés de faire ces apparitions ; ici c'eſt le Peuple que le Roi oblige de ſe rendre à la Capitale *, de toutes les parties du Royaume, pour y connoître ſon Monarque ; enſorte que l'on y voit alors accourir une foule innombrable ; c'eſt ainſi que les Hébreux couroient à leur Pâque annuelle, qu'il falloit célébrer néceſſairement à Jéruſalem. La magnificence avec laquelle le Roi d'Arrakan ſe montre à ſes peuples, eſt ſans égale ; l'appareil de cette pompe & de la marche du Prince ſurpaſſe tout ce qu'on pourroit en dire ; néantmoins les voyageurs ne nous en ont point détaillé le plus inſtructif, puiſqu'ils ne nous ont point expli-

* Hiſtoire génér. des Voyag. *tom.* 1, *pag.* 42.

expliqué le ſens de la diſpoſition générale de la fête, & de tous les objets ſymboliques & allégoriques qui y paroiſſent; il eſt vraiſemblable qu'ils n'ont pû le découvrir, & que ce Peuple lui-même l'ignore peut-être tout le premier. C'eſt-là où en ſont tous les Peuples de la Terre ſur leurs uſages. Quoi qu'il en ſoit, ces grands jours ſe paſſent en ſpectacles, en jeux, en danſes, en concerts; ce ne ſont point des jours de terreur, comme chez les autres Nations; ce ſont des jours d'allégreſſe & de plaiſir, comme aux Saturnales que les Romains célébroient au renouvellement de l'année * Solaire, & de leur année † Civile. Nous

* en Décembre. . . . .
† en Mars.

Nous verrons ailleurs quelles ſont les raiſons pour leſquelles la même cérémonie eſt un objet de terreur chez les uns, & de réjouïſſance chez les autres.

Les Anciens ont auſſi connu ces périodes de cinq années. C'étoit alors que les Romains pratiquoient des expiations & des luſtrations générales, qui firent donner le nom de *Luſtre* ou de *Luſtrale* à toutes les cinquiémes années; c'étoit encore dans ce tems qu'ils faiſoient le dénombrement des Citoyens : chaque particulier payoit ce jour là une taxe modique, & l'on ne peut guéres douter, vû les autres uſages de ces fêtes, que cette taxe ne fût comme le demi-ſicle que payoient chaque année les Juifs; ſorte de rachat, par lequel on croyoit ſauver ſa tête de

de la juſtice divine, & des Puiſſances infernales dont on s'imaginoit être menacé à la fin de tous les périodes.

Les jeux Olympiques, ſi anciens parmi les Grecs, qu'ils n'en connoiſſoient point la véritable époque, ſe célébroient chez eux après la quatriéme année révoluë. Ce période étoit vraiſemblablement, dans ſon origine, une ſemaine Sabbatique de quarante-neuf mois, ainſi que l'a déja ſoupçonné Noël-le-Comte dans ſa Mythologie. Les Grecs avoient encore les Jeux Iſthmiques, qui ſe célébroient tous les cinq ans; les Jeux Pythiens, tous les ſept ans; & les Jeux Néméens, tous les trois ans d'abord, & enſuite tous les cinq ans: il ſe faiſoit dans ces circonſtances un concours innombrable dans les vil-

villes conſacrées à ces grands jours ; on s'y préparoit par diverſes cérémonies expiatoires, & toutes les hoſtilités ceſſoient, afin de ſe réunir, & de célébrer en paix les grands exploits des Dieux, les Titans terraſſés, la défaite du Serpent Python, & une infinité d'autres anecdotes allégoriques, qui étoient toutes des commémorations des anciens événemens de la Nature, lors de la deſtruction & du rétabliſſement du Monde. Ce ſeul point de vuë eſt la clef de toutes les antiquités religieuſes de la Gréce, ſur leſquelles on a déja fait tant de commentaires inutiles.

Tous les trois ans les Hébreux pratiquoient auſſi quelques uſages, qui ne pouvoient procéder que de la même ſource ;

ce ; ils avoient des aumones à faire, une dixme extraordinaire à payer, qu'ils devoient diſtribuer aux Lévites, aux étrangers, aux pauvres & aux orphelins ; & en conſidération de ces bonnes actions, ils prioient le Seigneur de bénir ſon peuple, & la terre qu'il lui avoit donnée. *

L'unanimité de tous les Peuples pour célébrer la naiſſance & la fin des périodes par des uſages qui ont tous rapport aux anciennes révolutions du Monde, nous engage ici à dire auſſi quelque choſe des Jubilés des Hébreux, pour les ramener à leur véritable origine, qui depuis tant de ſiécles eſt cachée, pour les Hébreux mêmes, dans une profonde obſcurité. Cette nou-

* *V. Deuteron. chap.* 6.

nouvelle preuve de leurs erreurs, nous ouvrira les yeux ſur une multitude d'autres qui leur ſont particuliéres, mais qui toutes intéreſſent infiniment le Genre humain.

La principale ſource des erreurs de cette Nation, eſt l'oubli de la langue de ſes Péres. Preſque toutes ſes fables & ſes mépriſes viennent de la mauvaiſe interprétation des noms, & des particularités de ſes traditions primitives; & ce qu'on aura peut-être peine à croire, c'eſt que tous les Auteurs de ſes Livres ſacrés ignoroient la langue Hébraïque. Pour adoucir ce paradoxe, j'ajouterai que ces Auteurs ignoroient l'Hébreu, c'eſt-à-dire, l'ancien Hébreu, comme les François modernes ignorent le Gaulois, dont pourtant leur langue eſt

en

en partie dérivée ; ils ſe ſont trompés de la même façon que nous nous tromperions auſſi, ſi nous voulions expliquer les mots Gaulois par les mots François qui ont avec eux quelque conſonance.

Une autre ſource de ces mépriſes de langage chez les Hébreux, vient de ce qu'ayant ſouvent été errans & tranſplantés chez des Nations étrangéres, ainſi qu'il paroit par leurs hiſtoires, leur Hébreu primitif s'eſt altéré & corrompu, par le mélange de toutes ſortes d'idiomes ; d'où il eſt arrivé par la ſuite qu'ils ont expliqué un mot Chaldéen par un mot Hébreu, un mot Hébreu par un mot Perſan ou Egyptien, & enfin des mots Egyptiens par des mots Hébreux, Perſans ou Chaldéens. Le nom

de

de *Schabat*, par exemple, qui ne doit ſignifier que *renouvellement*, a produit dans leurs fêtes & dans leurs uſages, une multitude de fables groſſiéres, parce qu'ils l'ont interprété par *repos*, ce qui leur a fait perdre tout-à-fait de vuë le ſens de leurs traductions, & les intentions primitives de leurs Loix & de leurs fêtes, qui toutes portoient ce nom.

Pour ne parler ici que des Jubilés qu'ils célébroient tous les ſept ans, comme cette ſolemnité s'appelloit auſſi la fête du *Schabat* de la Terre, ils s'imaginèrent, lorſqu'ils eurent oublié la véritable ſignification de ce titre, en apercevoir le ſens dans les uſages de ces Jubilés; & quand cette expreſſion ſignifioit repos, parce que dans l'année Jubi-

Jubiliaire ils laiſſoient la terre ſans culture, ne ſemoient point les champs, ne tailloient point la vigne, ni les plants d'oliviers, ne cueilloient aucuns fruits, & qu'ils ne faiſoient enfin aucune moiſſon, aucune recolte ni aucune vendange, de ce que la Terre pouvoit avoir produit d'elle-même; il eſt vrai que de tels uſages étoient très capables de les tromper, auſſi-bien que l'inaction où ils devoient être chaque ſeptiéme jour; mais pour être excuſables, ils n'en étoient pas moins dans l'erreur, ainſi que leurs Légiſlateurs & leurs Prêtres, qui par-là ont trompé tout le Genre humain. Les interprétes qui ont tenté juſqu'ici d'expliquer une loi auſſi étrange, qui par l'abandon de la culture des terres devoit entrainer de ſi mau-

mauvaiſes ſuites pour le bien commun, n'y ont preſque tous vû qu'une énigme impénétrable. M. Prideaux eſt forcé d'avouër que ces Jubilés, & ces ſemaines Sabbatiques, n'éclairciſſent aucuns paſſages de l'Ecriture, & qu'on n'y peut voir qu'un joug peſant, qui attira aux Iſraëlites de ſévères punitions, parce qu'ils négligèrent preſque toûjours de l'obſerver, malgré l'excès de ſa ſuperſtition. Ce Peuple ne ſe fia réellement jamais ſur cet article aux promeſſes de ſon Dieu, qui lui avoit dit, *Ne crain point de mourir de faim cette ſeptiéme année, car je répandrai ma bénédiction ſur la ſixiéme, pour qu'elle te produiſe autant de fruits que trois autres.* La peur de la famine l'emporta, & ſur ces belles promeſſes, & ſur

ſur les menaces ; Iſraël laboura ſes champs, & voulut toûjours faire ſa vendange ; par la ſuite cependant les grandes calamités dont il ſe vit frappé, lui rappellérent cette inſigne déſobéiſſance, & la méfiance de ſes péres, & il ne manqua pas d'attribuer tous ſes malheurs au défaut de célébration de ces Jubilés, comme les Romains attribuoient les deſaſtres de leur République au défaut de célébration des jeux ſéculaires.

Si nous n'avions donc que les Hébreux pour nous éclaircir ſur leurs propres uſages, nous eſpérerions en vain d'y parvenir. Ils ignoroient quel étoit l'objet particulier de chaque fête, comme ils ignoroient l'objet général de leur Religion & de leur culte. En nous diſant que le Ju-

bilé étoit une loi de Moïſe, faite pour accorder le repos à la terre, ils nous montrent par cette réponſe leur profonde ignorance, puiſque l'on peut juger par leurs écritures mêmes que la diſtinction des ſeptiémes années, & les uſages qui y étoient attachés, étoient plus anciens que leur Moïſe. Jacob qui ſe loüoit chez Laban de ſept ans en ſept ans, afin d'épouſer ſes filles, ſuffit pour nous prouver que cet uſage Jubiliaire étoit répandu dans l'Orient plus de deux-cent-ſoixante ans avant leur Légiſlateur, & avant les Loix de ſon Lévitique.

Au défaut de ces Hébreux, dont on prétend ſi ridiculement faire les premiers Docteurs du Monde, les Américains, qu'on mépriſe tant, vont nous rendre raiſon

raiſon de l'inſtitution du Jubilé, & en particulier de cet abandon total qu'il falloit faire, pendant les jours Sabbatiques, de toutes les choſes de la Terre.

Les voyageurs & les Hiſtoriens de l'Amérique s'accordent tous à nous apprendre que les Mexicains attendoient la fin du Monde à la fin de chaque ſiécle; leur ſiécle étoit compoſé de cinquantes années, c'eſt-à-dire qu'il formoit une grande ſemaine Sabbatique de ſemaines d'années; & leur année étoit compoſée de dix-huit mois de vingt jours chacun, au bout deſquels ils en ajoutoient cinq, pour compléter l'année ſolaire.

En conſéquence de cette attente ſinguliére où ils étoient de la fin du Monde, le dernier jour qui voyoit expirer le ſiécle, étoit

un jour d'affliction, de deuil, & de pénitence; ils éteignoient le feu ſacré dans leurs temples, & le feu domeſtique dans leurs maiſons; & après avoir caſſé & briſé tous les meubles & tous les uſtenciles du ménage, comme choſes qui devenoient inutiles & ſuperflues, les uns paſſoient la nuit dans la priére, & preſque tous dans les allarmes, & dans la déſolation, s'attendant à chaque heure à voir le dernier moment de la Nature. Cette terreur augmentoit à meſure que la nuit s'avançoit; mais l'eſpérance y ſuccédoit enſuite, & croiſſoit à meſure que l'obſcurité commençoit à diminuer; on montoit alors avec un empreſſement encore plein d'inquiétude ſur les toîts des maiſons; on regardoit attentivement l'Orient;

on

on étudioit les progrès les plus imperceptibles de l'aurore naiſſante ; c'étoit à qui auroit de plus grands & de meilleurs yeux ; & à peine les premiers rayons du jour annonçoient-ils le retour du Soleil, qu'un cri univerſel rappelloit la joïe & l'allégreſſe ; on couroit au temple rallumer le feu ſacré, & par des hymnes & des cantiques, on remercioit la Divinité d'avoir prorogé la durée de l'Empire, & d'avoir accordé un nouveau ſiécle au Monde. Je ne détaillerai point la fête qui étoit la ſuite de ce grand renouvellement ; ce que nous venons de voir ſuffit pour expliquer tous les uſages des Hébreux dans leur Jubilé ; il ne faut pour cela que conſidérer la bizarre coutume qu'avoient les Mexicains de caſſer leurs meu-

bles dans cette occaſion, comme la ſuite & l'abus outré d'une inſtitution, qui avoit eu pour objet dans ſon origine de faire un ſacrifice à Dieu de toutes ſes propriétés, de lui montrer avec quelle réſignation on ſe détachoit des choſes d'ici-bas, & avec quelle ſoumiſſion on étoit prêt à ſouſcrire à ce qu'il ordonneroit à la fin des périodes ſur le deſtin de l'Univers.

La découverte de ce grand point de vûe nous fait expliquer toutes les folies de quelques Nations au tems des Eclypſes, où elles faiſoient un bruit épouvantable avec des marmites, des chauderons, & d'autres uſtenciles de ménage, qu'elles briſoient * de même, comme je l'ai

* Les Juifs ont encore l'uſage aujour-

l'ai vû en certaines relations; c'eſt que l'obſcurité ſoudaine des Eclypſes leur rappellant le ſouvenir des anciennes ténèbres, elles croyoient en voir le retour, & qu'eſtimant la fin du Monde très-prochaine, elles s'imaginoient n'avoir plus beſoin de rien.

En conſidérant ces uſages ſous le même aſpect, il ſera également facile d'expliquer littéralement

d'hui, deux jours au moins avant Pâques, qui commence leur année ſacrée, de renouveller leurs uſtenciles; cet uſage n'eſt cependant pas univerſel chez eux, comme l'uſage de caſſer les meubles n'étoit point univerſel chez les anciens au tems des Eclypſes. L'eſprit de ménage & d'économie, eſt ce qui a ſans doute introduit ces changemens; les Nations ſe contentèrent alors de faire du

ment toutes les coutumes ſabbatiques des Iſraélites.

Premiérement, le nom de *Jubilé*, qui ſignifie *corne de bélier*, c'eſt-à-dire, *trompette*, étoit donné aux grands périodes des Hébreux, parce que pour en annoncer le commencement au peuple, ſept Prêtres ſonnoient de la trompette, le dix du mois *Tirci*, pour annoncer le jour des expiations, où il falloit affliger

du bruit avec leurs uſtenciles, & les Hébreux à Pâques ſe contentent preſque tous aujourd'hui de les nettoyer, & de les purifier. Il en eſt à peu près de même chez nous; nous ne déchirons point nos meubles au renouvellement de l'année Paſchale, mais nous avons l'uſage de nous donner toujours quelques meubles, ou quelques habits neufs en ce tems.

ger ſon ame ; après quoi le grand Prêtre entroit dans le Sanctuaire pour y prononcer le terrible mot de *Jehovach*. Selon le ſentiment des Juifs d'aujourd'hui, la trompette eſt un ſigne du Jugement, & nos Apocalyptiques n'ont jamais manqué de mettre à la bouche des Anges exterminateurs, cet inſtrument fatal ; ainſi le nom de la fête offre déja le dénouement des terreurs dont le grand Prêtre & le Peuple étoient toujours frapés ce jour là.

Secondement, ce tems s'appelloit *le Sabath de la Terre*, c'eſt-à-dire, *le renouvellement de la Terre*, parce que l'idée de la fin du Monde entraîne toujours après elle l'idée de ſon renouvellement, ſoit naturel, ſoit ſurnaturel ; d'ailleurs le tems Jubiliaire commençoit toujours

avec l'année civile; mais il n'eſt pas étonnant de voir ce tems porter le même nom que portoit autrefois chez les Hébreux le premier mois de l'année Solaire, qu'on nommoit *Schabat* dans le même ſens, & par la même raiſon que nous appellons ce mois *Janvier*, d'un ancien mot latin qui ſignifie celui qui ouvre & qui renouvelle l'année. Le mot Hébreu pourroit être la matiére d'une ample diſſertation, mais elle ſeroit ici trop longue; il ſuffit ſeulement de remarquer que les mots de *Jubilé* * & de *Sabbath* †, donnés au même tems & au même uſage, indiquent toujours que les renouvellemens étoient les annon-

* Trompette. † Renouvellement.

annonces du Jugement & du Grand Juge.

Lors donc que les anciennes Loix commémoratives, ou plûtôt celles qui en dérivèrent & qui en outrèrent les uſages, comme ſont ici les Loix Méxicaines & Hébraïques, qui défendoient aux hommes de cultiver la terre la ſeptiéme année, & leur ordonnoient de ne vivre que de ce qu'elle produiroit d'elle-même, & de ce que le hazard * leur feroit trouver chaque jour, c'étoit pour les avertir que le période de la fin du Monde étoit prochain, & qu'il falloit bientôt renoncer à tout. Comme c'eſt le tems, leur diſoit-on, où l'Etre Suprême doit vous juger, vous exercerez cette année la

O 6 miſé-

* *Levitiq.* 25. 12.

miſéricorde, & vous remettrez les dettes de vos fréres, pour que le Grand Juge vous remette les vôtres : vous vous détacherez de tous les biens d'ici-bas ; vous abandonnerez toute propriété ; vous rendrez la liberté à vos eſclaves ; tous les marchés, tous les *contrats*, toutes les acquiſitions que vous aurez faites juſqu'à ce jour ſeront nulles, parce que c'eſt l'année de la remiſe, * & de la diſſolution de toutes choſes ; s'il plaît cependant au Seigneur de nous accorder un autre période, tout ce qui aura été fait dans l'antécédent, ſera cenſé † oublié, & comme non avenu ;

* *Nomb.* 36. 4.

† Cette coutume a été très-fatale à l'hiſtoire du Monde. Nous verrons par la ſuite que ce précepte a été cauſe de l'oubli

avenu ; *l'eſclave vendu demeurera libre ; le bien acquis retournera à ſes anciens maîtres, chaque homme à ſa premiére famille ; & vous ne pourrez enfin jamais vendre la Terre à perpétuité, parce que la Terre eſt au Seigneur, qui peut nous l'ôter quand il lui plaira, comme il l'a ôtée autrefois à nos Péres.* *

Telle eſt la ſimplicité avec laquelle les Méxicains auroient expliqué aux Hébreux des uſages anciens auxquels ils ne comprennent plus rien, & que nos pré-

l'oubli où ſont tombés tous les anciens périodes après cent ans, après mille ans, &c. Il falloit de même que tout le paſſé fût cenſé oublié, & non avenu ; & par un eſprit religieux on aboliſſoit autant qu'il étoit poſſible le ſouvenir de toutes choſes.

* *Levitic.* 25. 23.

prétendus organes de l'Eſprit Saint n'ont pas mieux connu qu'eux. Leurs Ecritures ſacrées, qui leur ont bouché les yeux, auroient pu, cependant, les leur deſſiller quelquefois, ſi dans cette multitude de menſonges & de vérités qu'elles contiennent, l'homme n'eût pas toujours été plus porté vers le faux que vers le vrai.

Le quatriéme livre d'Eſdras, *chap.* 16. confirme ſinguliérement l'explication que nous venons de tirer des Méxicains. Ce Prophête annonçant au Monde que ſa fin eſt prochaine, s'écrie, » Que celui qui vend, faſſe comme celui qui fuit; celui qui » acquiert, comme celui qui » perd; celui qui trafique, » comme celui qui eſt ſans profit; » celui qui ſe bâtit une maiſon, » comme

» comme s'il n'y devoit point » habiter ; celui qui ſéme, comme s'il ne devoit point recueillir ; celui qui façonne ſa vigne, » comme s'il ne devoit point la » vendanger ; enfin, que celui » qui ſe marie, faſſe comme s'il » ne devoit point avoir d'enfans ; » le tout, dit cet Entouſiaſte, » parce que ceux qui travailleront, travailleront en vain. «

Cette application de tous les uſages du Jubilé, aux approches de la fin du Monde, dénote, ſans doute, que les Hébreux n'ont point toujours méconnu le véritable ſens de ces uſages. » La » fin vient, dit auſſi Ezéchiel chap. 7. » elle vient cette fin » ſur les quatre coins du Monde, ce jour de carnage des » hommes, & non de la gloire » des montagnes ; celui qui

» vend

» vend ne rentrera point alors » dans la poſſeſſion de ce qu'il » vend. « Et pourquoi ? parce que ce ſera le dernier de tous les périodes, comme on le peut juger par cet extravagant & ſublime chapitre d'Ezéchiel.

On doit trouver étonnant qu'avec de tels paſſages les Juifs & les Chrétiens n'ayent jamais connu la véritable inſtitution des Jubilés; c'eſt, comme je l'ai dit tout à l'heure, que la ſuperſtition eſt toujours aveugle pour le vrai; au reſte on peut juger par cette ignorance, dont les premiers traits ſont dans le Pentateuque, que toutes les erreurs & les folies des Hébreux ſont infiniment anciennes, puiſque ce Livre lui-même eſt d'une très-haute antiquité.

Cette Hiſtoire des Jubilés nous

a écartés de nos Deſpotes ; mais comme ces fêtes avoient rapport à la manifeſtation périodique de ce même Grand Juge, que tous les Souverains Orientaux ont toujours affecté de repréſenter, en rapprochant ainſi le tableau des uſages civils, avec celui des uſages religieux, on en verra mieux la ſuite continue & non interrompue de toutes les erreurs humaines.

SECTION XV.

Les uſages Théocratiques ſe conſervent chez tous les Deſpotes Eccléſiaſtiques.

LE cérémonial & tous les uſages que nous avons reconnus dans les Cours des Deſpotes

potes de l'Asie, se retrouveront aussi chez les Nations qui admettent à leur tête des Souverains Pontifes. Ces Princes Ecclésiastiques ont surpassé l'orgueil des Rois temporels, sur lesquels, en tout lieu, ils ont toûjours prétendu dominer, parce que leur état & leur caractère les approchent bien davantage de nos anciens Rois Théocratiques; indépendamment de l'invisibilité qu'ils affectent tous dans l'Asie, ils prétendent encore à l'immortalité.

Le Grand Lama, que la plus grande partie de l'Orient appelle le *Prêtre universel*, ne meurt jamais dans l'esprit des Peuples; pour entretenir leur crédulité, il n'y a point de fourberies & de ruses que ses Ministres ne mettent en usage pour le remplacer

placer adoitement quand il vient à mourir, ainſi que pour rendre ſon aſpect rare & difficile. Si ces impoſteurs plaçoient derriére un voile un bloc de marbre, ce ſeroit de même un véritable Roi Théocratique; il dureroit plus que tous les Lamas du Monde; il leur ſerviroit autant, feroit moins de mal, & leur épargneroit bien des menſonges.

L'immortalité eſt de même un des priviléges du grand *Kutuktu* ou *Katucha* des Calmoucks. * Ce titre, auſſi difficile à remplir pour lui, que tous les autres attributs de l'Etre Suprême, éterniſe en ces contrées l'impoſture des Prêtres, qui pour perpétuer leur foible Divinité, ou plutôt leur idole, perſuadent au Peuple,

* *Cer. Relig. tom. 6.*

ple, que le grand Pontife vieillit avec la Lune, & se renouvelle avec elle. C'est par ce même moyen que l'on a éternisé les *Adonis* anciens & modernes, en les faisant naître & mourir tous les ans, & en réglant leur naissance & leur résurrection par le cours du Soleil, comme les renouvellemens du grand Katucha sont réglés par le cours de la Lune.

Le suprême Sacerdoce coûte bien davantage au *Chitomé* * grand Prêtre de l'Abyssinie. Le peuple apparemment trop instruit qu'il n'est qu'un homme, & qu'il en doit subir la loi finale & commune, n'accorde point l'immortalité à son Pontife, mais au

* *Relat. d'Ethiopie par le P. Labat chap. 1.*

au ſeul Sacerdoce, qui ne doit pas même vieillir, ni être ſujet à l'infirmité ou à la caducité. Comme le grand Prêtre & le Sacerdoce ſont cependant étroitement liés enſemble, il a pour néceſſaire en ce pays de défendre au *Chitomé* de vieillir, afin que le Sacerdoce ne ſe reſſentit point de ſa vieilleſſe; ce ſeroit dans l'eſprit de ces Peuples un très-grand malheur, & le Monde même périroit, ſi ce grand Prêtre devenant caduc mouroit naturellement; le Sacerdoce en ſeroit avili, déshonoré & anéanti. Pour prévenir donc de ſi grands maux, lorſque le *Chitomé* eſt malade, on l'aſſomme; s'il devient vieux, on l'étouffe; & un Pontife plein de vigueur, que l'on tient ſans doute toûjours prêt, ſuccède à celui auquel on n'a

pas

pas laiſſé le tems d'être malade, & de déshonorer le Sacerdoce, qu'on prétend éterniſer par ce barbare uſage.

Je ne ſçai s'il ſe tient un Conclave en cette contrée pour l'élection des grands Pontifes, & ſi l'on y voit autant de prétendans, & de brigues, que dans le Conclave Romain; les voyageurs ne nous en ont rien dit; ce qu'il y a de certain, c'eſt que le *Chitomé* Abyſſin eſt un *Apis* Egyptien; ce bœuf ſacré, cet ancien Roi Théocratique de Memphis, ne pouvoit pas non plus mourir naturellement, ſans qu'il tombat de très grandes calamités ſur l'Egypte, par la raiſon, ſans doute, qu'il auroit déshonoré l'éternité du Dieu Monarque, dont il étoit repréſentant; on ne l'aſſommoit pas, il

il eſt vrai, ſi cruellement que le *Chitomé* dont nous parlons, mais on le noyoit reſpectueuſement dans le Nil, quand il approchoit de ſa fin; c'étoit une ſolemnité fort dévote, après laquelle on lui cherchoit un ſucceſſeur.

Les Mexicains * avoient auſſi une ſorte d'*Apis*, ou d'*Adonis* vivant, dont le ſort n'étoit pas moins cruel; c'étoit un homme, qu'on renouvelloit tous les ans; on l'adoroit pendant le cours de l'année; rien ne lui manquoit du côté des honneurs & de la bonne chére; mais l'année révolue on l'égorgeoit, après l'avoir prévenu neuf jours d'avance, en lui diſant, *Seigneur, vos plaiſirs finiſſent dans neuf jours.*

La cruauté a toûjours été la ſuite

* *Clavig. Relig. tom.* 7.

ſuite de l'idolatrie, comme du Deſpotiſme; ces deux monſtres ont une commune origine.

L'Europe moderne, ainſi que l'Abyſſinie, ne reconnoit point d'immortalité dans les Souverains Pontifes; mais le Sacerdoce s'y prétend infaillible, immortel, divin & indépendant de toutes les Sociétés & de toutes les Puiſſances de la Terre; comme il a perdu le ſouvenir de la primitive origine de toutes ces chimères Théocratiques, il les fonde ſur cette ſeconde époque, où les terreurs paniques de la fin du Monde, & du régne du Ciel, les réveillérent, & remplirent les hommes d'un eſprit de vertige, qui leur fit voir le grand Juge dans un Juif pauvre & miſérable, qu'ils déifiérent, comme celui qui avoit fait, ou qui devoit

voit faire bientôt descendre le régne du Ciel sur la Terre. C'est depuis cette époque de confusion pour le Genre humain, que le Sacerdoce se croit immortel, qu'il prétend montrer une succession continuë, & non interrompuë de Princes Spirituels depuis dix-huit siécles, & qu'il se flatte qu'elle se continuera jusqu'à la consommation des tems. Je ne ferai point voir quelle est la fin à laquelle cette immortalité doit s'attendre; mais ce que je sens bien, c'est que son principe se perd dans plusieurs siécles de ténèbres & d'ignorance; que les premiers Papes sont aussi fabuleux que les premiers Rois d'Egypte & de la Chine; & que cette prétenduë immortalité du Sacerdoce Romain ayant aussi commencé dans l'obscurité,

s'évanouïra néceſſairement dans la lumiére progreſſive des ſiécles futurs.

Comme le Chriſtianiſme n'a fait que renouveller une ancienne chimère dont il a été lui-même la dupe, il a toûjours travaillé à ramener ſur la Terre les anciennes Théocraties, & il a renouvellé les maux & les erreurs, qui étoient les ſuites inévitables de leurs faux principes. C'eſt de ces anciennes ſources que ſont ce dogme cruel de l'univerſalité future de la Monarchie Chrétienne; c'eſt comme ſucceſſeurs & repréſentans de ce faux grand Juge, aujourd'hui adoré comme *Adonis*, & comme les *Oſiris*, que des hommes ont oſé ſur la Terre affecter l'infaillibilité & l'indépendance, & que le Sacerdoce a toûjours aſpiré au Deſ-

potiſme, ſoit directement, ſoit indirectement, en corrompant les Gouvernemens dont la conſtitution en eſt le plus éloignée.

L'hiſtoire paſſée, & l'hiſtoire préſente de l'Egliſe, ſont les preuves de ces triſtes vérités, de l'origine de nos maux, & des préjugés qui les produiſent. Si nous avions le tems d'examiner le cérémonial religieux & politique de l'élection & de la vie d'un Pape, nous y trouverions pour nouvelles preuves tous les traits de l'ancien Roi Théocratique, & une multitude d'uſages, qui n'ont d'autres ſources que les abus ridicules & idolâtres, que la plus haute antiquité avoit déja fait des dogmes ſacrés de la deſcente du grand Juge, & de l'arrivée de la vie future. Je n'en voudrois point d'autres preuves

que ces indulgences & ces Jubilés que les Papes diſpenſent à leur avénement ; comme ſi la premiére année de leur Pontificat étoit celle du renouvellement du Monde, & nous ouvroit l'entrée de la vie future. C'eſt-là néantmoins l'intention de l'ouverture de la porte ſainte ; l'on chante alors : *Ouvrez les portes de la juſtice, les juſtes y entreront ; voici la journée du Seigneur.* On n'y verra un jour que la journée des foux & des idolâtres.

SEC-

SECTIO

Tous les Despot
mander à la l

CE ſeroit pe
chez les R
nial Théocratique
élever au-deſſus du
re humain, pour
me un vil troupe
il faut les voir co
Nature même, &
bout le rôle de
dont on a voulu
les emblêmes.

L'Hiſtoire ancien
pluſieurs exemples
ſe croyant une am
maine, ſe ſont por
cès d'extravagance

qu'ils pouvoient ſe faire obéir des élémens. Juſqu'ici l'on n'a apperçu dans cet orgueil que les folies particuliéres de la folie de ces Princes, & non une conduite autoriſée & reçuë dans le plan des anciens Gouvernemens; mais en réuniſſant ces traits ſinguliers épars dans l'antiquité, avec ceux que l'Hiſtoire moderne, & les voyageurs nous fourniront, nous ſerons à portée de juger ſi nos Hiſtoriens Moraliſtes ont vû dans ces anciennes folies tout ce qu'ils devoient y voir.

Si nous voulions avoir recours aux annales des Hébreux, nous y trouverions nombre d'exemples de la ſuperbe puiſſance des Deſpotes de Ninive, de Perſe, de Babylone, & d'Egypte, qui ſe regardoient comme le princi-

pe

pe de toutes les choſes ; & comme les Maîtres de toutes les Terres, de toutes les Mers, de tous les fleuves, enfin comme les Dieux Souverains de tous les Dieux de l'Univers. Mais le fiel irréconciliable des Hébreux contre tous ces Princes formidables, dont ils étoient le jouët, comme la plume l'eſt du vent, pourroient rendre ces reproches ſuſpects, ſi l'on n'y joignoit le témoignage des autres Nations.

Perſonne n'ignore aujourd'hui les anecdotes du fameux paſſage de Xerxès en Gréce, ni la lettre impérieuſe que ce Deſpote de la Perſe écrivit au mont Athos, pour lui ordonner de laiſſer paſſer ſes armées, en le menaçant en cas de déſobéiſſance de le faire jetter à la mer. Ce même inſenſé fit encore enchaî-

ner l'Helleſpont, pour avoir cauſé le naufrage de ſes flottes; & après lui avoir fait donner trois cent coups de fouët, comme à l'un de ſes eſclaves, il l'apoſtropha & lui dit: *C'eſt ainſi, malheureux élément, que ton Maître te punit.* *

Le même Auteur qui nous raconte ces folies preſque incroyables, attribue au grand Cyrus une action de cette eſpèce. Un cheval conſacré au Soleil s'étant noyé au paſſage d'un fleuve, ce Conquérant le fit ſur le champ couper par ſon armée en trois cent ſoixante canaux, pour anéantir le cours de ſes eaux ſacriléges.

Un ancien Roi d'Egypte, † que quelques-uns font ſuccéder à Seſoſtris,

* *Herod. Liv.* 1.

† *Diod. Liv.* 1. *Herod.* 1.

ſoſtris, châtia le Nil débordé, qui faiſoit d'affreux ravages, en lançant contre lui un javelot.

Au Royaume de Siam * les Rois commandoient auſſi autrefois aux élémens, aux Génies malfaiſans, & aux Démons, auxquels ils défendoient de gâter les biens de la terre; & comme nôtre Roi d'Egypte, ils ordonnoient aux riviéres débordées de rentrer dans leur lit, & de ceſſer leurs ravages.

Ceux qui nous ont décrit l'Afrique † ont rapporté des anecdotes ſemblables des Souverains de cette Région; ils y ſont preſque tous des Dieux de plein exercice. Les Peuples de Totoka, ceux d'Agag, pluſieurs autres voiſins

* *Cerem. Relig. tom. 6.*
† *idem tom. 7.*

du Monomotapa, & ceux même de ce grand Empire, s'adreſſent à leurs Princes dans leurs beſoins; ils y ont recours pour la pluie, pour la famine, pour la contagion, & leur demandent enfin mille autres ſecours divins.

Dans le Royaume de Loango, * c'eſt le Roi qui diſpoſe du tems; l'une des grandes fêtes du pays eſt celle où on va lui demander la pluie & le beau tems pour toutes les ſaiſons de l'année. Le Prince alors prend ſon arc, tire une fléche en l'air, & tout le monde eſt content.

Chez les Guiagues † c'eſt encore du Prince que l'on croit tenir les ſaiſons favorables, & l'on

y

* *Cerem. Relig. tom. 7.*

† Relat. de l'Ethiopie du Pére Labat. *tom. 2.*

y a recours dans toutes les néceſſités; ce qui lui attire force préſens, ſurtout quand le Ciel eſt fâcheux.

Chez les autres Peuples Africains, * où la confiance dans les Prêtres l'emporte ſur celle qu'on a ailleurs dans les Rois, c'eſt à ces impoſtures que l'on va demander de l'eau ou de la ſéchereſſe, de l'ombre, ou de la ſérénité; ils s'habillent alors d'une maniére extravagante; ils ſe chargent d'attributs & de figures ſymboliques, montent ſur un lieu élevé, frapent l'air, & tirent leurs fléches contre le Ciel; comme ils ont l'adreſſe en ce pays, comme partout ailleurs, d'attendre pour faire leurs céré-

P 6 monies,

* Relat. de l'Ethiopie du Pére Labat.

monies, l'approche des nuées quand on demande de la pluie, afin de ne pas ſe compromettre, il arrive, diſent les voyageurs, qu'ils réuſſiſſent preſque toûjours, & que le peuple crie au miracle; cependant ils ont l'art de n'être pas pris en défaut, même lorſqu'il ne pleut pas; c'eſt, diſent-ils, que les péchés du peuple ont détourné les nuées.

L'Amérique n'a pas moins conſervé que l'Aſie & que l'Afrique ces veſtiges remarquables des anciennes Théocraties; elle nous les montre même ſous un point de vuë plus précis que toutes les Nations dont nous venons de parler; car d'après tous les exemples que celles-ci nous donnent, on pourroit peut-être croire encore que ces uſages ont eu pour principe général l'orgueil & la vanité

vanité des Princes, au lieu que l'Amérique nous apprend, qu'ils appartenoient au fond, & à la conſtitution du gouvernement des Nations. Le nouveau Monde va donc pour la ſeconde fois, dans cet ouvrage, inſtruire les habitans de l'ancien.

Un des traits les plus remarbles de l'Hiſtoire & du Gouvernement des Mexicains, eſt ſans contredit le ſerment ſolemnel que leur Empereur faiſoit au jour de ſon ſacre ou de ſon inauguration. Il juroit & promettoit que tant qu'il régneroit les pluies tomberoient à propos ſur la Terre, que les fleuves & les riviéres ne feroient point de ravages dans les campagnes par leurs inondations, que les biens de la terre ſeroient en abondance, que l'Empire ne ſeroit point affli-

affligé de ſtérilité, & que les hommes ne recevroient du Ciel, ni du Soleil, aucunes malignes influences. Pacte ſingulier, ſans doute, ſur lequel Juſte-Lipſe & les voyageurs n'ont fait que de vaines plaiſanteries, mais qui néantmoins nous éclaircit tous les uſages de nos antiquités orientales. Ce ſerment a dû, en effet, être uſité dans tous les Gouvernemens qui ont eu primitivement la Théocratie pour baſe & pour principe. Ainſi ces anciens Rois de l'Aſie dont on a dit tant de mal, ne nous ont montré par leurs excès que les vices de l'adminiſtration qu'on leur avoit remiſe en main. Ce fut un fardeau immenſe dont l'homme ſe trouva chargé, auſſi-tôt qu'à la place des ſymboles muets & inanimés, on l'eut fait

l'image & l'organe de la Divinité; il fallut alors qu'il commandat comme elle au Ciel & à la Terre; qu'il fût le garant de toutes les calamités naturelles, qu'il ne pouvoit produire, ni empêcher, & la ſource des biens, qu'il ne pouvoit donner. Enfin les Nations imbécilles dans leurs ſuperſtitions l'obligérent à ſe comporter comme le Dieu & comme les idoles avec leſquelles elles le confondirent; tandis qu'en le mettant à la tête de la Société, elles n'auroient dû rien exiger de lui, ſinon qu'il ſe comportat toûjours en homme, & qu'il n'oubliat jamais qu'il étoit, par ſa nature, & par ſa foibleſſe, égal à tous ceux qui ſe ſoumettoient volontairement à lui, ſous l'abri commun des Loix & de la Religion.

Parce

Parce que les hommes ont trop demandé à leurs Souverains, ils n'en ont rien obtenu ; le Deſpotiſme eſt devenu une autorité ſans bornes, parce qu'on en a exigé des choſes ſans bornes : l'impoſſibilité où il a été de procurer les biens ſurnaturels qu'on lui demandoit, n'a pu lui laiſſer d'autre moyen de manifeſter ſa puiſſance, que celui de faire des extravagances & des maux extrêmes.

Tout ce chapitre eſt encore une preuve, que le Deſpotiſme eſt une idolâtrie, toûjours auſſi abſurde que criminelle.

SECTION XVII.

Veſtiges d'uſages Théocratiques dans les Cours de l'Europe.

TOut éloigné que ſoit notre heureux climat, de ces uſages monſtrueux qui deshonorent & aſſerviſſent encore tous les autres Peuples de la Terre, il en conſerve pourtant quelques légéres empreintes. D'où vient, par exemple, cet antique privilége, qu'ont encore quelques Princes de l'Europe, de pouvoir, dit-on, guérir certaines maladies par leur ſeul attouchement, & ſur quoi peut être fondée la ſuperſtition de ceux qui ont recours à ces Médecins couronnés? Cela vient de cette cou-

coutume idolâtre que nous venons de trouver chez tant de Peuples, d'avoir recours à leurs Rois dans toutes les calamités naturelles, comme aux Souverains de la Nature, & aux diſpenſateurs des biens & des maux qui partent de la ſeule main de la Providence. Le Roi de Perſe a de même ce don myſtérieux; & quelques Empereurs Romains, gâtés par l'exemple des Deſpotes de l'Orient, affectèrent auſſi la même vertu; ce n'eſt donc qu'un privilége Aſiatique, que l'ancienne barbarie a pû amener dans notre Continent, & que les lumières du ſiécle doivent anéantir comme un opprobre. Nos Rois n'ont plus beſoin de ce foible artifice pour être aimés, adorés, & reſpectés: comme ils ne peuvent faire que

le

le bien poſſible, c'eſt leur manquer que d'en exiger ce qui ſurpaſſe leur pouvoir; & comme ils ſont ordinairement remplis d'humanité, des priéres auſſi indiſcrettes ne peuvent, ſans doute, qu'affliger leur bon cœur.

Il eſt pluſieurs autres uſages d'étiquette, qui procédent auſſi, ſans qu'on le ſache, des erreurs primitives; mais, il faut en convenir, ces uſages ſont devenus, ou ſont en eux-mêmes, ſans conſéquence, & on les ſuit par le ſeul reſpect pour la coutume, & ſans qu'aucune ſuperſtition y ait part. Je n'ai point deſſein de les rappeller ici; ceux qui fréquentent les Cours, & qui ſont au fait du Cérémonial qui environne les Princes, pourront en reconnoître diverſes traces dans cet Ouvrage.

Il

Il n'eſt guéres de Souverain en Europe, qui, ſans le ſçavoir, n'affecte encore ces apparitions orientales & périodiques ; nos premiers Rois de France les affectoient dans leurs grands jours de Pâques & de Noël : les *grands couverts* d'aujourd'hui peuvent encore partir de cette ſource ; les Palais de nos Rois, ouverts en tout tems, ne reſſemblent point à ces Serrails impénétrables de l'Orient ; néanmoins leur entrée eſt encore plus libre en de certains tems que dans d'autres ; l'anniverſaire de la fête du Prince permet aux derniers du Peuple de pénétrer dans tous les lieux qu'habite ſon Monarque. Dans ſes voyages & ſur ſes routes tout doit encore s'ouvrir devant lui, & les Grands ne manquent point de levèr alors les

les barriéres, & d'ouvrir les avenues de leurs Palais & de leurs Châteaux. L'Aſie nous montre de ſemblables uſages, & d'autres qui y ſont tout-à-fait contraires; quoique les uns & les autres ſoient ſortis de la même ſource. Tout eſt ouvert devant le Grand Mogol quand il ſort, & les Grands doivent lui venir offrir un préſent, toutes les fois qu'il paſſe devant leurs maiſons. Tout ſe ferme en Perſe quelquefois, & tout ſe fermoit autrefois à la Chine, quand le Deſpote ſortoit de chez lui. Les uſages du Mogol & de l'Europe ſont, comme l'on voit, beaucoup plus humains que ceux de la Perſe & de la Chine; c'eſt cette différence & pluſieurs autres, que nous avons déjà rencontré dans l'ancien Cérémonial

Théo-

Théocratique, que nous allons actuellement conſidérer, pour en expliquer les bizarreries & les contrariétés.

SECTION XVIII.

Sources des variétés & des contrariétés qu'on apperçoit dans les uſages de différens Gouvernemens Deſpotiques.

POur connoître les principes & la ſource des variétés que nous avons vûes dans les différentes Cours Aſiatiques, il eſt néceſſaire de recourir aux diſpoſitions primitives du Genre humain, & d'enviſager les différens points de vûe ſous leſquels le Grand Juge a pû être regardé des anciens Peuples dans ſes avé-

nemens

memens & dans ſon régne : il devoit être enviſagé ſous deux aſpects principaux & oppoſés l'un à l'autre, c'eſt-à-dire, ſous une face heureuſe, & ſous une face malheureuſe. Elle étoit heureuſe, parce que cet événement étoit l'annonce du régne de la paix & de la félicité dont on ſe faiſoit de ſi belles peintures ; & elle étoit malheureuſe, parce que ce Grand Juge étoit en même tems l'annonce de la fin du Monde & de ſes ſuites terribles. Son attente étoit pour les juſtes une ſource de plaiſirs, & de conſolation ; mais pour les méchans, c'étoit un objet perpétuel de crainte & de terreur ; les premiers voyoient dans l'Etre Suprême un bon Pére, & un bon Roi ; les ſeconds n'y voyoient qu'un

qu'un Juge inexorable, & qu'un impitoyable Exterminateur.

La Divinité étant conſidérée ſous ces deux aſpects, ſes ſymboles & ſes images le furent de même, parce qu'ils devoient ſervir à le repréſenter en tout, & à inſtruire les hommes de toutes les grandes vérités qui la concernoient.

Lorſque par la ſuite des tems l'homme eut abuſé des premiers ſymboles muets & inanimés qui avoient ſervi à lui montrer le Dieu Monarque ſous ſes deux faces, & qu'il en eut fait une multitude de Déités & de Puiſſances particuliéres, le Monde Payen ſe trouva rempli de deux ordres de Divinités, dont les unes paſſérent pour les amies du Genre humain, & les autres pour

pour des Démons & des Génies mal-faiſans, que l'on adora par crainte, mais dont on n'oſa prononcer le nom ; ce fut là la ſource de cette famille obſcure des Dieux inconnus, que l'on trouve dans la Mythologie de preſque toutes les Nations.

Les Mages & les Perſes, qui ne donnérent point avec le même excès dans le Polythéiſme abſurde des Peuples d'Occident, ſe jettérent dans une autre erreur, par les ſpéculations qu'ils firent ſur les deux différens aſpects de l'ancien Grand Juge.

Comme les Théologiens de ces tems reculés, ainſi que ceux de nos jours, n'étoient capables que d'embrouiller ce qu'ils ne pouvoient comprendre, & que le bien & le mal qu'ils voyoient dans le phyſique & dans le

moral de l'Univers, les embarraſſoit étrangement ; ils firent de la Divinité conſidérée ſous ſes deux attributs primitifs, deux principes différens & ennemis l'un de l'autre, qu'ils imaginérent être toujours en guerre, & produire tour à tour le bien & le mal, l'ordre & le déſordre, qui ſemblent être la baſe de cette harmonie générale de l'Univers, auroit dû cependant ramener ces Docteurs à des principes plus ſimples.

Les Dogmes de la Religion s'étant ainſi altérés & corrompus par l'abus que l'on fit des ſymboles inanimés dont elle ſe ſervit, & par les méditations des Théologiens, qui ſe remplirent l'imagination de phantômes hideux, & de Puiſſances imaginaires ; les mêmes abus, & les mêmes

mêmes erreurs passérent nécessairement dans les Gouvernemens civils & politiques, lorsque ce fut des hommes que l'on prit pour représenter le Dieu Monarque, & lorsqu'on les chargea de tous ses attributs; mais les suites de ces abus y furent des malheurs bien plus réels & bien plus funestes; on ne peut considérer un mortel comme le Maître Souverain du bien & du mal, sans lui mettre par là les armes & la foudre à la main, & sans donner la vie & l'existence aux objets imaginaires & invisibles des terreurs superstitieuses; ainsi après avoir donné l'être aux Démons, on donna l'être aux Tyrans.

Il est vrai que ces symboles vivans furent également chargés

des attributs d'équité, de bonté, & d'amour, & que s'ils eurent à repréſenter la Divinité ſous ſon aſpect le plus effrayant, ils devoient auſſi la montrer ſous l'aſpect de ſes vertus & de ſes perfections; mais indépendamment de l'impoſſibilité où ils ſe trouvoient de remplir ce dernier rôle, nous devons avoir aſſez bonne opinion du bon ſens des Nations, même dans leurs erreurs, pour croire que le ſentiment tacite qu'elles durent toujours avoir, de l'imperfection de tous ces divers ſymboles de la Divinité, fit qu'elles furent bien plus portées à trembler devant les idoles brutes & humaines, qu'à avoir en elles cette parfaite confiance que l'amour ſuit de ſi près. L'idolatrie & le Deſpotiſme eurent donc l'un & l'autre la crainte & la

la terreur pour principe & pour fondement. La conduite des Princes porta enſuite au plus haut degré ces ſentimens de frayeur & d'aviliſſement, dont les premiers germes étoient dans la conſtitution de l'Etat & de la Religion. Maîtres Souverains & libres de leurs actions comme Dieu même, ſi les Rois portérent comme les enfans de Samuël, les noms d'*Abiach* & de *Joël*, c'eſt-à-dire, de *Dieu Père*, & de *Dieu fort*, & de redoutable; s'ils virent & leur trône, & leur tête, & leurs titres décorés de tous les attributs de l'Etre Suprême, leur orgueil & leur vanité ſe trouvérent bien plus frappés de ceux qui repréſentoient une puiſſance invincible & une volonté immuable. En un mot leurs paſſions & leur

foibleſſe leur faiſant trouver beaucoup plus de facilité à contrefaire le Grand Juge ſous ſon aſpect le plus terrible, parmi tous les mobiles qu'ils pouvoient choiſir pour ſe conduire eux-mêmes & pour conduire le Genre humain, ils préférèrent la crainte à l'amour.

Nous pouvons à préſent entrevoir les cauſes des diverſités, ou plutôt des contrariétés que nous avons rencontrées dans le cérémonial des Cours Aſiatiques; elles ont eu pour origine les attributs oppoſés de l'ancien *Dieu Monarque*, que les Princes étoient obligés de repréſenter, mais entre leſquels ces Princes n'ont point pû, & n'ont point voulu maintenir une juſte balance. Voilà pourquoi preſque tous les Deſpotes ſe ſont tenus cachés, ont déro-

dérobé la connoiſſance de leur nom, n'ont paru que pour exciter la terreur, que pour répandre la frayeur; il a fallu preſque partout fuir à leur aſpect, & fermer les portes comme à l'approche de l'Ange exterminateur.

Ces déplorables abus remontent à la plus haute antiquité, & peut-être même aux tems Théocratiques.

Les Prêtres des Scythes, ces anciens Peuples de la haute Aſie, ne leur montroient leur Dieu que ſous la forme d'une lance ou d'une épée; il en étoit à peu près de même du *Jehovach* des Hébreux; ce n'étoit ſelon leurs Docteurs & leurs Prophêtes, qu'un Monarque ſévére, cruel, impitoyable, jaloux, & vindicatif, qu'ils décoroient de tous les titres, & de tout

l'appareil de la terreur; auſſi le Judaïſme n'étoit-il, & n'eſt-il encore, qu'une Religion de ſervitude. * Cet eſprit de crainte & de Deſpotiſme que l'on découvre

* Le titre ſi fréquent que ſe donne le Dieu des Hébreux de *Dieu des Combats*, m'a fait longtems ſoupçonner qu'il n'étoit que le Dieu des Scythes, c'eſt-à-dire, l'impitoyable Mars. Un rapport & une tradition ſinguliére a prouvé par la ſuite la vérité de cette conjecture.

Hiſtiée de Milet, ancien Hiſtorien des Antiquités Phéniciennes, rapporte, qu'après le Déluge les Prêtres qui s'étoient réfugiés dans les montagnes rapportérent au Sénat le culte ſacré du Dieu *Enyalius*. Or *Enyalius* & *Enys* ſont des noms Grecs de *Mars* & de *Bellone*. De plus Mars occupe le troiſiéme rang dans la Généalogie des ſept premiers Patriarches. Cet *Enos* eſt viſiblement le même que Mars; ſon nom ſignifie en Hébreu *choſe mortelle*; ainſi il eſt

couvre dans la Théocratie des Hébreux, qui eſt la plus ancienne & la ſeule que nous puiſſions diſtinctement connoitre dans l'hiſtoire de toutes les Nations, pourroit peut-être faire ſoupçonner ici, que les Théocraties & le Deſpotiſme qui en eſt ſorti, ont pû être réellement établis dans le deſſein de gouverner les Sociétés par la terreur, & que les Légiſlateurs ont pû y être forcés par la dureté qu'ils auroient reconnue dans l'eſprit & dans le cœur des hommes; la Théocratie des Hébreux, qui paroit avoir été établie ſur ce

il eſt encore le même qu'*Enyalius*, que les Grecs auront formé d'*Enos* & de *Lylus*, mot Phénicien pour exprimer en un ſeul mot le *Dieu qui porte la mort.*

principe, ſemble favoriſer ces ſoupçons, & même les réaliſer par un exemple frapant, lequel aux yeux d'une multitude de perſonnes, ſera d'un poids & d'une conſidération infinie.

Il n'en doit pas être de même pour des yeux éclairés, qui ſe ſeront déja apperçus du faux & du merveilleux dont les annales Hébraïques ſont défigurées. Ou la Théocratie des Hébreux n'a jamais exiſté telle que l'Hiſtoire nous la décrit, ou ſi elle a ſubſiſté ſur ce ton, ce n'a dû être que dans des tems très poſtérieurs aux anciennes. Nous ne devons donc point nous y méprendre, ni nous imaginer, qu'elle ait été la ſeule, & encore moins la premiére de toutes les Théocraties; elle n'en a été qu'une tardive & très infidéle copie;

copie ; peut-être même, vû les fables ſans nombre dont elle eſt d'ailleurs remplie, n'eſt-elle qu'une mauvaiſe collection de fauſſes traditions ſur les anciens tems que l'impoſture a rapprochés, & que l'ignorance a colorés des mêmes traits, & du même caractére qu'elle voyoit régner dans les Deſpotiſmes voiſins, lors qu'elle s'eſt aviſée de les écrire. Il ne faut pour s'en convaincre qu'enviſager avec un peu d'attention le plan & l'eſprit de cette Théocratie, & l'hiſtoire vraie ou fauſſe des événemens antérieurs que la Bible a rapportés ; on voit alors que le gouvernement n'a été établi chez les Hébreux que pour les ſéparer de toutes les Nations étrangéres & idolâtres.

On remarque que les prémiers

miers commandemens Théocratiques donnés ſur le mont Sina, défendent le culte des idoles des Dieux, ce qui prouve que l'ignorance & la profanation du nom de Dieu, étoient répanduës ſur la Terre depuis un grand nombre de ſiécles; & l'on apperçoit dans les premiers Livres de Moïſe une multitude de noms & de fêtes qui ont rapport à la Mythologie, & à l'idolatrie.

Jugeons actuellement par ces remarques, à quel point l'hiſtoire du Monde doit être renverſée dans ces prétendus Livres ſacrés, puiſqu'ils font la Théocratie moins ancienne que l'idolatrie, qui en étoit cependant, comme nous avons vû juſqu'ici, la funeſte ſuite, & la fille; nous ne devons donc point chercher dans ces livres le premier

mier eſprit Théocratique, ni être étonnés que les Hébreux l'ayent méconnu, & qu'ils nous ayent montré leur Dieu Monarque auſſi terrible qu'étoient les Deſpotes d'Aſſyrie, de Perſe, & de Babylone, dont les Gouvernemens n'étoient plus que des Théocraties tyranniques, dont le Prince inviſible avoit été perſonifié depuis très longtems.

Après avoir montré le néant de la baze hiſtorique ſur laquelle ce ſoupçon contre l'ancien caractére du Genre humain auroit pû s'appuyer, je crois devoir encore faire appercevoir combien ce ſoupçon ſeroit injuſte en lui-même, & injurieux pour les hommes en général, ſi cette atrocité, & cette dureté du cœur humain ont pû ſe voir & ſe voyent réellement aujourd'hui

d'hui dans plusieurs contrées de la Terre, ce n'est pas là qu'il faut aller pour se former une idée du génie des Peuples primitifs, & encore moins de celui des anciens témoins des malheurs du Monde, qui sont les seuls que nous devions considérer ici; devenus, par leurs souffrances & par leurs misères, religieux, modérés, industrieux, & compatissans, jamais de pareils hommes n'ont eu besoin d'être conduits avec un sceptre de fer; il ne leur falloit qu'un gouvernement paternel, & ami du Genre humain; c'est celui-là qu'ils avoient pris sans doute, puisque le Despotisme en bien des contrées, ose encore en porter le nom; puisque le souvenir des premiers tems a toûjours été un souvenir cher à toute la Terre; puisque les vesti-

veſtiges qui nous reſtent dans l'hiſtoire de la Légiſlation de ces premiers âges, en font encore le plus parfait éloge. Les hommes, à la vérité, furent imprudens & ſuperſtitieux, quand ils s'imaginérent devoir ſoumettre leurs inſtitutions civiles au Dieu Monarque; mais cette fauſſe ſpéculation prouve elle-même combien leurs intentions étoient droites, combien leur deſſein étoit pacifique, & leur caractére ſimple & paiſible; s'ils ont changé par la ſuite, c'eſt en portant la peine, non de leur méchanceté, mais de leur ſuperſtition; ce ſont les ſuites inévitables de leur malheureux choix, qui en produiſant les Tyrans, produiſirent inſenſiblement l'altération du cœur & de l'eſprit des Nations; elles s'endurcirent à pro-

por-

portion de la dureté des Gouvernemens ; elles ſe roidirent ſous le poids des fardeaux qu'on leur fit porter ; & elles devinrent inſenſibles & abruties par les miſéres extrêmes de leur eſclavage.

C'eſt ainſi que les abus ſortis des Théocraties, & les rigueurs du Deſpotiſme, ont perverti le caractére primitif des hommes, ont preſque changé leur nature, & qu'en un grand nombre de contrées, ils les ont forcé de repouſſer par autant d'excès, les excès dont ils étoient écraſés.

Les habitans anciens & modernes du Continent de l'Aſie, qui nous ont fait voir tant de fois le ſpectacle des grandes révolutions dans la perſonne des Deſpotes, ſont néantmoins, & ont toûjours été, par leur caractére

tére & leur climat, des Peuples doux & pacifiques; telle a toûjours été la douceur, la bonne foi, & l'excès de Religion de ces trop malheureuſes Nations, qu'après avoir été cent fois les dupes & les victimes des monſtres adorés, qu'elles auroient dû étouffer, il ne leur eſt point encore venu dans l'idée d'établir un Gouvernement plus fixe & plus modéré, en mettant le Trône, le Monarque & le Peuple à l'abri d'une commune loi, qui pût les défendre & les ſoutenir réciproquement.

Quel affreux Gouvernement que celui dont la cruauté & la rigueur s'éterniſent par la douceur, & par la ſoumiſſion naturelle des Nations! Combien ſeroit fauſſe, pour ne rien dire de plus, une idée qui voudroit nous

nous porter à ſoupçonner, que le Deſpotiſme auroit été le fruit d'une légiſlation raiſonnée, accommodée au véritable caractére de l'homme, & faite pour le bien du Genre humain! Nôtre cœur la contrediroit; elle ſeroit démentie par l'expérience & par l'hiſtoire.

Il eſt cependant un pays au Monde où le Deſpotiſme ſemble encore ſe montrer ſous quelques traits favorables, & propres à affoiblir l'horreur qu'on doit avoir pour lui; ce ſeroit, ſans doute, la Chine, où ce Gouvernement paroit avoir eu un ſi grand ſuccès, qu'il eſt difficile d'imaginer qu'aucun autre eût pû, ainſi que lui, maintenir l'immortalité de cet Empire, qui paſſe pour le plus ſage, comme il eſt le plus ancien, de

tous ceux qui ſubſiſtent ſur la Terre. Cette ſinguliére exception mérite bien que nous diſions un mot de la Chine, & que nous y ſuivions l'ennemi commun de l'humanité, pour l'attaquer, s'il eſt poſſible, ſur ſon premier Trône, & au centre même de ſa gloire.

SECTION XIX.

Du Deſpotiſme de la Chine.

SI les Loix de la Chine avoient été faites par le Deſpotiſme, elles féroient ſans doute ſon éloge; mais dans cet Empire, comme partout ailleurs, elles l'ont précédé; les Souverains y ont été eux-mêmes l'ouvrage de la Société & des loix; la même chaî-

chaine d'événemens que nous avons juſques-ici ſuivis chez tous les Peuples du Monde, a produit de même en cette contrée le mélange de biens & de maux qui devoient être les ſuites néceſſaires des premiéres Inſtitutions, & des premiers préjugés des hommes.

Ce qui diſtingue ſeulement les Chinois de tous les autres Peuples, & ce qui a contrebalancé quelquefois les maux que les préjugés originels ont fait naître dans leur Empire, c'eſt le reſpect ſans bornes qu'ils ont eu dans tous les tems pour les inſtitutions primitives de leurs ancêtres, & la vénération profonde qu'ils ont conſervée pour les anciennes loix civiles & politiques, qui n'avoient point eu d'autre modéle que les loix œconomiques, domeſ-

meſtiques & morales des premiéres familles du Monde renouvellé.

Ce rare privilége des Chinois ne doit point cependant nous les faire regarder comme une eſpèce d'hommes particuliers; s'ils ont été plus ſages & plus heureux que tant d'autres Peuples qui avoient poſſédé de même ces loix ineſtimables, & qui les ont perduës depuis ſi longtems, c'eſt à la ſeule ſituation de leur Empire qu'ils en ont l'obligation; placés au bout de l'Univers, environnés d'un côté de mers immenſes, de l'autre de montagnes inacceſſibles inconnuës du reſte de la Terre, & qu'ils ne connoiſſoient point eux-mêmes, aucun événement extérieur n'a dû, pendant une très longue ſucceſſion de ſiécles, altérer

térer l'économie primitive de cet Empire ; les loix ont eu le tems d'y produire tout le bien qu'elles étoient capables de faire ; la longue expérience de leur utilité & de leur excellence, ayant gravé pour elles dans le cœur des Peuples un reſpect éternel, eſt la ſeule cauſe par laquelle l'eſprit primitif du Genre humain s'y eſt conſervé, & fait encore aujourd'hui l'eſprit national de cet Empire extraordinaire. Sans ce hazard la conſtitution de la Chine auroit ſubi, ſuivant les apparences, le ſort commun à toute la Terre, parce qu'elle auroit auſſi en elle-même le vice commun & le germe fatal de ce Deſpotiſme & de cette ſervitude, qui s'y ſont néceſſairement établis, & qui y ont ſouvent produit, comme partout ailleurs, les

les grandes révolutions. Leurs fables & leurs idolatries ſont des monumens certains du régne des chimères, & des préjugés Théocratiques ; le cérémonial des Empereurs, auſſi-bien que la conduite & la façon de penſer du peuple à leur égard, ſont encore des preuves parlantes que les hommes y ont monté ſur l'ancien Trône du Dieu Monarque, par les mêmes degrés dont nous avons reconnu les traces chez toutes les autres Nations, & que les Rois n'y ont été de même placés & établis que pour repréſenter ſur la Terre le ſouverain Maître du Ciel, & tenir dans leurs mains la balance du bien & du mal que Dieu ſeul étoit capable de diſpenſer à propos & avec juſtice.

Loin donc de nous aveugler ſur

ſur le compte de ce Peuple fameux, nous devons au contraire nous appercevoir, par tous ſes uſages, qu'il a également conſervé les bonnes & les mauvaiſes empreintes de ſa conſtitution ancienne.

L'Empereur de la Chine ſe dit fils du Soleil; on ne lui parle qu'à genoux, & il a été des tems où il ne ſe montroit jamais; il ne paroiſſoit qu'à une fenêtre à de certains périodes, & l'on fermoit ſes portes lorſqu'il ſortoit de ſon Palais; il eſt décoré, comme les *Oſiris* de l'Egypte, de tous les titres & de tous les attributs de la Divinité; il eſt le Souverain de la Religion, comme il l'eſt de la Police; enfin dans tous les tems il a joui d'une puiſſance & d'une autorité qui n'ont été reſtraintes

par

par aucune loi humaine, quoique la Chine eût pû lui en donner de ſi bonnes.

C'eſt ainſi que cette contrée nous offre le mélange le plus bizarre de ſageſſe & de folie. Si nous voulions en parcourir les annales, tantôt nous verrions des Rois ſe faire un ſingulier honneur du titre de Paſteurs & de Nourriſſiers de leur Peuple, qu'ils regarderoient comme leurs enfans, & nous verrions ces Peuples heureux donner le nom de *Pères* à ces bons Rois; * tantôt nous verrions auſſi ces Rois devenir la honte & le fléau de l'humanité, remplir leurs Etats d'horreur & de déſeſpoir, & forcer les Peuples à prendre un génie atroce pour exterminer

* *Mem. du P. Le Comte, t. 3.*

des familles entiéres de Tyrans, ou pour appeller d'autres barbares à leur ſecours, afin de leur remettre leur liberté, & leur vengeance. Dans ces cruelles viciſſitudes, qui ont ſi ſouvent changé les Maîtres de cet Empire, où les défauts de ſa conſtitution lutoient ſans ceſſe contre ſes vertus, la force des Loix naturelles donnoit toujours le ton au commencement des Dynaſties ; & telle étoit leur excellence, que les nouveaux Conquérans s'y ſoumettoient eux-mêmes en les admirant ; mais par la ſuite le vice caché ſe développoit, il ſe fortifioit inſenſiblement, & à la fin il cauſoit un nouvel embraſement.

Ce ne ſeroit donc tout au plus que dans les premiers tems de chacune de ces Dynaſties, ou peut-être encore lorſque le Ciel auroit

auroit fait préſent à cet Empire de quelque Prince extraordinaire par ſes vertus perſonnelles, que nous pourrions y voir le modéle d'un parfait Gouvernement; mais qu'on ne s'y méprenne point, ce Gouvernement n'étoit plus alors un Deſpotiſme.

Lorſque quelques ſages Empereurs, dans l'excès même de leur puiſſance, ont préféré, au titre de terrible & de redoutable, celui de pére & de nourriſſier, il paroît que ſi ces Princes n'étoient point bornés & retenus par des Loix, ils ſe croyoient néanmoins bornés & retenus par la raiſon & par les mœurs; enſorte que le Gouvernement de la Chine, Deſpotique par ſa nature, & Théocratique dans ſon principe, c'eſt-à-dire, peu fait pour la Terre, ſe rapprochoit alors

de l'homme & de l'humanité, & s'y proportionnoit, pour ainſi dire, par le bon ſens, & la ſageſſe de ces reſpectables Monarques. Dans ces glorieux inſtans, où ils étoient capables de donner ainſi des bornes à leur vaſte puiſſance qui n'en avoit point, le Deſpotiſme des Souverains étoit Monarchique dans ſon exercice, & c'eſt ce qui en faiſoit alors le bonheur & la ſureté.

Qu'eſt-ce, en effet, qu'un Deſpotiſme qui tolére dans ſes Etats des Corps anciens de Magiſtrats & de Sçavans, qui ont oſé ſouvent & avec ſuccès, ſous les bons Princes, faire des remontrances à leur Deſpote, lui donner des leçons & l'inſtruire, lui dire avec autant de vérité que de hardieſſe, que l'obligation où il eſt de modérer ſa puiſſance,

ſance, & de ne point abuſer de ſon pouvoir, l'établit au lieu de le détruire, & que la gêne ſalutaire qu'il doit donner lui-même à ſes paſſions, ne le rend pas ſur la Terre de pire condition que le ſouverain Empereur du Ciel, qui ne ſe permet que le bien? Un tel Gouvernement, dans ces brillantes circonſtances, n'étoit pas encore tout-à-fait une Monarchie; il n'étoit pas non plus un Deſpotiſme, mais une de ces anciennes Théocraties, que les faux principes n'avoient point encore corrompue; c'étoit une précieuſe image des ſiécles primitifs, & de cet âge d'or ſi fameux, où la raiſon étoit encore la premiére & la ſeule loi du Genre humain.

Le Pére Le Comte ne s'eſt donc point trompé tout-à-fait,

quand il a dit qu'à voir les anciennes Loix de la Chine, il ſembleroit que Dieu lui-même en auroit été le Légiſlateur ; c'eſt qu'elles avoient été faites dans ces tems Théocratiques où Dieu avoit été en effet regardé comme le Roi de la Terre, & les habitans de la Terre comme les juſtes & les élus ſur leſquels il alloit immédiatement régner.

Ainſi ces grands traits de l'hiſtoire de la Chine ne nous ramènent point au Deſpotiſme ; mais ils nous rappellent la haute & ſublime ſpéculation des Nations primitives qui voulurent ſe modéler ſur le Gouvernement du Ciel, pour ſe rendre heureuſes ici-bas ; & en nous la rappellant, ils nous en font en même tems connoître tout le danger & toute l'illuſion, puiſque,

que, en conſéquence de cette fatale ſuppoſition, toutes les Nations s'abandonnérent ſans précaution au caprice d'un ſeul homme, croyant s'abandonner à la ſage Providence du ſouverain Empereur du Ciel & de la Terre.

Ces anecdotes détachées, que nous admirons dans l'hiſtoire de la Chine, ne peuvent donc point contrebalancer le cri des Nations, & l'expérience de tous les tems, qui s'élève contre ce ſyſtême Théocratique, & contre toutes les adminiſtrations arbitraires qui en ſont ſorties. J'entens cette voix univerſelle apprendre aux Chinois eux-mêmes, qui n'ont pas toujours été auſſi ſages & auſſi heureux qu'on ſe l'imagine, que toutes les ſecouſſes qui ont ébranlé pluſieurs fois leur Em-

pire, n'ont point eu d'autre ſource que le ſurnaturel des ſpéculations de leurs ancêtres; que ce ſont elles qui ont donné naiſſance chez eux, comme partout ailleurs, à des Sardanapales, à des Nérons, & des monſtres qui, ſous le nom de la Divinité, & à l'abri des préjugés Théocratiques, ſe ſont joués de la Nature humaine; que ce ſont les révolutions que ces anciennes chimères ont occaſionnées, qui ont ruiné en cette contrée, comme dans toutes les autres, les vrais monumens de l'hiſtoire du Monde, pour mettre en leur place des recueils de menſonges, & des annales fabuleuſes; * que ce

* L'Antiquité nous parle de pluſieurs Princes qui ont eu la folie & la cruelle ambition de détruire les monumens de tous

ce ſont leurs anciennes ſuppoſitions & les abus du cérémonial figuré,

tous les Régnes, & de tous les tems qui les avoient précédés, afin de paſſer dans l'eſprit de la poſtérité pour les premiers hommes & pour la ſource & l'origine de toutes les Sociétés. Ces monſtres ont envié aux révolutions de la Nature leur triſte pouvoir, & ils cherchoient vraiſemblablement à la contrefaire. Les idées & les préjugés qu'avoient les Anciens ſur les Périodes Aſtronomiques & Aſtrologiques, de la durée du Monde, ont dû contribuer à la folie de ces Princes; on s'imaginoit que dans un période qui ſuccédoit à un autre, le Monde n'étoit plus le même; & comme la Religion avertiſſoit alors qu'il falloit ſe renouveller, comme elle nous en avertit encore, on croyoit qu'il falloit tout renouveller & tout changer, juſqu'à ſa mémoire; alors, comme au Jubilé des Hébreux, tout le paſſé étoit cenſé oublié & comme non avenu; on quittoit l'ancienne façon de compter les années,

figuré, qui les ont fait tomber dans l'idolatrie, sœur & compagne

années, & l'on en prenoit une nouvelle, qui faisoit négliger les siécles & les époques antérieures. Voilà, sans doute, quelle est l'origine de ces époques, & de ces différentes Eres Chronologiques, qui ont tant embrouillé l'histoire du Monde, & dont peut-être il ne nous reste dans nos histoires que la plus petite partie. Indépendamment de ces préjugés, & de leurs effets naturels, la folie des Conquérans a encore été de renouveller ces époques. Les Rois Pasteurs ont tâché d'éteindre en Egypte le souvenir des âges passés; les Babyloniens & les Chinois ont eu de pareils extravagans, qui dans le même dessein ont fait brûler une multitude de Livres, dont on devroit à jamais déplorer la perte. C'est, sans doute, aux suites de ces frénésies, que nous devons les annales Judaïques; cette Nation a tellement mépriſé toutes les autres, que nous pouvons penser qu'après ses transmigrations,

gne inſéparable du Deſpotiſme ; enfin, que ce ſont tous les faux principes de la Théocratie en Police comme en Religion, qui ont produit toutes les différentes cataſtrophes qui y ſont arrivées depuis le renouvellement du Monde, qui eſt la date de cet Empire.

D'après cet examen de la conſtitution de la Chine, & de

migrations, leurs Prêtres ont reconſtruit de leur mieux leurs annales, en tâchant d'abſorber toute l'antiquité, & de ramener à eux ſeuls l'origine de toutes les Nations : ce qui découvre déjà leur folle vanité, & ce qui ne peut manquer de les confondre un jour, c'eſt que comme ils ont reconſtruit ces annales avec plus de ſuperſtition que de génie, ils n'y ont employé en partie que les matériaux primitifs, qu'ils ont déplacés & déguiſés à la vérité, mais dont cependant il n'eſt pas impoſſible de reconnoître

la connoiſſance du caractère de ces Peuples paſſionnés pour les coutumes bonnes & mauvaiſes qu'ils ont reçues de leurs ancêtres, nous pouvons jetter un coup d'œil ſur l'avenir, & prévoir ce qui pourra arriver un jour à ce fameux Empire, de cet attachement plus machinal que raiſonné. Comme il met obſtacle au progrès de l'eſprit humain, & que

connoître la forme & la place primitive. Les annales des Hébreux, des Egyptiens, des Chinois, &c. préſentent à mes yeux des bâtimens neufs conſtruits par des Architectes mal-adroits & trompeurs, qui en ſe ſervant des matériaux d'un bâtiment plus ancien qu'ils ont démoli, n'en ont point effacé les reliefs primitifs; d'où il arrive que l'on retrouve ſouvent les piéces de l'entablement du premier édifice, dans les fondemens du ſecond.

que ce qui n'avance point dans le moral, & dans le politique, comme dans le phyſique, recule réellement, il arrivera que les Chinois ſeront un jour les plus malheureux Peuples du Monde; ils ſeront les plus malheureux, lorſque ceux qui le ſont aujourd'hui plus qu'eux ſe ſeront perfectionnés par l'uſage de la raiſon. Ce qui reſte à la Chine de ſes anciennes inſtitutions s'éteindra néceſſairement; ce reſte s'évanouïra dans les révolutions futures, comme ce qu'elle n'en a déja plus, s'eſt évanoüi dans les révolutions paſſées; enfin, comme elle n'acquiert rien, elle perdra toujours, & les changemens qu'elle ſubira, ſeront en mal, comme partout ailleurs ils ſeront en bien.

SEC-

SECTION XX.

Concluſion ſur le Deſpotiſme.

LEs ſources & les cauſes du Deſpotiſme doivent être actuellement auſſi connues que les maux qu'il a produits ; quelle noble qu'ait été ſon origine, ce Gouvernement n'a jamais été qu'un monſtre dès ſa naiſſance, & il ne ſera jamais que le fléau du Genre humain, qu'il avilit, qu'il dégrade, & qu'il deshonore.

La Théocratie avoit pris les hommes pour juſtes, le Deſpotiſme les a regardés comme méchans : l'un & l'autre Gouvernement, en ſuppoſant des principes extrêmes qui ne ſont point

point faits pour la Terre, ont produit à la fois la honte & le malheur du Monde : l'idolatrie eſt venue s'emparer du Trône élevé au Dieu Monarque, & une ſervitude ſans bornes a pris la place de cette précieuſe liberté qu'on vouloit conſerver par des moyens ſurnaturels.

On avoit eſpéré faire deſcendre ſur la Terre la félicité du régne & de l'état des juſtes dans le Ciel, & l'on s'eſt plongé dans les horreurs & le déſeſpoir du régne des Enfers.

Au lieu de regarder les Rois comme les repréſentans de la raiſon publique, & l'image abrégée de la Société ſur laquelle ils préſident, on a voulu les regarder comme les repréſentans de la Divinité, qui n'en peut avoir ſur la Terre ſans être avilie, & ſans

ſans que ſa fauſſe image ne nous trompe par la multitude des préjugés qui naiſſent de cette ſuperſtition.

Il eſt donc enfin démontré que le Deſpotiſme eſt un genre de Gouvernement auſſi-contraire à la Religion qu'au bon ſens & à la droite raiſon; pour le définir en deux mots, le Deſpotiſme n'eſt qu'une Théocratie Payenne.

Je dis que le Deſpotiſme eſt une Théocratie Payenne; il ſuffiroit, ſans doute, de dire que c'eſt une Théocratie; car que peut-il y avoir ſur la Terre de Théocratie qui ne ſoit Payenne & idolâtre?

L'idolatrie ne conſiſte pas ſimplement à regarder une ſtatue, un animal, ou un homme comme le repréſentant de Dieu; pour

pour bien définir l'idolatrie, on devroit dire que c'eſt *un culte ou une police qui ſuppoſe comme divin ce qui n'eſt pas divin*; ainſi non ſeulement c'eſt une idolatrie d'adorer une ſtatue, un animal, ou un mortel comme un Dieu; mais c'eſt encore une idolatrie de s'imaginer que les paroles de cet homme, & les oracles qu'on fait prononcer au marbre & au bronze, ſont les paroles & les décrets de la Divinité. C'eſt une idolatrie de préférer des ſpéculations, des idées & des chimères myſtiques & Théocratiques, à la raiſon & au bon ſens. C'eſt une idolatrie de regarder toute Légiſlation comme immédiatement émanée de Dieu même, & dictée à ſes Miniſtres par le Ciel. C'eſt une idolatrie de reconnoître dans ces Mini-

Miniſtres Théocratiques un caractère divin & ineffable. C'eſt une idolatrie d'appliquer à la conduite des hommes ici-bas, les Loix qui ne ſont faites que pour les créatures céleſtes. C'eſt une idolatrie de ſacrifier la paix & la tranquillité, & la raiſon publique à tout ce qu'on appelloit, & ce qu'on appelle Aruſpice, Augure, Magie, Divination, Oracle, Prophétie & Révélation. C'eſt une idolatrie de confondre le Ciel avec la Terre, de ne vouloir pas dépendre de la raiſon publique, de ſe méconnoître, & de prétendre être plus qu'un homme. C'eſt une idolatrie de renoncer au titre de Citoyen du Monde, & de ſujet de ſon Prince naturel, pour tyranniſer le Genre humain au nom de la Divinité, ou pour vivre

vivre en reclus, en mépriſant ou en oubliant le reſte de la Terre.

Enfin, puiſqu'il faut en convenir, la Théocratie, ſource de toutes les erreurs, le Deſpotiſme ſacré & civil qui en eſt ſorti, & tous les Gouvernemens & adminiſtrations qui en ſont dérivées, ou qui leur reſſemblent, ſont des idolatries auſſi abſurdes en elles-mêmes, qu'elles ſont criminelles envers la Divinité, & pernicieuſes pour toutes les Sociétés.

SECTION XXI.

Comment le Deſpotiſme a pris fin en Europe. Les Républiques lui ſuccédent. Faux principes de ce nouveau Gouvernement.

APrès être parvenu à connoître toutes les circonſtances de la naiſſance, des progrès, & du régne du Deſpotiſme, on voudra peut-être ſçavoir de quelle maniére il a pris fin chez pluſieurs des Peuples de la Terre, & quels ſont les Peuples auxquels ſon joug ayant paru le plus inſupportable, ont été les premiers à rompre leur chaînes pour ſe donner un autre Gouvernement ; on deſirera, ſans doute, encore d'apprendre quel

quel eſt le genre de Gouvernement que ces Nations auront choiſi ; & comme perſonne n'ignore qu'il n'en a point paru d'autre que le *Républicain* & le *Monarchique*, on me demandera, au moins quelles ont été les vues de ceux qui les ont établis, & quel eſt le caractère de ces deux nouvelles Légiſlations ? Comme ces queſtions ſont les ſuites preſque inſéparables de notre ſujet, je vai tâcher d'y répondre.

C'eſt ici que dans cette multitude de Nations anciennes qui vivoient toutes dans un égal eſclavage, nous verrons quelques hommes commencer à ſentir les priviléges de leur nature, & la force de leurs climats.

L'hiſtoire du Monde, dont nous pouvons actuellement entre-

trevoir les tems connus, nous apprend que c'eſt l'Europe qui, fatiguée du Gouvernement tyrannique de ſes anciens Rois, renverſa la premiére les Trônes de la Gréce & de l'Italie, & qui, cherchant à rendre à la Nature humaine l'honneur & la liberté qu'on lui avoit ravie, établit partout le Gouvernement Républicain, comme le plus capable de rendre les hommes libres & heureux : nouveaux moyens & nouvelles mépriſes dont il faut encore étudier les ſources.

Nous avons vû plus haut qu'après l'extinction de la Théocratie Eccléſiaſtique, preſque tous les Peuples évitérent le Gouvernement de pluſieurs, par un principe religieux, & par le préjugé que les hommes devoient être gouvernés ſur la Terre par une

ſeule

ſeule volonté, comme l'Univers entier l'eſt par l'Etre Suprême. Les mauvaiſes conſéquences qu'on avoit tirées de ce grand principe, ayant néceſſairement produit les plus grands maux dans chaque Société, & les plus grands ravages par toute la Terre, les Européans s'en dégoutérent les premiers, à la vérité, parce qu'ils furent de tous les hommes les plus ſenſibles à ces abus; néanmoins il ne faut pas nous imaginer que tous les anciens préjugés fuſſent éteints parmi eux, & qu'ils n'eurent plus de part au nouveau genre de Gouvernement que les Peuples ſe donnérent dans cette révolution politique. Les anciennes ſpéculations Théocratiques ſe réveillérent; & comme elles influérent ſur les nouveaux arrangemens que l'on prit, & ſur les projets

de

de liberté qu'on imagina de toutes parts, ces anciennes chimères furent encore la ſource de tous les vices & de tous les deſordres des conſtitutions Républicaines de la Gréce & de l'Italie.

Le Gouvernement d'un Roi, & ſa néceſſité tenoit encore dans l'eſprit des Peuples de l'Europe tellement à leur Religion, que ceux d'entre eux qui conçurent le plus de haine & d'horreur contre la Royauté, crurent néanmoins devoir en conſerver l'ombre, s'ils en anéantiſſoient la réalité. Les Athéniens & les Romains en reléguérent le nom, ſans aucun pouvoir dans le Sacerdoce; & les uns en créant un *Roi des Augures*, & les autres un *Roi des Sacrifices*, s'imaginérent ſatisfaire par-là tous les préjugés religieux qu'ils avoient encore

core ſur la néceſſité de la préſence d'un Roi dans la Société; mais ce qui doit nous faire parfaitement démêler le véritable eſprit Théocratique, qui dictoit encore ces préjugés, c'eſt que les Athéniens élevérent en même tems une ſtatue à *Jupiter Roi*, pour faire connoître qu'ils n'en vouloient point d'autre à l'avenir.

Les Républicains ne firent donc que rétablir la Théocratie primitive; il en fut de même des autres préjugés dépendans du premier, qui s'efforçoient de ramener toujours au régne & à l'état des habitans du Ciel, le gouvernement, & l'état des hommes ſur la Terre: ils inſpirérent toutes les nouvelles loix que l'on fit alors pour établir la liberté, l'égalité & la félicité de chaque citoyen; & comme ces

préjugés avoient fait le malheur des anciennes Théocraties, ils furent de même la ſource de toutes les diſcordes, & des perpétuelles fermentations des Républiques, qui n'ayant que des points de vûe illuſoires & des faux principes de conduite, ne purent jamais parvenir à cette aſſiéte fixe & tranquille qu'elles cherchoient. Comme on s'imagina que l'égalité que mille cauſes phyſiques & morales ont toujours écartée & écarteront toujours de la Terre, parce qu'elle n'eſt faite que pour le Ciel; comme on s'imagina, dis-je, que cette égalité étoit de l'eſſence de la liberté, tous les membres d'une République ſe firent égaux, ils furent tous Rois, ils furent tous Légiſlateurs.

Pour maintenir ces glorieuſes chimères,

chimères, il n'eſt point d'Etat Républicain qui n'ait eu recours à des moyens forcés, violens & ſurnaturels : le partage des terres, l'abolition des dettes, la communauté des biens, le nombre & la valeur des voix légiſlatives, une multitude de loix ſur le luxe, ſur la frugalité, ſur le commerce, &c. les occupérent & les diviſérent ſans ceſſe. Les Républiques ſe diſoient libres, elles cherchoient toujours la liberté; elles voulurent être tranquilles, elles ne le furent jamais; chacun s'y diſoit égal, il n'y eut point d'égalité; enfin ces Gouvernemens, pour avoir eu pour objet tous les avantages extrêmes des Théocraties & du Régne céleſte, furent perpétuellement comme ces vaiſſeaux, qui cherchant des contrées imaginaires,

s'expoſent ſur des mers orageuſes, où après avoir été longtems tourmentés par d'affreuſes tempêtes, ils vont enfin échouer ſur des écueils, ou ſe briſer contre des rochers d'une terre déſerte & ſauvage. Le ſyſtême Républicain cherchoit de même une contrée fabuleuſe; il fuyoit le Deſpotiſme, & partout le Deſpotiſme fut ſa fin. Telle étoit la mauvaiſe conſtitution de ces Gouvernemens, qui vouloient affecter l'égalité & la liberté, que ce Deſpotiſme, qu'ils haïſſoient, en étoit la reſſource & le ſoutien dans les tems difficiles. Il fallut ſouvent que Rome pour ſe conſerver, oubliât qu'elle étoit République, & qu'elle ſe ſoumit à des *Decem-virs*, à des *Dictateurs*, & à des *Cenſeurs* Souverains.

Je

Je ne rappellerai point ici les autres principes Théocratiques ſur l'unité du régne du Dieu Monarque, qui étant auſſi paſſés dans les Républiques, les rendirent conquérantes par principe de Religion, & contre le bien-être de toutes les Sociétés.

Pour ſe bien convaincre que ce Gouvernement n'eſt point fait pour la Terre, ni proportionné au caractére de l'homme, ni capable de faire ici-bas tout ſon bonheur, il ſuffit de remarquer ſon inconſtance, & ſes diviſions perpétuelles, ſon peu de durée, & les limites étroites des territoires dans leſquels il a toujours fallu qu'il ſe renfermat pour conſerver ſa conſtitution. Par cette derniére précaution, qui lui étoit d'une néceſſité indiſpenſable, il y eut moins d'unité ſur la Ter-

re, qu'il n'y en avoit jamais eu; l'inégalité & la jalousie des Républiques entr'elles firent répandre autant & plus de sang que le Despotisme le plus cruel: les petites Sociétés furent dévorées par les grandes, & les grandes à leur tour se devorérent elles-mêmes.

Ce qui est capable de nous intéresser cependant encore pour les anciennes Républiques, & ce qui semble parler en leur faveur, ce sont les exemples étonnans de force, de vertu, & de courage, qu'elles nous ont toutes donnés, & qui les immortaliseront sans doute. Pour ne point nous laisser séduire par ces traits brillans, il ne faut qu'examiner les causes de leurs vertus, comme nous venons d'examiner les causes de leurs vices.

Com-

Comme les principes Théocratiques que nous avons retrouvés dans ces Républiques, étoient au-deſſus des forces humaines, ils ont dû élever l'homme au-deſſus de lui-même; mais ils n'ont pû le faire que pour un tems, parce qu'alors les hommes agiſſant par un excès de ferveur & de zèle, n'ont point été capables de ſe ſoutenir conſtamment dans un état qui n'eſt point leur véritable état ſur la Terre; les prodiges ici-bas n'y ſont point de durée, parce qu'ils ne ſont point partie du cours ordinaire de la Nature. Il a donc fallu que le Républicain s'élevat pendant un tems au-deſſus de lui-même, parce que le point de vûe de ſon gouvernement étoit ſurnaturel: il a fallu qu'il fût vertueux pendant un tems, ſon

gouvernement voulant ſe modeler ſur celui du Ciel où réſide la vertu ; mais à la fin il a fallu que l'homme redevint homme, parce qu'il eſt fait pour l'être.

C'eſt le même ſurnaturel que nous admirons dans ces anciennes Républiques, & que nous ſemblons regretter, qui avoit été, ſuivant les apparences, la ſource du bonheur paſſager des Théocraties primitives, dont tous les hommes ont fait l'âge d'or & le régne de la juſtice ; c'eſt ce même ſurnaturel encore, qui ayant par la ſuite animé nôtre primitive Egliſe, fait qu'aujourd'hui on le rappelle ſi ſouvent avec entouſiaſme. Quoique les objets ſpéculatifs de ces trois états puiſſent nous paroître différens, ils ont été néantmoins les mêmes pour le fonds, & tous

les

les trois ont dû néceſſairement produire des prodiges de vertu; mais le même ſurnaturel qui les animoit, & qui les échauffoit, eſt ce qui en fait la courte durée, parce que tout ce qui eſt ſurnaturel n'eſt point fait pour la Terre.

Ceci doit nous faire remarquer combien la ſuperſtition, ou la vanité Chrétienne, s'eſt trompée, lorſqu'elle a appellé les vertus héroïques des anciens, de *fauſſes vertus*, & des *vertus humaines*; ſi elles ont été fauſſes, c'eſt par une raiſon toute contraire, c'eſt parce qu'elles étoient plus-qu'humaines; & ce qui fait aujourd'hui le malheur du Monde, c'eſt que la plupart des vertus que prêche le Chriſtianiſme ſont de cette eſpèce.

La vertu, ce mobile néceſſai-

re du Gouvernement Républicain, eſt tellement un reſſort diſproportionné ſur la Terre, que dans les Républiques de la Grèce, & de l'Italie, elle étoit un défaut.

Cette ſublime vertu, qui ſera la ſource de l'égalité dans le Ciel, améne ſur la Terre l'inégalité qu'on y veut éviter. Rome & Athénes nous en ont donné des preuves qui nous paroiſſent étranges & inconcevables, parce qu'on ne veut jamais prendre l'homme pour ce qu'il eſt. Les plus grands perſonnages, les citoyens les plus ſages, tous ceux enfin qui avoient le plus obligé ces Républiques, étoient bannis, ou ſe banniſſoient eux-mêmes; c'eſt qu'ils choquoient cette nature humaine qu'on méconnoiſſoit; c'eſt qu'ils ſe rendoient cou-

coupables aux yeux de l'égalité publique, par leur trop de vertu.

SECTION XXII.

Du Gouvernement Monarchique.

LEs abus du Deſpotiſme, les dangers des Républiques, & le faux de ces deux Gouvernemens iſſus de la Théocratie, nous apprendroient ce que nous devons penſer du troiſiéme, quand même la raiſon ſeule ne nous le dicteroit point: un Gouvernement où le Trône du Monarque a pour fondemens les loix de la Société ſur laquelle il régne, eſt ſans doute le plus ſage, & le plus heureux de tous.

Tous les principes d'un tel

Gouvernement ſont pris dans la nature de l'homme & de la planète qu'il habite; il eſt fait pour la Terre, comme une République, & une Théocratie ſont faites pour le Ciel, & comme le Deſpotiſme eſt fait pour les Enfers. L'honneur & la raiſon qui lui ont donné l'être, & qui le dirigent, ſont les vrais mobiles de l'homme; comme cette ſublime vertu dont les Républiques ne nous ont montré que des rayons paſſagers, eſt le mobile conſtant des habitans du Ciel, & comme la crainte des Etats Deſpotiques eſt l'unique mobile des reprouvés.

C'eſt le Gouvernement Monarchique qui ſeul a trouvé les vrais moyens de faire jouïr les hommes de tout le bonheur poſſible, de toute la liberté poſſible,

& de tous les avantages dont on peut jouïr sur la Terre; comme les autres anciens Gouvernemens, il n'a point été en chercher de chimériques dont on ne peut constamment user, & dont on peut abuser sans cesse.

Le Gouvernement Monarchique doit être regardé comme le chef-d'œuvre de la raison humaine, & comme le port où le Genre humain battu de la tempête, en cherchant une félicité imaginaire, a dû se rendre pour en trouver une qui fût faite pour lui; moins sublime, à la vérité, que celle qu'il avoit en vûe, mais plus solide, plus réelle, & plus vraie sur la Terre.

C'est-là qu'il a trouvé des Rois qui n'affectent plus la Divinité, & qui ne peuvent oublier qu'ils sont des hommes; c'est-là qu'il peut

peut les aimer, les honorer, les reſpecter, ſans les adorer & ſans les craindre comme des Dieux, ou des idoles; c'eſt là que les Rois reconnoiſſent des loix ſociales & fondamentales qui rendent leurs Trônes inébranlables, & les Peuples heureux; c'eſt-là enfin que les peuples obéiſſent ſans peine & ſans murmure à des loix qui leur ont enfin donné de ſages Monarques, & qui leur ont procuré tous les avantages honorables & raiſonnables qui diſtinguent l'homme d'avec l'eſclave de l'Aſie, & le Sauvage de l'Amerique.

Comme nos ancêtres pleins de bon ſens, & vivement pénétrés du ſeul ſentiment de la dignité de leur nature, en ſe donnant des Rois, n'ont point fait un choix extrême entre un Dieu

& un Démon; comme ils ont pris un mortel ſemblable à eux, que la raiſon publique ſoutient par des loix fixes & conſtantes, qui l'obligent tout le premier, parce qu'il eſt homme, & le premier des hommes; ce Gouvernement humain & modéré n'exige point de ſes Rois qu'ils ſe comportent en Dieux; il n'exige point des Peuples une auſtére vertu, dont peu ſont capables; ni une ſoumiſſion d'eſclave qui les révolteroit, ou qui les dégraderoit. Les hommes y ſont pris pour ce qu'ils ſont; on les y laiſſe jouïr du ſentiment de leur état civil & naturel; on y entretient même dans chacun ce ſentiment de la dignité de ſa nature, que l'on appelle *honneur*; s'ils ont des paſſions, parce qu'ils ſont hommes, & qu'ils doivent

vent en avoir, l'Etat ſçait les contenir & les tourner au profit du bien général. Conſtitution admirable, digne de tous nos reſpects, & de tout nôtre amour! Chaque Société y doit voir & ſentir une poſition d'autant plus conſtante, & d'autant plus heureuſe, que cette poſition n'eſt point établie ſur des principes faux, ſur des moyens ou ſur des motifs chimériques, ni ſur des idées ſuperſtitieuſes & myſtiques, mais ſur la raiſon, ſur la nature, & ſur le caractére des choſes d'ici-bas.

Je n'entrerai point ici dans le détail des diverſités qu'ont entr'elles les Monarchies préſentes de l'Europe; elles ſont toutes du plus au moins fondées ſur les vrais principes; mais telle croit joüir d'une conſtitution parfaite,

faite, qui n'a encore que les abus des anciennes; & telle autre ſe plaint, qui eſt peut-être plus heureuſe qu'elle ne penſe, & plus proche de la perfection.

On ne doit point s'imaginer que nous ne puiſſions voir un jour des Monarchies parfaites, auxquelles il ne manquera rien de ce qui eſt de l'eſſence de ce Gouvernement. Ses principes humains & naturels, feront connoitre quelles en doivent être toutes les véritables loix; & ces loix étant auſſi humaines & naturelles que les principes qui les font découvrir, on peut prévoir que le tems & le progrès de la raiſon y améneront néceſſairement. Il n'en eſt pas de même des deux autres Gouvernemens; la perfection d'une République, ou d'une Théocratie, eſt

eſt une chimère; & la perfection d'un Deſpotiſme eſt une horreur, ou ce n'eſt plus un Deſpotiſme.

Les Monarchies préſentes peuvent donc avoir encore quelques défauts, mais ce n'eſt point à moi à les relever ici; je ne ſuis que citoyen, & le bonheur dont mes loix & mon Prince me font jouïr, exige que je ne ſois rien de plus; c'eſt le progrès des connoiſſances qui en agiſſant ſur les Rois, & ſur la raiſon publique, achévera de les inſtruire ſur tout ce qui peut manquer au vrai bien de la Société: c'eſt à ce ſeul progrès, qui commande d'une façon inviſible & victorieuſe à tout ce qui penſe dans la Nature, qu'il eſt réſervé d'être à l'avenir le Légiſlateur de tous les hommes, & de porter

inſen-

insensiblement & sans effort des lumiéres nouvelles dans le Monde politique, comme il en porte tous les jours dans le Monde sçavant.

OBSER-

OBSERVATIONS

Sur le Livre de l'Esprit des Loix.

JE croirois avoir omis la plus intéreſſante de mes obſervations, ſi après avoir ſuivi & examiné les ſources & les progrès des différens Gouvernemens qui ſubſiſtent & qui ont ſubſiſté ſur la Terre, je ne finiſſois par faire remarquer & admirer la ſagacité d'un grand homme, qui, ſans aucune connoiſſance de l'origine particuliére de ces Gouvernemens, qu'il n'a ſans doute point voulu chercher, a commencé où je viens de finir, & a preſcrit néantmoins à chacun d'eux ſon mobile & ſes loix.

Nous

Nous avons vû que les Théocraties & les Républiques avoient pris le Ciel même pour modéle de leur adminiſtration. *C'eſt la vertu*, dit M. de Monteſquieu, *qui doit être le mobile du Gouvernement Républicain.*

Nous avons vû que le Deſpotiſme n'avoit jamais cherché qu'à repréſenter le grand Juge exterminateur, dans la Théocratie corrompuë. *C'eſt la crainte*, dit encore M. de Monteſquieu, *qui doit être le mobile du Deſpotiſme.*

C'eſt l'honneur, dit enfin ce Légiſlateur de nôtre ſiécle, qui doit *être le mobile de la Monarchie.* Nous avons, en effet, reconnu que c'eſt le ſeul Gouvernement raiſonnable, fait pour la Terre, qui laiſſant à l'homme le ſentiment de ſon état & de

ſon

ſon exiſtence, doit être ſoutenu & conſervé par l'honneur, qui n'eſt autre choſe que le ſentiment que nous avons tous de la dignité de nôtre nature.

Quoi qu'ayent donc pû dire la paſſion, l'ignorance & la ſuperſtition, contre les principes du ſublime Auteur de l'*Eſprit des Loix*, ils ſont auſſi vrais que ſa ſagacité a été grande pour les deviner; mais tel eſt le privilége du génie, d'être ſeul capable de connoître le vrai d'un grand tout, lors même que ce tout lui eſt inconnu, & qu'il n'en voit encore qu'une partie.

Que ne vit-il encore, cet homme unique entre tous les hommes de nos jours, & de tous les ſiécles paſſés, pour nous inſtruire, & en particulier pour rentrer dans cet ouvrage, comme

me dans un bien qu'il feroit mieux valoir que moi! Puiſſe-t-il, quelque informe que ſoit cette eſquiſſe, recevoir l'hommage que j'oſe en faire à ſa mémoire!

FIN.

TABLE

TABLE
DES
SECTIONS.

SECTION PREMIERE. *Differens ſentimens ſur l'origine du Deſpotiſme.* page 1.

SECT. II. *Route qu'il faut ſuivre pour parvenir aux véritables ſources du Deſpotiſme.* 18

SECT. III. *Les anciennes révolutions de la Nature ſont les ſources innocentes de toutes les erreurs humaines.* 29

SECT. IV. *Impreſſions que les malheurs du Monde ont dû faire ſur les Hommes.* 39

SECT. V. *Premiers effets des impreſſions des malheurs du Monde*

de sur la Religion & sur le Gouvernement des hommes. pag. 47
SECT. VI. *Principes des premiéres institutions religieuses, & erreurs qui sont sorties de l'abus qu'on en a fait.* 60
SECT. VII. *Principes des premiéres Institutions Civiles & Politiques. Les hommes prennent le Gouvernement Théocratique.* 100
SECT. VIII. *Le souvenir des anciennes Théocraties est absorbé par le tems; les fables seules en conservent quelques vestiges.* 143
SECT. IX. *Quels ont été les usages Théocratiques. On retrouve chez toutes les Nations, & ces usages, & les abus sortis de ces usages corrompus.* 158
SECT. X. *Les Théocraties produisent l'idolatrie.* 192
SECT. XI. *Abus politiques du Gouvernement Théocratique.* 225

SECT. XII. *Les Théocraties produiſent le Deſpotiſme.* pag. 244
SECT. XIII. *Les Uſages Théocratiques ſe conſervent chez tous les Deſpotes civils.* 280
SECT. XIV. *Suite du même ſujet.* 301
SECT. XV. *Les uſages Théocratiques ſe conſervent chez tous les Deſpotes Eccléſiaſtiques.* 329
SECT. XVI. *Tous les Deſpotes veulent commander à la Nature même.* 341
SECT. XVII. *Veſtiges d'uſages Théocratiques dans les Cours de l'Europe.* 353
SECT. XVIII. *Sources des variétés & des contrariétés qu'on apperçoit dans les uſages de différens Gouvernemens Deſpotiques.* 358
SECT. XIX. *Du Deſpotiſme de la Chine.* 379

TABLE DES SECTIONS. 435
SECT. XX. *Concluſion ſur le Deſpotiſme.* pag. 398
SECT. XXI. *Comment le Deſpotiſme a pris fin en Europe. Les Républiques lui ſuccèdent. Faux principes de ce nouveau Gouvernement.* 404
SECT. XXII. *Du Gouvernement Monarchique.* 419
OBSERVATIONS *ſur le Livre de l'Eſprit des Loix.* 428

FIN de la Table.

Farfouille
5.1.98
[ZAH]

971480

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 2203